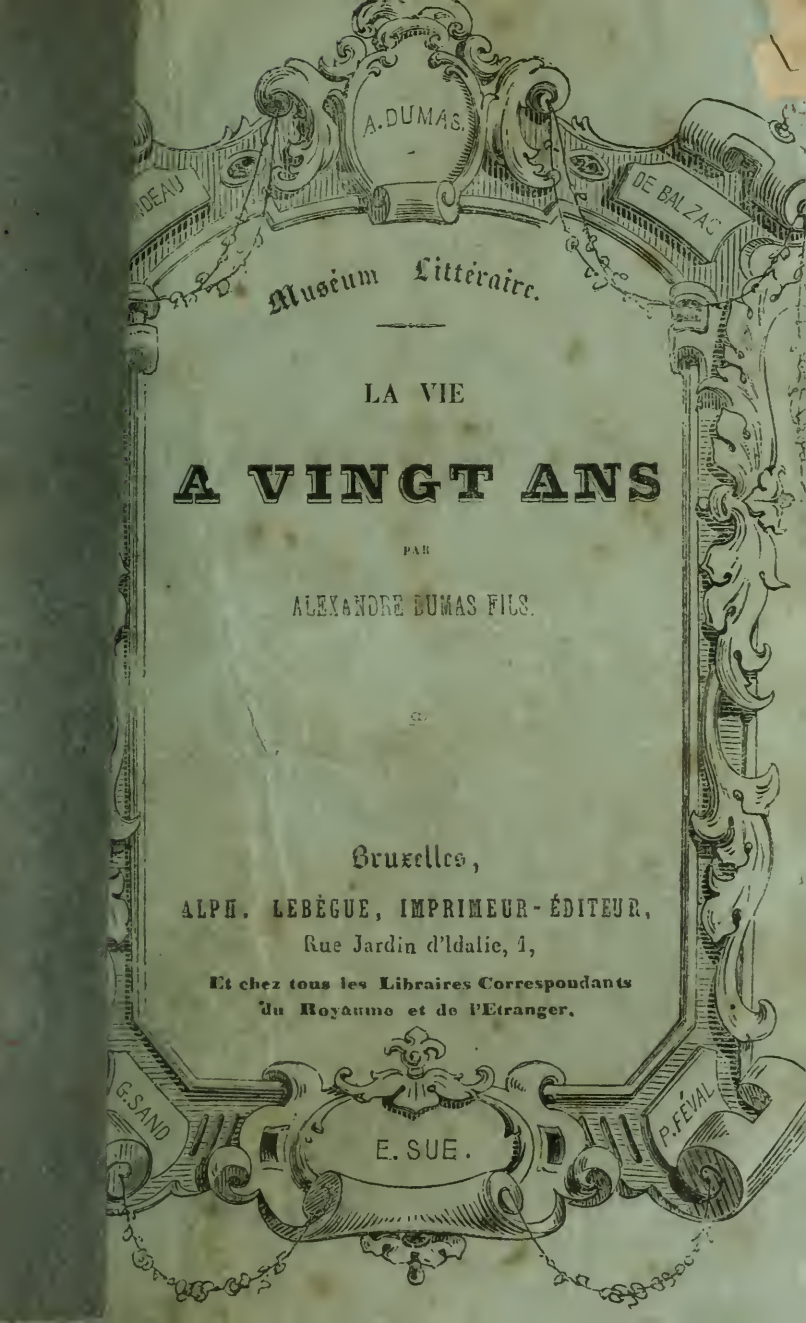

Muséum Littéraire.

LA VIE

A VINGT ANS

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Bruxelles,
ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie, 1,
Et chez tous les Libraires Correspondants
du Royaume et de l'Etranger.

Lebègue
016
Sablé

LA VIE A VINGT ANS.

LA VIE

A VINGT ANS

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

—

1850

LA VIE A VINGT ANS.

Le bal.

Un soir pluvieux du mois de février mil-huit-cent-quarante-six je pris une grande résolution.

Je décidai que j'irais au bal de l'Opéra.

J'avais tort, j'en conviens, mais les torts qu'on avoue sont à moitié excusés; d'ailleurs qui n'a pas eu de torts dans sa vie!

Et, depuis Adam qui eut le tort de croire trop sa femme, jusqu'à saint Thomas qui eut le tort de ne pas croire assez son maître, bien des hommes ont été pardonnés d'erreurs plus graves que celle que j'allais commettre par ce soir pluvieux du mois de février 1846.

En conséquence de cette résolution subite et bizarre, je rentrai chez moi, à minuit, et je m'habillai.

Comme Murat, je me fis beau pour la mort.

Certes, le bal de l'Opéra est chose bien lugubre; certes, il est impossible de réunir, dans une des plus grandes salles du monde, plus de gens qui s'ennuient, et, cependant, par une attraction que j'ai souvent subie sans la comprendre, j'allais, ce soir-là, encore tenter l'aventure et me mêler à cette réunion de fous tristes qui fait, chaque semaine, veiller, pendant une nuit, la moitié de cette ville qui s'intitule la ville la plus intelligente du monde civilisé.

Je me faisais ces sages réflexions tout en m'habillant et n'osant même, du coin de l'œil, regarder mon lit qui me souriait avec ses draps entr'ouverts, et qui semblait me dire : ici le sommeil et le rêve, et le livre commencé qui me criait du fond de ses pages : ici le cœur et l'intérêt.

J'entendais les voitures bruyantes qui faisaient joyeusement résonner le pavé; j'entendais les cris et les chansons de ceux qui, moins blasés par les plaisirs de la semaine, se font une fête de ce plaisir hebdomadaire; et je me disais, en réponse aux invitations astucieuses de mon lit et de mon livre : faisons comme les autres; si ce sont les sages, étudions leur sagesse; si ce sont les fous, partageons leur folie.

Puis, après tout, que faire du samedi soir au dimanche matin!

Si, par hasard, on ne va pas au bal de l'Opéra, il arrive que le lendemain on se réveille de bonne heure, et partant, on sort plus tôt que d'ordinaire; puis si le bal de l'Opéra est ennuyeux, le dimanche est impossible. On trouve, dans l'endroit où l'on va déjeuner, au lieu des figures amies de la veille, des gens qui, ces jours-là, se font un excès de ce qui compose votre vie quotidienne, et qui promènent niaisement dans la rue, ou asseoient gauchement à côté de vous, dès dix heures du matin, la figure étonnée qu'ils ont tous les jours, et l'habit solennel qu'ils n'ont que le dimanche.

Ces braves inconnus, excellents pères de famille, pour

la plupart, ont, outre une figure épanouie, un rire énorme qui semble monter de leur poche à leur bourse. On voit que la semaine ayant été bonne, le dimanche a le droit d'être joyeux.

Eh bien! en passant cette nuit du samedi chez vous et en vous levant à dix heures, vous vous exposez à toutes ces choses et vous assistez, sans pouvoir le partager ni même le comprendre, à ce rire si fort en dehors de vos habitudes et de votre esprit, qu'au lieu de vous égayer il vous attriste.

Encore, si vous étiez deux à déjeuner, vous pourriez, en vous mettant loin de vos convives forcés, ne pas les entendre, et vous faire un *aparté* plus agréable et moins bruyant; mais vous êtes toujours seul.

Vous êtes bien sorti avec la ferme intention d'aller chercher un de vos amis et de déjeuner avec lui, mais toutes les portes où vous avez frappé sont restées closes, parce que tous vos amis, moins sages que vous, ont été la veille au bal de l'Opéra, et qu'ils ne sont pas rentrés, ou qu'étant rentrés tard, ils dorment encore; et vous êtes trop profond politique pour déranger un homme qui mange ou réveiller un ami qui dort.

Il ne vous reste donc plus, pauvre âme abandonnée, qu'à errer seule, sur le boulevard qui devient votre Styx, et à attendre que l'heure du dîner arrive pour rencontrer un de ceux sans lesquels vous ne pouvez vivre, un de ces mille amis dont l'amitié constitue pour vous, oisifs gentilshommes, l'air bienfaisant de la capitale, et l'amour éternel de la patrie.

Cette heure arrive, le premier que vous apercevez, qui vient se frottant encore les yeux et qui paraît fort triste de s'être réveillé si tôt un dimanche; vous courez à lui, vous le magnétisez, comme l'épervier magnétise l'oiseau, puis, vous fondez sur votre proie et il n'y a pas de force humaine qui puisse vous faire lâcher le bras que vous avez saisi.

Voilà mot pour mot la conversation qui s'engage entre vous et votre ami.

— Bonjour, mon cher.

L'autre étant fatigué et par conséquent paresseux vous répond seulement : — Bonjour. — Vous vous levez? — Oui, à l'instant. — Vous avez passé la nuit? — J'ai été à l'Opéra. Et vous? — Moi, non. — C'est vrai, je ne vous ai pas vu. — Il y avait du monde? — C'était plein. — Vous vous êtes amusé?

Votre ami qui sait maintenant que vous êtes resté chez vous, et que naturellement vous n'avez pas pu voir qu'il s'ennuyait comme de coutume, par fatuité et pour se placer dans la position exceptionnelle d'un homme qui s'amuse, même à l'Opéra, vous répond :

— Beaucoup!

Alors, vous êtes furieux d'avoir cédé aux tentations de votre feu, de votre chambre et de votre lit; vous avez plus que des regrets, vous avez des remords de n'être pas allé à ce bal, où, comme votre ami, vous vous fussiez amusé; et vous vous promettez bien de ne plus en manquer un seul désormais.

Effectivement, le samedi suivant vous y allez et vous revenez, comme toujours, en jurant de n'y retourner jamais.

Le résultat de toutes ces réflexions est qu'il faut aller au bal de l'Opéra; vous avez, il est vrai, la presque certitude de vous y ennuyer; mais, au moins, vous vous y ennuierez avec trois mille personnes, tandis que si vous n'y allez pas, vous êtes sûr, par suite des raisonnements profonds que je viens de vous exposer, de vous ennuyer le dimanche, et tout seul.

Or, s'il y a une chose qu'on doive éviter, c'est de s'ennuyer seul.

Cette vérité est si incontestable, que Louis XIII, l'élève du plus grand politique qui ait existé, et qui s'ennuyait toujours comme un roi qui a un grand ministre, prenait un gentilhomme de sa cour, et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui disait :

— Venez vous ennuyer avec moi.

Ce soir-là, ma résolution était donc bien prise; je m'habillai, je descendis, envié de mon portier, qui regarde le bal de l'Opéra comme l'apogée du bonheur terrestre; je montai en voiture; tout grelottant j'arrivai rue Lepelletier, et, enfin, comme Curtius, je me précipitai dans le gouffre qui se referma aussitôt sur moi.

Le débardeur.

Il y avait à peu près une heure que je me promenais, tantôt dans le foyer, tantôt dans les couloirs, cherchant au milieu de tous les visages qui m'entouraient le visage de quelque ami, lorsque j'aperçus, appuyé contre la porte d'une loge, un charmant et spirituel garçon que je n'avais pas vu depuis six mois, époque à laquelle il était parti pour un voyage en Italie.

La rencontre était donc plus qu'agréable, elle était inattendue.

Je me disposais à me diriger vers lui, lorsque je vis qu'il causait avec un domino qui, en me voyant approcher, fit mine de disparaître. Par discrétion, je battis en retraite.

Mon ami me vit alors, et, me faisant signe qu'il allait venir à moi, me fit, en même temps, signe d'attendre.

J'attendis, fier d'avoir trouvé quelqu'un avec qui j'allais enfin causer, et, prenant en mépris les malheureux qui, solitaires dans cette foule, regardaient tous les dominos, tâchant de reconnaître ou d'être reconnus, et faisant tout leur possible, enfin, pour être intrigués.

Quelques instants après, je vis le domino mystérieux qui tendait la main à Emmanuel, c'est le nom que je donnerai à mon ami; puis il se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas et disparut en riant.

Emmanuel le suivit des yeux tout en venant à moi et en murmurant :

— Quel problème que la femme! — Eh bien! lui dis-je en lui tendant les mains, d'où diable viens-tu? — De nulle part, me répondit-il. — Tu es donc à Paris? — Depuis trois mois. — Alors je ne te demanderai plus d'où tu viens, mais ce que tu deviens? — Je suis amoureux! — Alors, tu deviens fou! — Mais tu le sais, ajouta-t-il en souriant, la femme qu'on aime est le pays le plus éloigné; elle vous isole de tous vos amis comme de toutes vos habitudes. — C'est plein de vérité, ce que tu me dis là, et, sans indiscrétion, pourrais-je savoir si c'est ce charmant domino qui est, en ce moment, le pays éloigné qui nous sépare et qui me fait l'effet d'être, tout bonnement, ton paradis actuel? — Non. — Puis-je faire une supposition? — Fais. — Il me semble, alors, à la façon dont tu causais avec lui, que, si ce n'est un pays conquis, c'est un pays que tu veux conquérir. — C'est un pays conquis. — Depuis longtemps? — Depuis deux mois, environ. — Ici, je m'embrouille. — Pourquoi? — Tu es amoureux depuis trois mois! — Oui. — Et, depuis trois mois, de la même femme? — Oui. — Et cette femme n'est pas celle avec qui tu causais? — Non. — Alors, tu n'es pas aussi amoureux que tu le dis? — Pourquoi? — Parce que, si tu l'étais réellement, tu n'aurais pas quitté, au bout d'un mois, ne fût-ce qu'une minute, le pays dont tu me parlais tout à l'heure pour en occuper un autre. — Ce n'est pas moi qui ai été le chercher. — Alors, il a fait invasion chez toi? — Justement. — Fat! — Je te jure! — Tu m'intrigues! — Tu es bien heureux d'être intrigué. — Je ne suis venu ici que pour cela. — Pourvu que tu ne le sois jamais comme je l'ai été, c'est tout ce que je te souhaite. — Tu as donc été intrigué ici, toi? — Oui. — Souvent? — Deux fois. — Et, sérieusement? — Je le crois bien. — Conte-moi cela? Moi, je n'ai encore trouvé, au bal de l'Opéra, que des femmes qui me prenaient le bras, me disaient mon nom, prétendaient m'avoir rencontré sur le

boulevard ou au spectacle, et terminaient là leur répertoire, de sorte, qu'en me quittant, elles ne me laissaient pas plus d'espérances que de souvenirs. — Oh! moi, c'est autre chose. — J'écoute! — Tu sais que le bal de l'Opéra est le rêve des collégiens? — Oui. — De sorte qu'étant au collége, c'était mon rêve aussi; un samedi soir, je parviens à m'échapper; je mets un costume de Turc et j'arrive ici, je comptais passer une nuit délirante. — Ce qui prouve encore que le collége est un séjour d'illusions. — J'arrive, et, contre mon attente, je ne m'amuse pas. J'étais seul, au milieu de gens que je ne connaissais pas et de femmes qui me faisaient rougir, et j'étais occupé à me dire que cette escapade n'aurait d'autre résultat que de me faire mettre trois mois, sans doute, en retenue, lorsque je sentis un bras qui prenait le mien et une femme, en costume de débardeur qui, d'une voix fort douce et que voilait à peine un masque à barbe de velours noir, me demanda pourquoi je paraissais m'ennuyer tant au milieu de la joie générale.

Je l'examinai; elle avait le pied mignon, la main fine, les cheveux noirs; je pris le bras qu'elle m'offrait et je lui offris de danser; elle accepta.

— Tu sais ce que c'est qu'un collégien; j'étais plein de reconnaissance pour cette femme qui avait bien voulu venir à moi, quand moi je n'eusse pas osé aller à elle, et mon imagination de dix-sept ans, faisant le reste, je fus convaincu que ce masque couvrait un visage à faire pâlir celui de la Vierge à la chaise, et ce costume, des formes à faire oublier celles de la Vénus de Milo.

Je dansai toute la nuit.

Je tournais au Richelieu, et je mettais à avoir l'adresse de mon inconnue, une insistance sous laquelle on n'eût jamais deviné un élève de seconde, lorsqu'elle me tint à peu près ce langage.

— J'ai confiance en vous.

Je poussai une exclamation de joie.

— Dites-moi votre nom? ajouta-t-elle. — Je le lui

dis. — Seriez-vous parent du député de ce nom? — Oui. — Il est très-influent? — Oui.— Eh bien! dit-elle, écrivez sur ce morceau de papier, elle déchira une feuille de papier blanc d'un portefeuille et me tendit un crayon : que vous vous engagez, sur l'honneur, à faire tout ce que vous pourrez pour me rendre le service que je vous demanderai demain.

Cette circonstance ajoutait encore aux charmes de la rencontre en y mêlant du mystérieux.

J'étais jeune, je pris le crayon, le papier, et j'écrivis ce qu'elle me demandait.

— Et, où vous verrai-je demain? — Au passage de l'Opéra, me dit-elle. — Pourquoi pas chez vous? lui dis-je du ton le plus càlin que je pus trouver. — Vous montrerez-vous digne de cette confiance? — Je vous le promets. — Eh bien Vieille rue du Temple, numéro 32. J'avoue que l'adresse me fit une certaine impression, et l'ange que j'avais rêvé me fit l'effet d'avoir voulu déguiser un peu trop sa divinité; enfin, j'étais trop avancé pour reculer, puis la maison pouvait être belle malgré la rue, l'appartement beau malgré la maison et la femme jolie malgré l'appartement. Je pris donc l'adresse, et, sans avoir pu obtenir que mon inconnue me montrât ses traits, je quittai le bal.

Je m'en allai chez le costumier, je repris possession de mes habits civils, et, ne pouvant ni me présenter chez mes parents, ni me rendre à mon collége, j'entrai dans un restaurant, de cet air insolent que donne une bonne fortune.

Mademoiselle Amanda.

A deux heures, je m'acheminai vers la vieille rue du Temple. Je montai, à cet effet, dans un cabriolet qui mit

environ une heure, le temps que la malle met à faire quatre lieues, pour me conduire à mon rendez-vous.

Je dois à la vérité de dire que, devant cette maison noire et de désillusionnante apparence, je fus sur le point de fuir, ni plus ni moins que ces conscrits qui, sur le champ de bataille, aiment mieux risquer de se faire fusiller que de se battre.

Cependant, comme tout le long de la route j'avais raconté mon aventure à mon cocher, car rien ne provoque l'expansion comme la joie, et l'indiscrétion comme le cocher de remise, une fausse honte me prit et je franchis le seuil de cette maison.

Le dehors était laid, le dedans était hideux.

J'avançai encore.

J'avais déjà, à cette époque, le caractère résolu qui est mon plus bel ornement.

Je cherchai la loge du portier, je ne la vis pas, je la sentis.

Elle était comme un nid de hibou, perchée dans l'angle de l'escalier le plus tortueux qu'on pût voir.

Une tête parut au carreau, la seule tête qui pût convenir à cette loge; je te laisse à penser ce qu'elle était

— Mademoiselle Amanda, demandai-je. — Au cinquième! me répondit une voix aigre faite pour la tête comme la tête pour la loge. Au cinquième, vous prendrez le corridor à droite, vous tournerez à gauche, et c'est la quatrième porte après la seconde fenêtre.

Je priai l'homme de répéter, mais le cerbère, qu'il était, il aboya et ne répéta pas.

Je tâchai de rassembler les détails de cette indication et je montai, ce qui était encore plus difficile que je ne m'y attendais.

Un instant j'eus l'idée de me cacher dans l'escalier le temps nécessaire pour que mon cocher crût à la réalité de ma visite, mais je m'aperçus bientôt que si la vue, l'ouïe, le toucher et le goût y consentaient, le cinquième sens s'y refusait obstinément.

Je me dis qu'on pouvait trouver, après tout, une beauté sous les toits, et une vertu dans une mansarde.

J'arrivai ainsi au quatrième étage; je croyais que le portier s'était moqué de moi, car il me semblait que l'escalier finissait là, lorsque mes yeux, s'habituant peu à peu à l'ombre, je découvris une sorte d'antre, dans le genre de celui par lequel Virgile fait descendre Dante aux Enfers.

J'entendis du bruit, je jetai un regard de commisération à la victime qui n'était, peut-être encore, qu'au premier étage, et je me précipitai dans le conduit qui devait me mener à la porte de mon inconnue.

Arrivé au faîte de l'escalier, mon embarras fut grand. Les indications du concierge commençaient à se brouiller dans ma tête par suite des nombreuses émotions qui avaient accompagné mon ascension. Je me trouvais, non pas sur un carré, mais dans un carrefour, une allée à droite, une à gauche, une en face, une derrière; on eût dit l'étoile de la Porte verte qui se trouve au commencement de la forêt de Saint-Germain; enfin je t'épargne le restant de mes douleurs pour ne pas t'arracher trop de larmes, et je te dirai, seulement, qu'après avoir compté les fenêtres et les corridors, j'arrivai à la porte de ma bien-aimée mystérieuse.

Je frappai avec un battement de cœur et me disant que s'il y a une justice au ciel j'allais en avoir ma part, et que j'avais droit d'obtenir ma récompense où j'étais, c'est-à-dire à mi-chemin du ciel.

Je frappai donc.

Une petite vieille avec des cheveux blonds et six dents de moins sur le devant de la bouche, vint m'ouvrir.

— Je me trompe, sans doute, madame, lui dis-je. — Qui demandez-vous, monsieur? me dit-elle.

Un frisson glaça mon sang; il me sembla, dans la bouche de cette duègne, reconnaître la voix douce de mon débardeur.

— Mademoiselle Amanda, répondis-je. — C'est ici, fit-elle; et elle referma la porte.

Je respirai, elle n'avait pas dit . c'est moi.

Je jetai un regard sur la chambre, cherchant, avec une perspicacité qu'avaient encore augmentée mes pérégrinations dans les cinq étages, une seconde porte qui conduisît à une seconde chambre, mais, si perçant que fût mon regard, je ne découvris rien.

La petite vieille m'offrit une chaise; je m'assis, elle en fit autant et sembla attendre que je lui adressasse la parole.

Je ne savais que dire.

La position était affreuse.

J'aurais donné mon oncle pour ne pas être venu.

J'allais dire quelque chose, lorsqu'en regardant le lit, j'aperçus par hasard le costume de débardeur.

— Elle est sortie, pensai-je, et cette vieille est chargée de me recevoir; d'ailleurs mon inconnue est brune et celle-ci a dû être blonde.

Cette découverte me donna du courage, et dans la joie que cette supposition me causait, je m'écriai, comme si j'avais supposé que mon interlocutrice dût être sourde :

— Mademoiselle Amanda? — C'est moi, monsieur.

J'avais, dans ma vie, reçu bien des coups de poing sur la tête, mais je n'en avais jamais reçu de cette force-là.

Je faillis m'évanouir.

Je fus rappelé à la vie par ces paroles, dites avec le ton de la prière :

— Monsieur, vous êtes homme d'honneur?... — Oh! soyez tranquille, madame, m'écriai-je. — Et vous ne voudriez pas tromper une pauvre femme?... — Je m'en garderai bien. — Ah! c'est bien! cela! monsieur, et Dieu vous récompensera.

Et elle me regardait avec attendrissement.

J'étais dans la position la plus ridicule où un homme puisse se trouver. Je tournais mon chapeau dans tous les sens et je me représentais le bienheureux moment où j'allais enfin revoir la figure de mon cocher.

— Pardon! Madame! dis-je enfin, mais c'est bien vous

qui étiez hier au bal de l'Opéra? — Oui, monsieur. — En débardeur. — Oui, monsieur. — Qui m'avez donné votre adresse? — Moi-même. — Et qui m'avez fait signer un papier? — Que voici. — C'est étrange! — Que trouvez-vous d'étrange là dedans? — C'est que cette nuit vous étiez brune.

Amanda se leva et me montra sur le lit une perruque noire, que je n'avais pas vue.

J'étais confondu, ma dernière espérance m'échappait.

— Je cache mes cheveux pour ne pas être reconnue, et ne pas me compromettre.

Je ne répondis rien.

— Tous vos doutes sont-ils levés? — Oui, madame, lui dis-je d'un ton morne quoique résigné. — Vous paraissez triste? — Au contraire, je suis on ne peut plus heureux. — Merci de ce mot, jeune homme, il me donne l'espérance que vous ne m'abandonnerez pas. — Que puis-je faire pour vous, madame? — Vous pouvez faire mon bonheur.

Je crus qu'elle allait me demander de l'épouser.

Je frissonnais.

— Comment me trouvez-vous, monsieur? me dit-elle. — Mais, madame, je vous trouve fort bien. — Et croyez vous que l'on puisse s'occuper de moi sans rougir? — Certainement. — Eh bien, monsieur, il faut que vous vous occupiez de moi. . . . . .

— Je suis prêt.

Tu ne peux te figurer tout ce que ce mot renfermait de dévouement et d'abnégation.

— Monsieur, me dit-elle, vous devez comprendre que ce que j'ai fait hier est en dehors de mes habitudes, et que je ne suis pas une femme de bals masqués.

Je fis un signe qui indiquait mon assentiment.

— Mais j'ai tant souffert.... — Que vous avez voulu, interrompis-je, et c'est bien naturel, vous donner une distraction. — Non, monsieur, vous vous trompez, je n'étais pas au bal de l'Opéra par plaisir, mais pour affai-

res. — Ah! vraiment. — Oui, monsieur. — Je ne m'explique pas... — Vous allez comprendre, monsieur. Lorsque vous êtes venu ici, vous avez sans doute cru à un de ces rendez-vous comme on en donne tant, au bal de l'Opéra, rendez-vous d'amourettes. — Je l'avoue. — Vous vous êtes trompé.

Je respirai plus librement.

— Permettez-moi une question, madame, pourquoi ce costume de débardeur? — Parce que ce costume me facilitait les moyens d'obtenir ce que je n'ai jamais obtenu sous d'autres. Ainsi il est probable que si vous n'aviez pas cru trouver une jeune et jolie femme, vous ne fussiez pas venu; et si vous aviez supposé que ce costume cachât une femme de mon âge, vous n'auriez même pas pris le bras que je vous offrais. — Oh! madame. — Il fallait donc que je vous attirasse, et comme j'ai votre parole écrite que vous ferez tout pour m'accorder ce que je vous demanderai, je veux que vous connaissiez l'histoire de mes malheurs. — Pardon, madame, interrompis-je, mais je crois que, sinon la bonne volonté, du moins le temps me manquera; si vous permettiez, je prendrais congé de vous et je reviendrais un autre jour.

Tu comprends, mon cher, que j'étais loin de m'enthousiasmer à l'idée que j'allais écouter la narration des infortunes de la vieille Amanda, qui me paraissait tout bonnement folle. Puis comme j'étais sûr d'être au moins trois mois aux arrêts pour cette belle équipée qui, comme tu le vois, avait un si beau résultat, je me disais que pendant ce temps mon inconnue mourrait probablement de vieillesse.

Malheureusement j'étais tombé en de bonnes mains; elle ne me lâcha pas, et il fallut entendre, ni plus ni moins que si j'avais été à la chambre et que mon oncle eût parlé.

Je me résignai : si la volonté rend fort, la résignation rend sublime.

Certes, si sévère que fût le proviseur, s'il avait su ce

que je subissais, il n'eût pas exigé d'autre punition, j'en suis bien sûr.

Confidences.

Avant de te faire le récit des infortunes d'Amanda, je veux, mon ami, que tu sois bien pénétré des miennes, et que tu comprennes la position d'un homme qui s'est cru en bonne fortune, qui depuis huit heures vit d'espérance et d'illusion, et qui finit par être pris dans un pareil traquenard.

— Monsieur, me dit la réalité de mon rêve, figurez-vous que je suis née en 1780.

Nous étions en 1840, et elle cachait au moins dix ans.

Je te laisse à penser combien cet aveu me toucha.

— Mon Dieu, madame, lui dis-je avec une assez grande envie de rire, qu'il me fallût le souvenir de ma position pour calmer, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je suis attendu; vous serait-il indifférent de commencer votre histoire, dans ce siècle-ci, à moins que vos malheurs ne vous aient prise au berceau. — Monsieur, me répondit-elle d'un air piqué, il est probable que si la femme était jeune et jolie, vous ne lui feriez pas une semblable observation. — Je vous ferai seulement remarquer, madame, que si la femme était jeune et qu'elle me racontât son histoire, il est probable que cette histoire ne commencerait pas en 1780, et ne promettrait pas de durer ce que probablement durera la vôtre, je n'aurais donc pas besoin de lui faire l'observation que je me suis permise.

Je voyais venir le moment où elle allait me faire une véritable scène, c'eût été plus original qu'amusant, et je préférai m'en abstenir.

Je croisai les bras et j'écoutai.

— Eh bien, monsieur, reprit mon adversaire, comme tu le comprends, nous cessions d'être amis, je passerai ma jeunesse, quoiqu'il m'eût été bien doux de vous communiquer mes rêves de jeune fille, et je commencerai le récit de ma douloureuse existence à partir seulement de mon mariage. Je me mariai en 98. — Si jeune! m'écriai-je, en voyant que je ne gagnais que dix-huit ans à ce sursis. — Oui, monsieur, du reste j'étais assez jolie, fit-elle d'un ton sec, je vous prie de le croire, pour me marier à cet âge-là. — Je n'en doute pas, madame. — Je vous fais seulement cette observation, monsieur, parce que depuis que je veux bien vous faire connaître les secrets de ma vie, vous paraissez prendre à tâche de m'interrompre, c'est sans doute pour me faire parler plus longtemps. — Oh! madame, pouvez-vous croire à une pareille idée de ma part, on voit bien que vous ne me connaissez pas. — Enfin, monsieur, vous êtes venu, et je ne vous ai pas forcé de venir. — Au contraire. — Alors veuillez m'écouter.

Comme il n'y avait pas moyen de faire autre chose, je consentis.

— Je me mariai donc en 98, à un jeune homme de dix-neuf ans; c'était un mariage d'amour, nous nous aimions malgré nos parents. — Comme Roméo et Juliette. — Vous dites, monsieur? — Je dis : comme Roméo et Juliette. — Je ne comprends pas, fit Amanda d'un ton piqué. — C'étaient aussi deux jeunes gens qui s'aimaient, malgré leurs familles.

Amanda fit un mouvement de mauvaise humeur et reprit avec un soupir.

— C'était un mariage d'amour, nous nous aimions à la folie, nous étions si jeunes tous deux! Nous n'avions pas une grande fortune : moi je n'avais rien; Anatole, c'est le nom de mon mari, ne pouvait rien obtenir de ses parents, de sorte...— De sorte que, non-seulement vous n'aviez pas une grande fortune, mais encore vous étiez dans la plus profonde misère. — Oui, monsieur, vous avez deviné.—Ce n'était pas difficile. Continuez, madame, continuez.

J'espérais par ces fréquentes interruptions irriter Amanda, et me faire mettre à la porte, mais je vis que ce moyen ne me réussissait pas et je résolus de ne plus l'employer que pour me distraire.

— Nous nous aimions tant, me dit-elle, que nous oubliions dans les bras l'un de l'autre le côté matériel de la vie. Il y a même un monsieur qui faisait des vers bien jolis à cette époque-là et qui m'en fit quatre que je me rappelle encore, voulez-vous que je vous les dise? — Inutile, madame, d'autant plus que la connaissance de ce grand poëte de 1798, quoique ce fût un présage de grandes infortunes, ne me paraît qu'un des petits malheurs de votre existence. — Il y avait, continua Amanda, un an à peu près que nous savourions, Anatole et moi, les douceurs de l'hymen : je me sers de l'expression de ce poëte qui est devenu académicien et qui s'appelle... — Le nom n'ajoute rien à l'expression qui est charmante, fis-je en m'inclinant. — Quand un matin Anatole sortit pour aller acheter du tabac; lorsqu'il revint j'étais bien changée. — Lorsqu'il revint d'acheter du tabac? — Oui. — Il revint donc bien tard? — Seize ans après. — Seize ans après! m'écriai-je.— Oui, monsieur. — Comment, c'est à vous, madame, qu'est arrivée cette aventure, dis-je à Amanda, ne pouvant contenir le rire qui me débordait. — Oui, monsieur, fit-elle avec un soupir. — C'est très-curieux! — Vous connaissiez cette histoire? — Parfaitement. — Eh bien, monsieur, je vous le répète, c'est à moi que cette aventure est arrivée. — Ceux qui me l'ont racontée, dis-je alors, n'ont jamais pu m'en dire la fin, je redouble d'attention. Qu'avait fait votre mari pendant ce temps? — Il avait suivi Bonaparte, dont il était fanatique; il avait été à Austerlitz où il avait reçu la croix, en Russie où il avait eu les pieds gelés, à Waterloo où il avait laissé un bras, c'est dans cet état qu'il me revint, monsieur. — Il était encore plus changé que vous, alors. — Je ne le reconnus pas, lorsqu'il se présenta chez moi; j'étais avec le poëte dont je vous ai parlé tout à l'heure,

je me levai et je m'apprêtais à faire une révérence pour un étranger, lorsque ce monsieur me dit : « — On dirait votre époux, chère Amanda. »

Il était méconnaissable, monsieur; au lieu de cette jolie figure imberbe qui le faisait ressembler à Phœbus, c'est ainsi que s'exprimait le poëte, je revoyais une sorte de dieu Mars, c'est toujours l'expression de monsieur...

Elle allait me dire le nom de son poëte, lorsque je l'interrompis; j'avais un parent éloigné, et dont je m'éloignais, qui était académicien, et je tremblais qu'elle ne me nommât ce parent.

— Mon époux, continua-t-elle, était manchot; sa figure, rougie par les fatigues et le vin, était traversée d'un coup de sabre; de grandes moustaches en forme de crochets lui descendaient aux deux côtés de la bouche, et il s'installa chez moi en jurant à faire trembler les vitres.

J'étais confondue : cependant toute au bonheur de le revoir, je me jetai dans ses bras.

— Dans son bras, voulez-vous dire.— Oui, monsieur, reprit Amanda en souriant de cette mauvaise facétie; il me repoussa : je l'appelai mon Anatole chéri, il ne me répondit pas; je lui fis des reproches, alors il me battit, et depuis ce jour-là, il n'a pas cessé... — De vous battre? — Oui, monsieur. — Il vit donc encore? — Oui, monsieur. — Il est à Paris? — Oui, monsieur. — Et il demeure ici? — Oui, monsieur.

A ce dernier : oui, monsieur, je me levai et m'apprêtai à sortir.

— Où allez-vous? s'écria Amanda, en me barrant la porte. — Je m'en vais! — Pourquoi? — Anatole me fait peur. — Et vous m'abandonnez? — Parfaitement. — C'est affreux! — Votre mari va rentrer. — Eh bien! — S'il me trouve ici... — Après? — Il croira... — Que croira-t-il? fit-elle en écartant les mains comme la Vierge immaculée des médailles d'argent. — Ce qui n'est pas. — Il sait que vous êtes ici. — Il le sait! — Oui. — Qui le lui a dit? — Moi. — Et pourquoi le lui avez-vous dit? — Pour l'a-

paiser et le faire sortir. — Je ne comprends plus. — Rasseyez-vous, jeune homme, et vous comprendrez.

Je me rassis, Amanda en fit autant.

Anatole.

— A compter du moment de son retour, reprit-elle, la maison conjugale devint un enfer. Quand il apprit que l'empereur était à Sainte-Hélène, il entra dans une telle fureur que ne se contentant plus de me battre, il battit le poëte qui cessa de venir nous voir, ce qui nous retira nos dernières ressources; car il était aussi charitable que grand. Lorsque l'empereur mourut, cela causa à Anatole une telle impression qu'il fit un esclandre dans le quartier, et que pendant trois mois il alla en prison.

En vain j'ai postulé pour le faire entrer aux Invalides; on a des griefs contre lui, à cause de ses opinions trop exagérées.

Ajoutez à cela qu'il boit tout ce que je gagne et que tous les jours il rentre ivre mort quand il rentre; enfin, monsieur, termina Amanda en pleurant, sauvez-moi.

Je crus qu'elle voulait se faire enlever et je ne répondis pas.

— Vous ne me dites rien, fit-elle.—Que puis-je vous dire, madame?—Comment, vous voyez une pauvre femme qui souffre et se roule à vos pieds, et vous ne faites rien pour consoler cette pauvre femme.—J'ignorais, madame, que vous fussiez aussi malheureuse, et ce costume dans lequel je vous ai vue cette nuit.—C'est Anatole qui me le fait porter.—Anatole?—Oui, monsieur.—Quel intérêt a-t-il? — Il m'a dit : Il faut que tu obtiennes un emploi qui nous fasse vivre puisqu'on m'en refuse un à moi. Mets-toi en débardeur, c'est le goût du jour, et va au bal, jusqu'à ce

que tu trouves un député, les députés peuvent tout; alors, avec nos dernières ressources j'ai acheté un costume, une perruque et un masque, et depuis le commencement de l'hiver je cours les bals sans pouvoir rencontrer le député qu'il me faut. Enfin hier, monsieur, je vous ai vu; vous aviez l'air distingué; le costume de Turc que vous portiez a excité ma confiance; j'ai dit : Voilà un jeune homme naïf; j'ai pris votre bras.

Quelque chose me disait que vous seriez mon sauveur; vous m'avez dit votre nom, j'ai su que votre oncle était député, et je suis rentrée dans ma chambrette, pleine d'espérance. J'ai réveillé Anatole, je lui ai donné vingt sous pour aller boire, et je lui ai dit la rencontre que j'avais faite et la visite que j'attendais.

Il va rentrer, monsieur, et si je n'ai pas une réponse à lui donner, il me tuera, sauvez-moi.

— Mais que faut-il faire?.... —En me faisant obtenir un bureau de tabac.

Comprends-tu cette conclusion, mon ami : aller au bal en Turc, croire à une bonne fortune, et le lendemain, lors qu'on espère trouver au lieu du rendez-vous, au moins une grisette, trouver une vieille femme qui vous demande un bureau de tabac, et un vieux troupier qui se jette à vos genoux et complique ce tableau touchant.

Car j'oubliais de te dire qu'au moment où la vieille m'avait demandé son bureau de tabac, le vieil Anatole qui depuis quelques instants sans doute écoutait derrière la porte, s'était précipité dans la chambre et s'était jeté à mes pieds, avec ces larmes d'attendrissement que donne l'ivresse, et ne cessant de me répéter :

— Jeune homme, vous qui étiez en Turc, et qui avez un oncle député, ne nous abandonnez pas.

Je te laisse à penser où j'aurais voulu être.

Je relevai Anatole qui semblait pleurer toute l'eau qu'il aurait pu mettre dans son vin et qui se tenait assez mal sur ses pieds gelés en Russie.

Je fis rasseoir Amanda, j'eus l'air d'essuyer une larme

avec mon mouchoir et je promis à Anatole et à sa femme de m'occuper d'eux.

— Ce que tu te gardas bien de faire, dis-je à Emmanuel. — Non, ce que je fis. Au moment où j'allais m'en aller, Anatole me prit à part et me dit : Monsieur, je n'ai pas encore mangé d'aujourd'hui, prêtez-moi vingt francs; je lui donnai une pièce d'or, il la regarda longtemps et dit d'un air dédaigneux : C'est un Louis XVIII. — N'en voulez-vous pas, lui dis-je, dans l'espérance que ses opinions me feraient rentrer dans ces vingt francs qui me représentaient les dictionnaires que j'avais vendus pour aller au bal. — J'aurais mieux aimé un napoléon, me dit-il en mettant le louis dans sa poche, mais je vais le changer tout de suite pour n'avoir pas de remords.

Et il s'apprêta à sortir.

Amanda s'approcha alors de lui en lui disant d'un ton piteux :

— Si tu emportes tout, avec quoi ferai-je à dîner? — Avec les restes d'hier. — Hier nous n'avons pas dîné. — Silence alors et serre ta robe, fit Anatole en levant la seule main qu'il avait sur Amanda; je l'arrêtai au milieu de son geste, il me dit : — Voyez-vous, petit, faites-lui avoir son bureau de tabac et croyez Anatole, ne vous mariez jamais. Les femmes ça ruine les hommes.

Et d'un pas chancelant, après m'avoir donné une énergique poignée de main, il descendit tant bien que mal les cinq étages que j'avais eu tant de peine à monter.

Je restai seul avec Amanda.

La pauvre femme m'attristait, je m'approchai d'elle, je lui donnai le dernier louis qui me restait, et je lui dis : Je penserai à vous.

Conclusion.

Je rentrai au collége, mon escapade était connue, je fus chassé. Mon père me gronda fort, mais la tempête pater-

nelle s'apaisa comme toutes les tempêtes. Je racontai mon aventure à mon oncle, qui fit entrer Anatole aux Invalides et obtint un bureau de tabac pour sa veuve.

Je dis sa veuve, car à peine Anatole était-il entré aux Invalides d'où il sortait encore pour venir piller la caisse de sa femme, qu'un soir en rentrant ivre comme toujours, il se laissa choir si violemment dans un fossé qu'il ne s'en releva plus.

— Amen, fis-je. — Voilà ma première histoire. — Et Amanda? — Amanda vit toujours au sein des délices et de son bureau de tabac.

Tu me connais assez pour comprendre qu'après un pareil début je jurai de m'abstenir éternellement du bal de l'Opéra.

— Bah!... Où crois-tu donc être aujourd'hui? — Aujourd'hui, c'est autre chose, j'y suis par ordre. — Et l'ordre te vient? — Du domino que tu as vu. — Du pays étranger? — Justement, et maintenant, adieu! — Tu t'en vas? — Oui. — Et ma seconde histoire? — Celle-là, je la garde. — Pourquoi? — Elle est trop longue. — Mauvaise raison. — Tu es trop bavard. — C'est tout ce qui t'arrête? — Oui. — J'écoute! alors.

Mon ami ne put s'empêcher de rire de cette conclusion, et, m'emmenant hors du foyer, il me dit :

— Allons souper; de cette façon, tu prendras, en même temps, la nourriture du corps et celle de l'esprit. — Ton histoire est donc instructive? — Très-instructive; c'est une esquisse de femme. — Dépêchons, alors. — Mais, tu me jures de te taire. — Plus que jamais.

Voici ce qu'il me conta :

Causeries.

— Tu sais, me dit Emmanuel, lorsque nous nous

fûmes installés devant le perdreau traditionnel des soupers de la Maison d'Or; tu sais que je ne mens jamais? — Je le sais. — L'histoire que tu veux que je te conte est donc en tous points vraie, quoique invraisemblable.

Du reste, comme j'ai eu l'honneur de te le dire, ce n'est qu'une esquisse et non un tableau, c'est un simple incident de ma vie, sans commencement ni fin, et qui n'aura qu'un mot pour développement.

— Mon cher, dis-je alors à Emmanuel, je ne voulais pas venir au bal de l'Opéra, je ne sais quoi m'y a poussé, la Providence, sans doute, puisque je t'y ai vu; je comptais m'ennuyer comme on s'ennuie à ce bal : non-seulement je rencontre un ami que j'aime, mais un ami qui a deux histoires inédites, et tu veux que je lâche cet ami avant d'en avoir exprimé ces deux histoires depuis le premier mot jusqu'au dernier; cela ne se peut, cher ami, cela ne se peut : résigne-toi donc et raconte. — Je commence. — Je suis tout oreilles. — Un jour, fit Emmanuel, je cherchais des appartements... — Ah bien! dis-je à mon ami, voilà une histoire qui commence comme une que je connais. — Cher ami, si tu m'interromps comme j'interrompais Amanda, je laisse là le perdreau et l'histoire, et je m'en vais. — Je ne dis plus rien. — Un jour donc je cherchais des appartements, et, chose bizarre, j'en trouvai un tel que je le désirais, rue Neuve-des-Mathurins, au quatrième, vue, d'un côté sur des jardins, de l'autre sur la rue.

A cette époque, j'étais fort triste. Je quittais un appartement où j'avais été très-heureux, où je revoyais, chaque jour, la trace des choses passées et qui ne devaient plus revenir; ce qui m'attristait comme la vue d'un écrin où il n'y a plus de bijoux, ou d'une bourse où il n'y a plus d'argent.

J'étais amoureux, mon pauvre ami, et amoureux comme on l'est toujours, trop tard ou trop tôt. Tu sais combien le collége fausse le cœur, tu sais quelles mauvaises études on y fait et quelles sottes théories on y

puise. Tout jeune homme qui sort du collége est sceptique par genre, et pense qu'il n'y a d'élégant et de spirituel au monde que les gens qui ne croient ni à Dieu ni aux femmes. Il s'est imbu de ces tristes leçons dans la lecture de Voltaire, si célèbre dans la Henriade et la Pucelle, un mauvais poëme et un infâme livre : j'étais donc comme tous; je voyais ce monde à travers les grilles du collége et je le croyais beau, mais je le voyais aussi à travers les récits de mes camarades, et, alors, je le méprisais.

Tu connais ces camarades débauchés et vicieux, aux yeux cerclés de bleu, aux joues amaigries, à la mine débraillée.

Lorsqu'ils sortent le dimanche, au lieu d'aller dans leur famille, s'ils en ont, ou d'aller, s'ils n'en ont pas, à la campagne voir les arbres et les fleurs, cette famille éternelle du cœur et de l'esprit, tu sais où ils vont, et, le lendemain, se faisant les apôtres du vice et de la corruption, ils jettent, dans l'âme de ceux à qui ils parlent, les théories infâmes dont je te parlais tout à l'heure.

Ils ne connaissent les femmes que dans certains quartiers et à partir d'une certaine heure, et, pour eux, toute la race se réduit à cette espèce; ceux qui croient toutes les femmes semblables à leur mère et à leur sœur ont peine à se convaincre qu'il y ait au monde des êtres comme ceux dont ils entendent parler. Ils s'étonnent d'abord, puis, peu à peu, ils s'habituent à ce langage, et ils attendent le lundi avec impatience pour avoir le récit de quelque orgie et de quelque débauche, récit qui use leur cœur, énerve leurs sens et fatigue leur esprit.

Je suivais la loi commune. Le lundi matin je me mêlais au groupe de fidèles qui écoutaient leurs oracles et j'emportais ma large part de scepticisme et de dégoût.

Lorsque je sortais, j'insultais les femmes dans la rue et je me regardais comme un grand débauché, quoiqu'une voix secrète me répétât sans cesse qu'il est mal d'insulter ceux qui sont faibles et que la femme, le vieillard et l'enfant doivent être sacrés pour le fort.

Une fois sorti du collége, je crus que ces magnifiques théories allaient faire de moi quelque Bassompierre, quelque Lauzun, quelque Richelieu du dix-neuvième siècle. Je regrettais cette époque où Marie de Médicis était la maîtresse du premier, madame de Montespan du second, et mademoiselle de Valois du troisième, et, enfin, j'étais fort étonné que, même les vertus les moins farouches me repoussassent rudement lorsque je me présentais avec des façons de caserne ou de collége, ce qui est à peu près la même chose.

Cependant, j'eus, j'allais dire quelques bonnes fortunes, quoique ce ne soit guère le nom qu'on puisse donner à ces sortes d'amours faciles, qui s'écoulent toujours entre le dîner de la veille et le déjeuner du lendemain, et qui ne laissent pas plus de traces dans notre cœur que l'oiseau ne laisse de trace dans l'air.

Ces liaisons achevèrent mon éducation et confirmèrent mes théories.

Pourtant, je dois avouer que j'avais quelquefois remarqué, sur le visage de ces jeunes femmes qui passent pour indifférentes et plus souvent pour vicieuses, qui, pour vendre convenablement leur amour, sont forcées de l'envelopper de gaieté et de sourires, j'avais cru remarquer, dis-je, parfois, certaines teintes mélancoliques qui me semblaient le dernier reflet de lueurs passées et le dernier regret d'un bonheur disparu. A cette époque, je n'approfondissais pas ces sortes de contrastes. Je ne voyais, dans la tristesse des femmes, qu'un résultat des nerfs ou qu'un manque d'argent, et je m'en allais presque toujours, n'étant ni médecin ni banquier, et attendant, pour revenir, que les nerfs se fussent calmés ou que la caisse fût remplie.

Depuis, quoique je ne sois pas encore un grand humanitaire ni un grand philosophe, j'ai bien changé sur le compte de ces pauvres filles livrées par la misère, cette conseillère puissante, à une vie de prostitution et de mépris. Certes, je ne me fais pas l'apologiste de la débauche

et du vice; certes, il y a parmi les courtisanes des natures basses et des cœurs avilis, dans lesquels jamais n'est descendu ni ne descendra un rayon d'amour ou d'espérance, et qui ressemblent à ces antres mystérieux et sombres, peuplés de reptiles et où jamais, depuis six mille ans, n'a pénétré un rayon de soleil; mais il y en a d'autres dont la gaieté n'est que de la fièvre, dont l'indifférence n'est qu'un mensonge, de pauvres créatures qui s'étourdissent le plus qu'elles peuvent, et que l'on fait pleurer en leur parlant d'innocence, d'amour et de famille, trois choses qu'elles n'ont jamais connues et qu'elles ne doivent jamais connaître. Ainsi, moi, j'ai vu, lorsqu'il m'arrivait de parler de ma mère et de mes sœurs devant ces pauvres filles, lorsque, par hasard, sans y penser, je nommais les êtres chastes et sacrés dont notre berceau s'entoure et dont notre cœur s'emplit, lorsque enfin je soulevais, aux regards de ces créatures abandonnées, un coin du voile qui leur cache les bienfaits de la famille et du foyer, je les voyais jeter leurs yeux sur moi avec envie, rêver, puis, sans dire un mot, laisser tomber leur tête dans leurs mains et fondre en larmes; et crois-moi, tant que tu verras pleurer une femme, ne la méprise pas, car elle tient encore à Dieu par quelque chose, et si elle n'a pas l'âme de la Vierge qui prie, elle a peut-être le repentir de la Madeleine qui souffre.

Eh bien! le même soir, cependant, je revoyais ces femmes au bal, le front couvert de fleurs, le sourire à la bouche, étaler en riant leur insouciance et leur débauche forcée.

Pardonne-moi, mon cher ami, cette longue digression et revenons à mon aventure.

J'étais ce que les grands parents appellent un mauvais sujet.

Au milieu, donc, de mes orgies, qui consistaient à souper de temps en temps et à me cacher dans le fond d'une avant-scène derrière quelque minois connu, ce qui, pour le bourgeois, constitue le raffinement de la corruption,

une femme s'était passionnée pour moi. Cette fois, c'était une vraie bonne fortune.

Une femme aimée.

J'avais dix-huit ans à peine et mes théories. J'avais, chez une vieille amie de notre famille, causé souvent avec cette femme qui, jeune et belle, gardée par son vieux mari, me semblait un de ces fruits d'or du jardin des Hespérides desquels on ne pouvait approcher.

Cependant, je puis le dire sans fatuité puisque j'ai le résultat pour preuve, il me semblait parfois que les yeux de la dame se fixaient complaisamment sur moi.

Du reste, jamais je n'avais vu, dans mes rêves de peinture, d'amour ou de poésie, de formes plus éclatantes. Jamais sur les toiles, qu'elles fussent signées de l'Albane, de Giorgionne ou de Titien, jamais dans les statues, qu'elles fussent de Phidias, de Canova ou de Germain Pilon, jamais, enfin, dans les vers, qu'ils fussent d'Homère, d'Ovide ou de Chénier, je n'avais vu de déesse charmante aux yeux plus bleus, aux cheveux plus dorés, aux formes plus opulentes. La nature avait semé, sur cette adorable créature, tout son or et toutes ses perles; ses cheveux l'inondaient de la tête aux pieds, et la vierge la plus pudique se fût contentée de ce voile; on regrettait la petitesse de sa bouche qui ne laissait pas voir toutes ses dents, et lorsque, après ses bras blancs et arrondis, on ne pouvait plus rien voir d'elle que ses pieds, on s'arrêtait devant ces deux merveilles comme le prince Charmant devant la pantoufle de Cendrillon.

Tu vois que je t'en parle avec un grand enthousiasme, et cependant, à l'époque où je l'ai connue, cet enthousiasme n'existait pas. Au contraire, je me défiais de cette

femme, j'avais entendu dire qu'elle n'était pas antique seulement par la pureté des formes, mais aussi par les passions et l'excentricité. On disait, pure calomnie, que ce corps de déesse recélait une âme de Messaline et qu'elle était guidée par les sens comme une autre l'est par son cœur.

J'étais jeune, j'étais cette cire faible dont parle Horace, qui reçoit facilement l'empreinte qu'on lui donne.

Je me défiais donc de cette femme, et qui plus est, je la méprisais presque; or, j'ignore si tu le sais, mais on n'aime jamais une femme qu'on méprise.

Cependant, tel était le charme répandu dans tout son être, que je me sentais attiré, malgré moi, vers cette femme, par une sorte d'attraction physique qu'augmentait encore cette vanité de vouloir compter, au nombre de mes maîtresses, une femme dont d'autres se vantaient et dont je pourrais me vanter aussi.

Tu vois qu'il y avait déjà, dans le commencement de cet amour, une pensée honteuse, qui n'était que la conséquence de ma première éducation et de mes principes faussés.

Je n'avais donc, je le répète, que la moitié du chemin à faire, ma belle Messaline me paraissant résolue, malgré ses petits pieds, à faire l'autre moitié.

Je me mis en route.

La pauvre femme, car, aujourd'hui, je la plains, ce qui te prouve que je l'aime peut-être encore, la pauvre femme, qui ne méritait qu'une partie de sa réputation, venait à moi avec le raisonnement contraire à celui que j'avais en allant à elle.

Elle m'avait vu jeune, elle avait cru trouver en moi cette pureté de sentiments et cette innocence de cœur dans lesquelles les femmes, même les plus perdues, s'abreuvent, se désaltèrent et se baignent.

Elle avait eu des amants, le fait était incontestable, elle en avait eu même plusieurs, le fait était incontesté; mais cela tenait sans doute à ce qu'elle n'avait pas trouvé,

tout de suite, ce qu'elle cherchait, et peut-être cachait-elle encore dans le fond de son cœur et m'apportait-elle, à moi, la virginité de son amour et de ses impressions.

Toujours est-il que, soit qu'elle voulût oublier le passé, soit qu'elle l'oubliât effectivement, elle s'efforçait de donner à notre liaison des apparences virginales et l'entourait de fleurs, de soleil et de poésie.

Elle prêtait au drame que nous allions jouer un décor charmant; et c'était au milieu des bois et de la nature que nous nous parlions d'ameur.

J'étais jaloux du passé de cette femme; cependant je ne l'aimais pas.

Le monde au milieu duquel je vivais et qui, avant que je la connusse, ne m'avait jamais parlé d'elle, peut-être parce qu'à cette époque je n'avais aucun intérêt à ce qu'on m'en parlât, le monde, dis-je, par un hasard étrange et quoiqu'il ignorât notre liaison, ne cessait, au milieu des conversations les plus indifférentes, de me répéter ce nom, et il était rare qu'il ne se joignît pas au nom de quelque homme qui avait été pour elle, autrefois, ce que j'étais; si bien que, quand il m'arrivait de me laisser entraîner à des commencements d'amour, le souvenir de ces hommes à qui elle avait dit, sans doute, les mêmes choses qu'elle me disait, se dressait entre elle et moi, et me rejetait dans mon scepticisme accoutumé.

J'étais convaincu que l'amour était chez cette femme, non pas une passion, mais une habitude, et, cependant, lorsque appuyée à mon bras, loin du monde qui me faisait méchant, au sein de cette nature qui la faisait belle, elle levait sur moi ses beaux yeux bleus, j'oubliais un instant que ces yeux avaient dû se fixer sur d'autres, et, la voyant si chaste dans le présent, je ne pouvais la croire corrompue dans le passé.

Si tu l'avais vue, vêtue de blanc, courant au milieu des herbes et cueillant des fleurs dont elle m'apportait les bouquets parfumés, tu l'eusses mieux comprise que je ne

la comprenais; notre nature égoïste n'admet jamais qu'une femme ait pu aimer un autre homme que nous, et pourtant, ce sont souvent les femmes qui ont été le plus aimées que nous aimons.

Le cœur est un abîme plein de rayonnements et d'ombres, plein de fanges et de fleurs.

Lorsque Dieu voulut créer le premier homme et que pour le former il pétrit le limon, il mêla, en faisant le cœur, les diamants et la boue que la terre recélait. De là vient qu'en fouillant le cœur de l'homme et de la femme, on y trouve ces contrastes étranges, devant lesquels le penseur effrayé s'arrête, jusqu'au jour où la mort venant, le diamant pur se dégage de la boue et, remontant au pied de l'alchimiste divin, change de nom et se nomme l'âme.

C'est si vrai que je trouvais dans les paroles de cette femme, dans ses lettres, les sentiments d'une jeune fille et les étonnements d'une fiancée. Sa parole était chaste, et ses lèvres vermeilles semblaient s'ouvrir comme son âme, pour la première fois, à des mots d'amour et de plaisir.

Puis, toutes les pensées dans lesquelles me jetaient ses lettres quotidiennes s'envolaient comme des oiseaux effarouchés, aux conseils de mes amis.

Oh! les amis! me dit Emmanuel en s'interrompant lui-même, race égoïste et terrible; quand on pense qu'il y a six mille ans que l'on décore de ce nom cette famille d'emprunt et de hasard que presque tous les hommes faibles se font, ces parasites du cœur qui, sous le vain prétexte qu'ils vous aiment, conduisent, dérangent et brisent quelquefois votre vie.

Les amis! ces envieux de votre gloire, de votre fortune ou de votre femme, qui, en associant leur nom au vôtre, ont toujours cette arrière-pensée qu'il leur en reviendra quelque chose et que le monde leur supposera, dans la maison, la place qu'ils ambitionnent, et que, comme Tartufe, quelquefois ils veulent prendre.

Les amis! ces êtres oisifs qui se font les gardiens de

votre honneur, les juges de votre conscience, qui vous marient, qui vous ruinent, qui vous font battre et tuer, sans votre consentement, et qui se drapent après dans cette phrase : j'ai fait tout ce que je devais faire.

Aussi excepté Oreste et Pylade, ces pauvres vieux qu'il faut conserver pour la comparaison, on ne devrait jamais parler des amis et l'on devrait rayer ce mot de la langue.

Et d'ailleurs, l'amitié est-elle dans la nature et Dieu n'a-t-il pas, en nous donnant la famille, l'épouse et les enfants, prévu ce besoin de sympathie que l'homme a dans le fond de son cœur; à moins qu'elle ne soit déshéritée du regard du Seigneur, toute créature humaine est accompagnée, pendant sa vie, d'amis naturels qui ne doivent pas la tromper et qui rendent inutiles tous les amis fortuits.

L'enfant a-t-il de meilleurs amis que sa mère, l'homme, de meilleur ami que la maîtresse qu'il aime, le vieillard de meilleur ami que ses enfants, et, si dans le courant de sa vie il est trompé par cette triple affection, pourquoi vouloir qu'il se fie à celle d'étrangers qu'il aura trouvés sur sa route et qui n'ont pas, comme la mère, l'époux et l'enfant, reçu de Dieu la mission de l'aimer.

La raison qui fera que l'amitié existera éternellement, de nom du moins et par habitude, c'est qu'elle a l'air de protéger et qu'en protégeant, elle domine.

Or, la plus grande vanité de l'homme, c'est la domination.

Tu vois que j'abuse des digressions et que, mauvais géomètre, je prends toujours la ligne courbe pour aller d'un point à un autre; mais que veux-tu? je ne puis résister au besoin quand je tombe sur un paradoxe accepté si follement par les hommes, de crier contre ce paradoxe comme certains esclaves criaient, autrefois, contre les triomphateurs.

Je sais que je ne détruirai pas plus une habitude reçue par toute une société, que les esclaves ne détruisaient le faux triomphateur soutenu par tout un peuple; mais, au moins, je protesterai.

Tortures,

J'avais donc des amis.

Or, ces amis auxquels, auparavant, je sacrifiais toutes mes habitudes, ne me trouvaient plus chez moi quand ils venaient, car presque toutes mes journées se passaient à courir la campagne avec ma nouvelle maîtresse qui fuyait Paris comme on fuit un mauvais rêve.

Du reste, il faut reconnaître aux femmes, dans quelques classes que vous les alliez prendre, et quelque vie qu'elles mènent, une soif éternelle des choses magnifiques de Dieu. Il est bien peu de femmes, si perdues qu'elles soient, si insensibles qu'elles semblent à toute poésie et à toute affection, qui ne se laissent persuader par le soleil, les fleurs et les champs.

L'immensité de la plaine et le mystère des bois les isolent et les relèvent à leurs propres yeux. Lorsqu'elles sont au milieu d'une campagne, tranquille, silencieuse, calme, les ombres de leur passé traversent un horizon si lointain qu'à peine si elles les distinguent et que, quelquefois, elles les oublient. Il est bien rare, alors, qu'elles n'appartiennent pas, corps et âme, à celui qui les accompagne, et que l'homme qui soutient leur bras ne soit pas l'élu de leur cœur.

C'est alors qu'elles font ce rêve fantasque dont leur nature a incessamment besoin, de se retirer avec l'homme qu'elles aiment au fond de cette nature éclatante et mystérieuse à la fois, dont la sérénité est un pardon et au milieu de laquelle elles mourraient au bout de quinze jours de retraite si l'homme était assez fou pour accepter ce sacrifice.

Enfin, mes amis, puisqu'il faut les appeler de ce faux

nom; mes amis me torturaient. C'étaient d'incessantes questions, de continuels reproches, de désolantes tyrannies; quelques-uns avaient pénétré mon secret, qu'avec la vanité inhérente à tout homme, je ne niais que faiblement, et, attaquant sans honte le passé de cette femme, les meilleurs me blâmaient et les autres me plaignaient de mon choix.

Quelquefois, même, il m'arrivait de me trouver avec un ancien amant de ma maîtresse, lequel, ne l'ayant aucunement prise au sérieux, la nommait devant moi de son seul nom de baptême, et marchait, sans respect, sur ce nom, comme Lauzun sur la main de madame de Monaco.

Les gens qui parlent ainsi des femmes ne savent, sans doute, ni le tort qu'ils se font, ni le mal qu'ils font aux autres.

Moi, qui voulais me mettre à la hauteur du siècle, comme disent les moralistes, et qui, d'ailleurs, n'étais pas fâché d'avoir une raison pour ne pas croire, je faisais, les lendemains des jours où ces conversations avaient eu lieu, souffrir horriblement cette pauvre femme.

Si tu savais, cependant, comme tout concourait à me faire une vie heureuse et comme j'eusse été heureux si j'avais été croyant! A quoi bon douter? Est-il au monde une chose plus douce que la foi, cette sœur aînée de l'amour? Est-il, qu'on soit trompé ou qu'on ne le soit pas, bonheur plus grand que celui d'abandonner sa vie à la volonté de la femme que l'on aime et qui, avec sa main blanche et sa voix douce, vous conduit et vous conseille? est-il une volupté plus réelle que celle qui consiste à se faire dans le cœur de sa maîtresse, un abri mystérieux et parfumé où l'on cache son propre cœur et où, vivant de la vie d'une autre, on n'a plus l'ennui de vivre, et où l'on vit une double vie? Non : eh bien! voilà ce que j'avais et ce qu'à présent je n'ai et je n'aurai plus.

Je me rappelle, comme si c'était hier, nos journées de cette époque, que le regret me retrace plus charmantes encore.

C'était l'été, j'avais, dans un des seuls quartiers de Paris où il reste encore des jardins, un appartement que m'avait choisi ma mère et que son amour avait abrité comme un berceau et parfumé comme une chapelle. A midi, je me mettais à ma fenêtre et je voyais, quelques instants après, paraître la robe blanche que j'attendais. A peine m'avait-elle aperçu qu'elle hâtait le pas, et que, craignant qu'on ne devinât, à la direction de son regard, à qui elle pensait et chez qui elle venait, elle détournait la tête et prenait un air indifférent que trahissait, à la dérobée, quelque coup d'œil confidentiel.

Puis, je l'entendais monter mes trois étages, j'allais au-devant d'elle, et nous restions ainsi deux ou trois heures ensemble; ou nous nous échappions comme deux écoliers et, je te le répète, nous allions courir dans la campagne.

Les jours où elle ne pouvait venir, elle m'écrivait.

Tu vois que je devais être heureux, mais notre nature humaine est si basse et si ambitieuse à la fois, qu'elle doute de tout et ne se contente de rien.

Lorsque cette femme me tendait la main et s'asseyait auprès de moi, au lieu de l'aimer pour ce qu'elle faisait, au lieu de baiser ses petits pieds qui, pour moi, quittaient leurs pantoufles de velours et leurs coussins soyeux, au lieu de remercier ce cœur que l'émotion faisait battre, au lieu, enfin, de m'agenouiller devant cette créature belle et douce, qui consentait à me faire connaître, à moi, qu'elle eût pu ne pas voir, à moi, être nul ou méchant, les trésors de son âme et les révélations de son amour, sais-tu ce que je faisais?

Eh bien! comme ces enfants sans cœur, qui prennent des oiseaux pour leur arracher des plumes au lieu de les écouter chanter, je torturais cette pauvre créature. Je lui arrachais, une à une, les illusions qu'elle se faisait sur moi, et, arrivée le sourire à la bouche, elle s'en retournait les larmes aux yeux et la rougeur au front.

Je lui reprochais lâchement son passé; je lui demandais compte d'une vie qui ne m'appartenait pas et je ré-

pondais par des mots de mépris à ses caresses et à ses baisers; le souvenir des propos que j'avais entendu tenir la veille, la pensée que cette femme, que nul ne prenait au sérieux, se jouait peut-être de moi, m'exaspérait, et je devenais plus que cruel, je le répète, je devenais lâche.

Elle se résignait à mes reproches, rejetait sa tête dans ses mains et pleurait. Quelquefois, la vue de ses larmes m'éclairait un peu, je tombais à ses pieds, je lui demandais pardon, et la pauvre enfant, sans dire une parole, me tendait ses joues mouillées de larmes, et me pardonnait toujours.

Rupture.

Il y avait à peu près trois mois que les choses étaient dans cet état, que le matin elle m'envoyait des fleurs ou une lettre, et que, dans le jour, elle venait causer ou travailler même, auprès de moi; lorsqu'un dimanche, je m'en souviendrai toujours, j'allai dîner à la campagne, *chez un ami;* et au dessert, la conversation tomba, soit par hasard, soit volontairement, sur cette pauvre femme.

Les jeunes gens qui assistaient à ce dîner savaient ou ne savaient pas ma liaison avec elle, je l'ignore; tout ce que je puis te dire, c'est que, pendant que, sans doute, elle pensait à moi, et que, toute au souvenir de la veille, elle attendait le lendemain, on s'occupait beaucoup d'elle à Saint-Mandé, où je dînais, et, cette fois, ce ne fut pas seulement du passé qu'on parla. mais du présent.

Si sceptique que je fusse, un battement de cœur me prit à l'idée que j'allais apprendre une trahison à laquelle je m'attendais par théorie, mais qui, par une impression soudaine, me sembla un malheur.

En effet, un de ces hommes qui étaient là, affirma sur

l'honneur que, depuis huit jours, cette femme était la maîtresse d'un de ses amis.

Je pâlis.

Un instant, rapide comme la pensée, je voulus souffleter cet homme d'un démenti.

Puis, cet orgueil, qui fit chasser Lucifer du paradis, s'empara de moi, et la crainte du ridicule, si ridicule en elle-même, me rejeta violemment dans le silence.

J'écoutai le commencement et les détails de la liaison.

Rien n'y manquait, j'étais trompé.

Je ne réfléchis pas, la colère aveugle toute raison, que ce récit qu'on me faisait était impossible, et qu'aux heures où ma maîtresse passait pour avoir des rendez-vous avec un autre, elle était toujours avec moi.

Cependant, je dissimulai assez bien ce que j'éprouvais, et nul, je le crois, n'eût pu dire en voyant mon visage, ce que j'avais au fond du cœur.

Quel magnifique triomphe je remportais là!

Je rentrai chez moi.

J'écrivis à cette femme une lettre honteuse. Je la chassais comme une courtisane.

Cependant, je dormis peu la nuit.

Le lendemain, soit habitude, soit pressentiment, j'attendais midi avec impatience.

Je ne me mis pas à la fenêtre, ou plutôt, je ne m'y mis pas visiblement. Je fermai mes persiennes à travers les barreaux desquelles mon regard plongeait dans la rue.

Je la vis venir, non pas vêtue de blanc ni de rose, mais vêtue de noir.

Elle regardait mes fenêtres à la dérobée.

Puis elle entra dans la maison.

L'oreille collée à la porte, je l'entendis monter l'escalier.

J'avais envie de la faire souffrir encore en ne lui ouvrant pas.

Mes pensées se heurtaient violemment et sans suite dans mon esprit. Mais, me disais-je, si une femme qu'on n'aime pas vous bouleverse ainsi, dans quel état vous met donc une femme qu'on aime?

J'ouvris.

Elle était pâle comme une morte; elle passa devant moi sans me dire un mot, avec un regard triste, mais fier à la fois.

J'allai à elle.

Elle paraissait en proie à une violente agitation. On sentait que la volonté seule l'avait soutenue jusque chez moi, mais qu'elle était au bout de ses forces.

Elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise.

Elle arracha les brides de son chapeau, et, fondant en larmes, elle couvrit son visage de ses mains.

Je fus attendri.

Mais, un spectre inconnu se dressa entre cette femme et moi; le sang me monta à la tête et je lui dis :

— Puis-je savoir, madame, à quoi je dois l'honneur de votre visite? — A la lettre infâme que vous m'avez écrite hier, monsieur, et que je vous rapporte, car vous devez vous en repentir comme d'une lâcheté.— Je ne me repens jamais de ce que je fais, madame, ne faisant jamais rien sans réflexion. — Ainsi, vous croyez, reprit-elle en séchant ses larmes tout à coup, vous croyez à ce que vous m'avez écrit? — Oui, madame. — Et, si je vous jurais que c'est faux? — Je croirais encore. — Et si je vous prouvais que cet homme, dont vous m'accusez d'être la maîtresse, ne me connaît même pas? — Je croirais toujours. — Alors, Emmanuel, reprit-elle avec de nouvelles larmes, il eût été plus loyal de me dire que vous ne m'aimez pas et que, ne m'aimant pas, vous ne voulez plus me voir; je me serais peut-être résignée en pensant que je m'éloignais de vous avec votre estime; mais, me chasser avec votre mépris, mais, m'accuser d'une trahison et m'écrire ce que vous m'avez écrit, faire souffrir, enfin, une femme qui vous aime, c'est horrible, Emmanuel, et un jour, je l'espère, vous vous en repentirez.

Tu ne peux te figurer la volupté que j'éprouvais à voir la douleur de cette femme.

— Ne parlons pas de repentir, madame, lui dis-je,

car qui sait si l'on doit se repentir de n'avoir pas aimé assez ou d'avoir aimé trop. — C'est encore une insulte, n'est-ce pas? je vous la pardonne, Emmanuel, comme je vous ai toujours pardonné ; car peu de jours se sont passés, depuis que je vous connais, sans que vous me jetiez mon passé comme un affront au visage, et comme un remords au cœur.

Vous êtes encore jeune, Emmanuel, et vous ne connaissez ni le bonheur de l'amour ni la volupté du pardon; plus tard, vous aimerez une autre femme qui aura peut-être un passé plus triste que le mien, c'est alors seulement que vous comprendrez le mal que vous me faites, et que vous me tendrez la main en me disant : vous aviez raison.

Ces paroles étaient dites avec une telle conviction que je sentais, malgré moi, la supériorité de cette femme, et que je comprenais quel ignoble rôle j'avais pris.

Si je n'avais écouté que mon cœur, je me fusse jeté dans ses bras en lui demandant pardon; mais l'orgueil parla plus haut et je n'écoutai que lui. Je cherchai à me convaincre qu'elle me trompait et je m'endurcis dans mon impassible méchanceté.

Elle me regardait... et, à travers ses larmes, je devinai l'émotion de son cœur.

Je profitai lâchement de cet avantage et je lui dis :

— Je vous remercie de votre morale, madame, mais je la crois aussi fausse que votre amour, et vous me permettrez de ne pas plus profiter de l'une que de l'autre. — Vous vous faites violence pour me dire de pareilles choses, Emmanuel, ou quelqu'un, que je ne connais pas, vous irrite contre moi; revenez à vous, mon ami, il est impossible que ce soit votre cœur qui vous dicte de pareilles infamies.

Vous êtes bon, je vous ai vu souvent pleurer au récit d'une souffrance et il faut que quelque chose vous aveugle pour que vous ne voyiez pas ce que je souffre; voyons, Emmanuel, dit-elle en me prenant les mains, voyons,

avouez-moi que c'est une épreuve que vous avez voulu faire, dites-moi que vous vouliez être certain de mon amour, et que vous ne m'avez écrit cette lettre que pour juger de mon cœur en voyant ce que je ferais. — Non, madame, vous vous trompez, lui dis-je; si cruelle que soit cette lettre, elle n'est que l'expression simple de ma pensée, et si elle vous fait souffrir aujourd'hui, moi j'ai souffert hier. — Mais, ami, vous saviez pourtant bien que je ne vous trompe pas. — Qui me le prouve? — Tout! Voyons, raisonnez un peu; asseyez-vous auprès de moi : dites, quel intérêt ai-je à vous tromper? pourquoi vous tromperais-je? êtes-vous mon mari, mon frère, mon fils? les liens qui nous unissent ne sont-ils pas de ceux que la volonté dénoue et que l'indifférence brise?

Si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à venir chaque jour ici supporter vos colères sans raison et vos mépris sans cause!

Eh bien, si je viens, c'est que je vous aime, si je viens, c'est que dans ces mépris mêmes je trouve un charme, et que je vous aime mieux avec vos colères qu'un autre avec son amour, c'est que, vous voyant jeune, je vous crois bon, c'est que je veux, pardonnez-moi cette vanité, que vous me deviez le bonheur de votre vie, et que, lorsque vous ne m'aimerez plus assez pour être mon amant, vous m'aimiez encore assez pour rester mon ami. Je sais bien à quoi je m'expose en étant la maîtresse d'un homme de votre âge, aux indiscrétions, aux dédains, aux infidélités, me dit-elle avec un sourire d'amour et de pardon.

Eh bien, si je brave tout cela, si j'humilie à vos pieds ma réputation, mon orgueil et mon cœur, il faut pourtant bien qu'il y ait une raison, et comme je ne suis pas une courtisane, cette raison ne peut être dans l'intérêt et n'est que dans l'amour.

Voyons, ajouta-t-elle, dites-moi un mot, tendez-moi la main.

Si je ne vous aimais pas, Emmanuel, serais-je ici après la lettre que vous m'avez écrite?

N'avais-je pas mille prétextes pour ne pas revenir?...

Il n'y avait rien à répondre.

Quelque chose me disait qu'elle avait raison, et, cependant, j'entendais, dans le fond de ma vanité stupide, une voix qui me criait : elle te trompe et rira de toi. Tu n'es pas le premier homme qu'elle aime, vois si elle se souvient des autres; femme qui jure, bouche qui ment. — Cependant, lui dis-je, vous connaissez cet homme dont on vous dit la maîtresse? — Oui. — Il vient chez vous? — Oui. — Souvent? — Tous les soirs. — Et pourquoi? — C'est un ami de mon frère, et tous les soirs, mon frère dîne chez moi. — Et cet homme ne vous est rien?—Rien, qu'un ami, mais un ami dévoué.—Il n'y a de dévouement, chez les hommes, que quand il y a amour. Cet homme est votre amant! — Vous allez recommencer : mon Dieu! par quoi faut-il donc jurer pour vous faire croire? — Ne jurez pas; faites.—Que faut-il faire?—Ne plus voir cet homme. —C'est impossible. — Vous voyez, dis-je, en revenant à mes doutes. — Réfléchissez; c'est un ami de mon frère, un camarade de collége à lui, j'étais encore en pension quand je l'ai connu; mon père l'aime. Quel prétexte aurais-je de ne plus le recevoir et, d'ailleurs, pourquoi ne le recevrais-je plus? — Cet homme vous compromet. — Qui le dit? — Tout le monde? — Qui le croit? — Moi, madame, et cela suffit. — Vous êtes un enfant. — C'est possible, mais vous choisirez entre l'homme et l'enfant, entre l'amant et l'ami. — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que je ne permettrai jamais un soupçon, fût-il injuste, sur ma maîtresse : je dis que ce soupçon, que je ne puis souffleter sans vous compromettre, devient une réalité si vous ne m'aidez à le détruire; je dis que, si honorable qu'elle soit, je n'accepte la rivalité de personne; je dis, enfin, qu'il faut, ou que vous cessiez de revoir cet homme, ou que vous cessiez de venir chez moi.

A peine avais-je prononcé ces mots que, toute pâle, elle se leva; je me repentis, mais trop tard, de ce que je venais de dire; et je fis un mouvement pour me rapprocher d'elle.

Elle étendit la main pour m'arrêter.

— C'est mal, Emmanuel, me dit-elle; le mot avec lequel on chasse une femme qui vous aime, est un mot dont le cœur se repent toujours. Adieu!

Je baissai la tête.

Il y avait, dans la voix de la pauvre femme, tant de larmes et de vérité que je commençai à comprendre, et, ce que je venais de faire était si affreux que je n'osai même pas en demander pardon.

Je la vis qui, en ouvrant la porte, jetait un dernier regard sur moi pour que je la rappelasse.

Je ne bougeai pas.

Elle crut, sans doute, que c'était de l'indifférence, c'était de la crainte; et, je le répète, la faute me paraissait si énorme qu'il me semblait impossible de la racheter.

Lorsque la porte se fut refermée, je voulus me convaincre que je venais d'assurer mon bonheur, et je m'écriai :

— Enfin, je suis libre.

Cependant, je me rapprochai de la fenêtre et je vis cette ombre noire qui, au tournant de la rue, envoyait un dernier regard à ma maison.

L'eau ne remonte pas à sa source.

Je m'habillai et je sortis.

Je rentrai de bonne heure, demandant s'il y avait une lettre pour moi.

Il n'y en avait pas.

J'en fus étonné. Quelle étrange chose que l'homme!

Le lendemain, même silence.

Alors j'écrivis, moi, une lettre ou plutôt dix lettres, car je ne savais que dire. Les unes étaient pleines d'excuses,

les autres pleines de reproches; je n'en envoyai aucune.

Le surlendemain, et cependant je n'aimais pas cette femme, je me donnai un prétexte pour passer sous ses fenêtres.

J'avais un ami, pas même un ami, une connaissance que je n'avais pas vue depuis un an, et que je n'avais aucune raison d'aller voir, mais qui demeurait dans le même quartier qu'elle.

J'y allai.

Les fenêtres devant lesquelles je voulais passer étaient fermées.

Je ne trouvai pas mon ami, ou plutôt mon prétexte.

J'en fus enchanté.

Je revins par la même route, bien entendu.

Rien de nouveau.

Deux jours se passèrent ainsi.

Le troisième jour, je reçus un petit paquet en rentrant.

Il y avait une bourse dedans, et une lettre.

Voici ce que la lettre contenait :

« Quand on ne doit plus se revoir, il faut au moins s'acquitter; recevez, Emmanuel, cette bourse que j'avais commencée chez vous et pour vous, et que j'ai terminée pendant ces deux dernières soirées; ce n'est pas un cadeau, c'est une dette.

» Gardez-la en souvenir d'une amie que vous auriez pu faire bien heureuse et que vous avez préféré faire triste, mais qui vous pardonne les heures douloureuses qu'elle aura en faveur des heures joyeuses qu'elle vous doit. »

Je répondis par une lettre froide, presque impertinente.

En sortant, je rencontrai l'individu qui avait certifié, devant moi, la liaison de ma maîtresse avec un autre homme.

Je l'abordai d'un air indifférent et le questionnai de nouveau.

Il me raconta les mêmes choses et ajouta encore,

voyant mon doute, que si je voulais aller le soir même à l'Opéra, je verrais cette femme avec son mari et son amant.

— Ils ne se quittent pas, disait-il.

Alors, je montai chez une de ces femmes dont je te parlais tout à l'heure et qui ont toujours leur soirée à la disposition de leurs amis.

Je lui demandai si elle voulait venir, le soir, à l'Opéra.

Elle accepta, avec empressement, comme bien tu penses.

Je savais où était la loge d'Henriette, je louai la loge vis-à-vis.

A huit heures nous arrivâmes.

A huit heures et demie Henriette, son mari et l'ami arrivèrent.

Je t'avouerai que j'eus un battement de cœur affreux en voyant se réaliser la prédiction du matin.

Pour moi, c'était presque une certitude.

Elle était belle comme un ange, mais elle paraissait triste au milieu de ses fleurs et de sa beauté.

Tout à coup ses yeux se tournèrent de mon côté.

En me voyant avec une femme, elle pâlit.

Je triomphais.

Sans doute, elle prétexta une indisposition subite, car, avant la fin du troisième acte, elle se leva, sortit; et la loge resta vide.

A compter de ce jour, je n'entendis plus parler d'elle pendant environ trois semaines. Tous les jours je demandais s'il y avait des lettres : pas un mot.

Cet oubli dans lequel elle me laissait, cette indifférence, ce mépris peut-être, qu'elle affectait pour moi, me torturaient affreusement, et cette femme, que je n'avais pas aimée autrefois, maintenant que je la soupçonnais de ne plus m'aimer et d'en aimer un autre, explique ce changement comme tu voudras, je l'aimais, mais je l'aimais à pleurer comme un enfant, à veiller comme un condamné.

Je la cherchai partout, mais, soit qu'elle m'évitât, soit qu'elle eût quitté Paris, je ne la trouvai plus nulle part.

Ce que je souffrais, je ne puis te le dire.

Enfin, un matin, je n'y tins plus, je lui écrivis.

Mais, je n'osais lui dire de venir chez moi, je n'osais me présenter chez elle.

Je lui donnai donc un rendez-vous, aux Tuileries.

— Venez, demain, à neuf heures, sur la terrasse du Bord-de-l'Eau, lui écrivais-je, venez comme s'il s'agissait de la vie d'un homme.

A huit heures et demie, le lendemain, j'étais sur la terrasse.

A neuf heures, elle arriva; elle était fort pâle, un peu maigrie.

Elle vint à moi en me tendant la main.

— Vous m'avez fait grand'peur, me dit-elle. — Pourquoi? lui dis-je. — Votre lettre était si pressante que je tremblais que vous ne fussiez menacé d'un grand malheur.

Et tout en me parlant ainsi, elle marchait dans la direction de deux chaises isolées.

— Si pressante que fût ma lettre, repris-je, elle ne pouvait cependant vous dire tout ce que je souffre. — Vous souffrez? — Oui. —Et qui vous fait souffrir ainsi?

— Ecoutez, Henriette, depuis que je ne vous ai vue, avez-vous quelquefois pensé à moi? — Tous les jours.— Et vous me méprisiez? — Je vous plaignais. — Croyez-vous, Henriette, que quelque faute qu'on ait commise on puisse s'en repentir et se la faire pardonner? — Je le crois. — Même quand on a insulté une femme? — Vous le voyez bien, puisque me voilà. — Eh bien, Henriette, il faut que vous oubliiez et que vous pardonniez, surtout les trois semaines qui viennent de s'écouler; il faut que vous me rendiez un peu de cet amour que vous me donniez tout entier autrefois, ou je vous jure que je ne sais ce que je vais devenir.

Un sourire triste passa sur les lèvres d'Henriette, sourire plein de regrets, mais sans triomphe, malgré la victoire qu'elle venait de remporter.

—C'est impossible, me dit-elle.—Impossible, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que tout se pardonnait! — Mais, j'aurais dû ajouter que rien ne s'oublie, et vous m'avez fait de telles blessures que je m'en ressentirai toute ma vie, et qu'elles saigneront tant que j'aurai du sang. — Que voulez-vous dire? — Je veux dire, mon ami, qu'à mon silence des premiers jours, silence qui n'était qu'un moyen de vous faire réfléchir et de vous rappeler à moi, vous n'avez répondu que par de l'indifférence.

Je vous eusse encore pardonné cependant, car à cette époque je vous aimais encore.

Je dis qu'à la lettre que je vous ai écrite et dans laquelle tout honnête homme eût dû reconnaître de l'amour et du pardon, vous avez répondu par une lettre honteuse et que j'ai déchirée en pleurant.

Cependant, si vous m'eussiez demandé à ce moment ce que vous me demandez aujourd'hui, j'eusse tout oublié, car je vous aimais toujours; mais, rappelez-vous, Emmanuel, un soir que j'étais à l'Opéra, non pas pour mon plaisir, mais par force et parce que mon absence eût étonné celui qui a le droit de s'étonner de tout, un soir que, toute à ma tristesse, je retenais, au milieu des fleurs, mes larmes prêtes à couler, je vous ai vu, dans une loge, Emmanuel, vous que j'aimais tant encore, vous afficher publiquement avec une femme.

Vous ne savez pas tout le mal que vous m'avez fait, car, un moment, moment de transition entre l'amour et l'indifférence, vous m'avez forcée à vous mépriser.

Ce que vous faisiez là était plus que méchant, c'était lâche.

Aussi, Emmanuel, quoique j'eusse donné tout au monde pour avoir la force de supporter ce que je voyais, vous l'avez vu, je suis partie... Si vous saviez ce que j'ai versé de larmes dans cette nuit-là, et cependant, je sentais que je vous aimais encore. Alors j'ai voulu mettre une barrière infranchissable entre nous, car, nous autres

pauvres femmes, nous n'avons pas comme vous notre force en nous-mêmes, nous perdons tout de suite la tête, et nous nous soutenons au premier appui que notre main rencontre, cet appui dût-il nous brûler la main, alors, Emmanuel, et voilà ce dont, surtout, vous devez vous repentir, alors...

Elle s'interrompit.

— Alors!... repris-je, tremblant de deviner. — Alors, reprit-elle, les paroles qu'on vous avait dites sur moi et qui, je le jure sur l'honneur, étaient fausses, le lendemain de cette soirée à l'Opéra, étaient vraies.

« Vous voyez, Emmanuel, qu'à compter d'aujourd'hui vous ne pouvez plus être qu'un ami pour moi; mais tout ce que l'amitié peut faire, je le ferai, à quelque heure que vous ayez besoin de moi je serai là et je vous répondrai si vous m'appelez.

» Lorsqu'à votre tour vous aimerez une femme, consultez-moi et je vous dirai ce qu'il faut faire pour qu'elle vous aime.

— Vous me raillez, madame, ce n'est pas généreux, lui dis-je. — Vous railler, pouvez-vous le croire, mon ami. — Et, maintenant, vous aimez cet homme? — Qui vous a dit que je l'aimais? — Et, cependant, vous vous êtes donnée à lui.—J'avais la certitude que vous aviez une maîtresse. — Qui vous prouvait que cette femme que j'accompagnais fût ma maîtresse?—Qui vous prouvait que cet homme fût mon amant? vous voyez, Emmanuel, que je suis franche; c'est que, je vous le répète, à partir de ce moment il ne peut y avoir, entre nous, autre chose que de l'amitié; mais, éternelle et sincère de ma part, je vous le jure. Vous m'avez, cent fois, signalé mon passé comme un remords, je vous l'ai toujours pardonné. Souvenez-vous, et je vous le dis sans reproche, car maintenant, nous n'avons plus rien à nous reprocher l'un à l'autre, souvenez-vous combien vous étiez cruel avec moi, souvenez-vous combien de fois vous m'avez jeté cette pierre que, du consentement du Christ, personne n'osa jeter à

la pécheresse; eh bien, mon ami, je vous eusse tout pardonné, car, dans vos offenses mêmes, je pouvais deviner de la jalousie, mais, je vous le répète, cette soirée à l'Opéra a brisé violemment les derniers liens qui pouvaient me rattacher à vous, et la journée du lendemain, les derniers liens qui pouvaient vous rattacher à moi. Ainsi donc, Emmanuel, reprenons chacun notre existence d'autrefois, c'est vous qui l'avez voulu.

» Redevenez un homme indifférent, moi, ajouta-t-elle avec un sourire amer, une femme débauchée; mais, emportez de cet entretien, le dernier peut-être que nous aurons ensemble, cette conviction que je n'ai jamais aimé que vous et que je n'en aimerai jamais un autre. Maintenant, adieu, et si jamais vous souffrez et que vous ayez besoin de moi, souvenez-vous.

Et elle me tendit sa main que je touchai machinalement, et, sans ajouter une parole, elle disparut.

J'étais anéanti! j'aimais cette femme.

Je rentrai chez moi avec la fièvre.

Je lui écrivis des folies, que sais-je, moi, je lui redemandais son amour, quand même cet amour devrait être partagé avec un autre, je me mettais à ses pieds, à ses ordres; j'immolais mon amour-propre à sa volonté, je me faisais, si elle le voulait, son esclave, son chien, sa chose.

Elle me répondit par des lettres d'une froide douceur, et en me détaillant, avec cette lucidité que donne l'indifférence, les impossibilités d'une liaison nouvelle.

Partout où je savais rencontrer Henriette, j'y allais, je lui écrivais tous les soirs ma vie de chaque jour, elle me répondait, elle me donnait même des rendez-vous, je la voyais une heure, deux heures, puis, j'étais une semaine sans la voir.

Enfin, cette passion que j'avais pour elle fit tant de progrès, et son obstination à ne pas me céder fut si réelle que je tombai malade... Je lui écrivis de me venir voir, elle m'écrivit, mais ne vint pas, croyant que je lui tendais un piége.

Alors, je racontai tout à ma mère, qui me soignait, et, comme il s'agissait de la vie de son enfant, ma mère alla trouver Henriette, la suppliant de me venir voir, ne fût-ce qu'une minute par jour.

Oh! que l'amitié des femmes est une chose cruelle!

Henriette vint, mon ami, me soignant comme ma mère, me consolant comme une sœur...

Ce que je souffris, c'est impossible à dire.

Enfin, je guéris et c'est alors que je déménageai.

Mais la commotion avait été si violente que le médecin ordonna que je partisse pour le Midi.

Henriette, au risque de se compromettre, m'accompagna jusqu'à la voiture, me promettant de m'écrire.

Je partis.

Dans la première lettre que je lui écrivis, je lui demandais de me répondre le mot qui devait me faire revenir.

Elle me répondit une longue lettre, mais ce mot ne s'y trouvait pas.

J'avais comme un besoin d'aimer qu'il fallait que je rejetasse sur quelqu'un, je crus que je devenais amoureux, à Naples, d'une danseuse qui faisait fureur.

Je revins à Paris avec elle, et, comme je savais où Henriette se promenait tous les jours, j'affectai de me promener, avec ma nouvelle maîtresse dans les mêmes endroits qu'elle.

Mais, à la première fois que je la rencontrai, elle me salua de la main et sans la moindre émotion, me fit comprendre, d'un geste, qu'elle trouvait ma maîtresse jolie et qu'elle m'en félicitait.

Je crus que, le lendemain, je recevrais une lettre; rien.

Pendant quelque temps je n'entendis plus parler d'elle, mais comme, cependant, elle me tenait toujours au cœur, j'entrai un jour dans sa maison et je demandai de ses nouvelles.

On me répondit qu'une petite fille qu'elle avait étant morte, elle s'était retirée à la campagne.

Il y a huit jours, environ, je l'ai vue passer toute en

deuil; j'ai compris qu'une grande douleur avait, sinon effacé, du moins remplacé un peu mon souvenir, et les autres émotions du passé.

Elle me fit un signe de la main; et je ne l'ai plus revue.

Adieu.

A quelques jours de là je flânais sur le boulevard, jouissant d'un de ces beaux jours d'hiver où le soleil paraît d'autant plus doux qu'il est plus rare, lorsque tournant la tête pour suivre de loin une de ces femmes aux jolis pieds que vous savez, et que j'aime tant, je me heurtai vivement contre un autre promeneur dont le rayon visuel avait dévié aussi de la ligne droite, probablement pour une cause semblable.

Je me retournai au contact de l'étourdi qui embarrassait mon chemin, et je reconnus Emmanuel. Nous partîmes d'un éclat de rire et je lui présentai la main.

—Parbleu, lui dis-je, je te retrouve à propos, je rêvais à tes dernières confidences et regrettais vivement de n'avoir pas mon compte. — Quel compte? — Le compte de mes histoires. — Après tout ce que je t'ai dit tu n'es pas encore content? — Pas plus content qu'un homme affamé qu'on ferait asseoir à une table bien servie, et à qui l'on dirait après le premier plat : allez-vous-en. — C'est très-flatteur, mais je n'avais pas le temps de te raconter autre chose. Je me suis laissé aller à un incident dont je t'ai fait presque un roman, et je crois que ce que j'avais commencé à te raconter serait à peu près sans intérêt après ce que tu as entendu l'autre soir. — Dis-moi en quatre mots ce que c'est. — Tu en as donc besoin? — Eh bien! oui, j'en ai besoin. — Ah! malheureux, tu vas

vendre mes douleurs et mes souvenirs à la page. — Justement. — Je m'en vais deux fois alors. — Ecoute, mon bon Emmanuel, fis-je en le retenant par le bras, tu m'as raconté deux choses qui m'ont alléché; il doit naturellement y avoir dans la troisième une contre-partie indispensable. Je ne parle pas de l'histoire d'Amanda, qui n'est que l'exagération de ce qui arrive à tout collégien et que je raconterai cependant, mais entre Henriette et Antonia, il doit se trouver une troisième anecdote qui me fera un tout complet. — Tu crois? — J'en suis sûr. — Tu t'es voué à la carrière des lettres, fit Emmanuel en me riant au nez. — Oui. — Eh bien! invente. S'il faut que je fasse tes romans, c'est moi l'homme de lettres. — On n'invente pas, mon cher, on raconte. — Eh bien, continua Emmanuel, tu as deux histoires auxquelles il te faut une contre-partie? — Oui. — C'est comme si tu avais les deux côtés d'un triangle, le troisième n'est pas difficile à trouver.—Aussi n'est-ce pas le sentiment que je cherche, mais le détail. Le type, je l'ai, mais je suis sûr que tu as les incidents et ce sont les incidents que je veux.—Explique-toi. — Voilà, répliquai-je : Henriette, c'est la femme qui laisse la trace inaltérable de son passage dans le cœur; c'est l'amour, c'est la passion. — Bien. — Antonia avec qui tu vis maintenant c'est la folie qui ne laisse guère de traces que dans la poche; c'est le plaisir, c'est l'habitude.— Très-bien. — Maintenant, pour que ta vie soit complète, tu dois avoir eu un autre genre de femme. — J'écoute. — Il me manque pour mon tout, la femme que l'on a vue une fois, que l'on ne revoit plus, qui ne laisse de souvenir que dans l'esprit, et qu'on appelle le caprice. Cette femme on l'a aimée pendant deux jours, comme tu as aimé Henriette. Quand on la rencontre on lui serre la main avec plaisir et l'on se sent prêt à l'aimer encore, car elle n'a ruiné ni notre esprit, ni notre cœur, ni notre fortune. C'est un rêve charmant qui a une forme, c'est un lutin qui a un corps. Si j'en crois mes pressentiments, la femme à qui tu parlais au bal quand je

t'ai aperçu, est une de ces femmes-là. — C'est vrai. — Eh bien, montons au cercle, allumons un cigare et raconte-moi ton aventure avec elle. — Ecoute, me dit Emmanuel en prenant la rampe de l'escalier de la maison dans laquelle nous venions d'entrer, je veux bien tout te conter, mais à une condition. — Dis. — C'est que si tu publies cette histoire tu changeras les noms. — Bien entendu. — Ce n'est pas tout. Tu attendras que je t'écrive le moment où je t'autoriserai à la livrer au public. — Et pourquoi tous ces mystères? — Parce que cette aventure sans importance dans ma vie, pourrait être d'une grande importance dans la vie de la femme avec qui je la partage.

Nous étions dans le salon du cercle, désert en ce moment, nous nous jetâmes sur le divan, et après avoir allumé nos cigares et nous être arrangés commodément, Emmanuel pour conter et moi pour écouter, je lui dis avec un geste solennel :

— J'accepte les conditions, parle, je t'écoute.

Une voisine.

— Je te disais donc que j'avais été prendre possession d'un petit appartement, rue Neuve des Mathurins. — C'est cela. — Je ne t'avais pas donné d'autres détails? — Non, un souvenir t'a pris et t'a entraîné à l'histoire que tu viens de me conter. — Donc j'étais fort triste quand je pris cet appartement. Je venais d'être malade, et je me croyais misanthrope. J'avais rompu avec les femmes et je ne voulais plus même en entendre parler.

Contre les habitudes de tous les jeunes gens, je rentrais de fort bonne heure, je montais tout de suite, je lisais et lorsque mon portier, car à cette époque je ne me permettais pas d'autre domestique, lorsque mon portier

venait le matin m'allumer mon feu, je ne causais pas avec lui et ne lui demandais aucun détail sur les gens de la maison, ce qui étonnait d'autant plus ce brave homme, que je m'étais souvent rencontré, le soir chez lui, lorsque je prenais mon bougeoir, avec une locataire de ladite maison, locataire fort jolie et demeurant sur le même carré que moi.

Malgré ma résolution de célibat, j'avais remarqué cette femme, car à l'âge que j'avais, si consumé que se croie le cœur, la vue d'une femme jeune et jolie y rallume toujours une étincelle qui le rallume quelquefois tout entier, et j'avais même été quelquefois sur le point d'entamer la conversation avec ma voisine.

Je la trouvais souvent en rentrant, comme je viens de te le dire, chez le portier, et lorsque j'avais allumé ma bougie, elle, qui tenait sa bougie tout allumée et qui s'était arrêtée un instant pour jaser avec la portière et embrasser l'enfant, elle disait bonsoir au portier et à sa femme, comme si en voyant un homme rentrer se coucher elle eût compris qu'il devait être tard et qu'elle devait rentrer aussi.

Notre escalier était fort étroit.

Il en résultait qu'elle passait la première et montait lentement comme une femme qui sait qu'elle a cinq étages à monter.

Moi qui venais derrière elle, je voyais un pied élégamment chaussé, une jambe fine, et je ne sais pas si tu es comme moi, mais je trouve que ce qu'il y a de plus attractif dans la femme, c'est un pied petit, un bas de jambe fin, promettant de ne pas se continuer fin jusqu'au genou, et par-dessus tout cela un bas bien blanc qui se perde dans une bottine de soie.

Ma voisine avait ce côté attractif.

Aussi, aidé de mes résolutions, je lui avais quelquefois dit après le premier étage :

— Pardon, madame.

Ce qui voulait dire :

— Veuillez me laisser passer, et après l'avoir saluée, j'avais escaladé mes quatre derniers étages et j'étais rentré chez moi. Pendant que je refermais ma porte, je l'entendais arriver à la sienne, l'ouvrir, la fermer et tout était dit.

Mais il y avait des jours où je ne passais pas devant ma voisine, où la contemplation de ces deux petits pieds qui disparaissaient chacun à son tour sur la marche supérieure pour reparaître avec un léger craquement de soie, m'absorbait, et arrivé à notre cinquième, nous nous trouvions ouvrir nos portes ensemble et les refermer en même temps. Cette coïncidence avait fait que négligemment j'avais jeté les yeux sur son appartement dont toutes les pièces se commandaient comme on dit, et que j'avais aperçu un intérieur assez confortable et qui ne rappelait en rien la femme entretenue.

Il y a trois choses par lesquelles, entre parenthèses, se dévoile la femme entretenue, c'est la voix, la mise et l'appartement.

Or il était avéré pour moi, que ma voisine n'était pas une femme entretenue. Ses petits pieds n'en étaient donc que plus dangereux.

Puisque j'avais fort rapidement, du reste, fait l'examen de l'appartement de cette femme, je devais avoir regardé son visage, je t'en dois donc l'analyse.

Elle était pâle et maigre, mais je crois qu'on n'y perdait rien pour cela.

Permets-moi une comparaison peut-être bizarre.

Elle me faisait l'effet de ces longues et maigres bouteilles de vin du Rhin qui renferment une si excellente liqueur tandis que ces grosses bouteilles fermes sur leurs bases, amples dans leurs contours, insolentes dans leur ensemble et qu'on appelle des litres, contiennent un si exécrable vin.

Puis j'étais convaincu que cette maigreur du visage ne se continuait pas toujours. La poitrine était maigre, les bras étaient maigres, je le voyais, mais quand au lieu de

commencer à étudier cette femme par la tête, je l'examinais à partir des pieds, je retrouvais dans l'assurance du pied, dans le modelé de la jambe à l'endroit où le mollet commence, le démenti de ce que faisait préjuger le haut; bref, si elle était maigre depuis la tête jusqu'à la ceinture, elle devait être admirablement faite depuis les pieds jusqu'aux hanches.

Ah! mon cher, tu m'as demandé ma troisième histoire, fit Emmanuel, je te la donne avec tous les détails de mes impressions, et tu auras besoin de ces détails quand tu l'écriras, car c'est l'histoire d'un caprice et non d'une passion.

Moi, continua Emmanuel, j'aime assez les natures de femmes dans le genre de celle que j'avais sous les yeux. Je ne suis pas de ces sots qui disent, ceux-ci : je n'aime que les femmes brunes! ceux-là : je n'aime que les femmes blondes! moi je n'aime pas, mais je suis prêt à aimer toutes les femmes, comme j'aime le parfum et la forme de toutes les fleurs; et si l'on me demandait mon avis, je dirais, abstraction faite du côté moral, inconnu en amour à beaucoup de gens, je dirais que si les femmes grasses sont pour le plaisir, les femmes maigres sont pour la volupté.

En effet, chez ces dernières femmes, rien n'arrête, rien ne tempère, rien n'amoindrit les impressions extérieures. Tout en elles est répété avec l'ardeur de la sensation immédiate; pas de lenteur, pas de sommeil, pas de demi-sentiment. Toutes les femmes ont le même feu, je le crois, seulement on n'a besoin que de toucher les unes pour sentir ce feu, et l'on a besoin de fouiller les autres pour le découvrir.

Tu comprends donc que pour tout autre que pour moi, ma voisine eût été un trésor, car elle réunissait les deux natures, j'en étais convaincu; malheureusement j'avais fait un vœu et je ne voulais pas en démordre; puis, quoiqu'elle me plût, rien ne prouvait qu'elle voulût de moi, et je ne me croyais pas disposé à faire longtemps la cour à une femme insensible.

Elle avait de jolies dents, les lèvres comme du sang, ce qui me prouvait que ma voisine était maigre et pâle par nature et non par abus, les yeux étaient noirs et très-cernés, le nez droit, l'air distingué.

C'était l'hiver.

Elle portait tantôt un petit chapeau de feutre, tantôt un chapeau de velours noir, un crispin de drap foncé, une robe de soie brune, un manchon; tout ce qu'il faut enfin pour être bien et confortablement mise, rien de ce qu'il faut pour être remarquée. Pas de bijoux. Voilà tout ce que j'avais vu et tout ce que je savais.

Plein du souvenir de ce qui venait de m'arriver avec Henriette, je ne pensais à ma voisine que lorsque je la rencontrais, et j'avais cependant pris une telle habitude de la rencontrer tous les soirs, que lorsque je ne la voyais pas, j'étais étonné, et je jetais involontairement un regard sur sa porte, en passant devant pour rentrer chez moi.

Cependant, ma misanthropie n'avait plus été de longue durée, et peu à peu je m'étais remis à fréquenter mes anciens camarades qui ne me voyant plus amoureux, ne me conseillaient plus, et servaient à me distraire de mon souvenir.

Tantôt j'allais souper chez eux, tantôt ils venaient souper chez moi. Il serait inutile de se réunir plusieurs à souper, si l'on ne devait pas rire. Nous riions donc.

Mes amis, puisqu'il faut toujours en revenir à ce mot, mes amis qui n'avaient pas d'ailleurs de raisons pour être tristes, chantaient, criaient, faisaient tapage, au point que j'étais quelquefois forcé, étant un locataire fort modeste et réputé tranquille jusque-là, de les congédier pour que le propriétaire ne me congédiât pas moi-même.

Enfin je commençais à me déranger. L'amitié avait repris ses droits; quant à l'amour, il attendait.

Il était résulté de tout cela que je rentrais quelquefois très-tard, et que je voyais plus rarement ma voisine, que de temps en temps mes amis avaient rencontrée en venant chez moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme qui demeure sur le même carré que toi? m'avaient-ils dit. — Je n'en sais rien, avais-je répondu. — Comment! tu n'en sais rien. — Je la connais de vue, voilà tout. — Voilà qui est fort; tu as dans ta maison, sur ton carré, une femme charmante, et tu ne fais pas sa connaissance. — A quoi bon? — Pourquoi fait-on la connaissance des femmes jeunes et jolies? Et une femme que tu as sous la main, encore! — C'est justement parce que je l'ai sous la main que je ne veux pas la connaître, avais-je répondu pour taire la véritable cause, non pas de mon dédain, mais de mon indifférence à l'égard de ma voisine. — Veux-tu nous donner tes raisons? m'avait-on dit. — C'est bien simple. Si je fais sa connaissance, leur avais-je fait observer, je lui ferai la cour. Il ne peut arriver que deux choses, qu'elle me refuse ou qu'elle m'accepte. — Naturellement. — Si elle me refuse, me voilà dans la position stupide d'un voisin dont on n'a pas voulu et dont on rit, si elle m'accepte, c'est bien pis. — Comment cela? — A partir du jour où je serai son amant, comme elle est ma voisine, elle sera toujours chez moi, ou moi toujours chez elle. Il s'en suit que non-seulement je ne pourrai jamais recevoir ni aller voir une autre femme, mais encore que je serai forcé, pour avoir la paix, de ne plus voir ceux-là de mes amis qui déplairaient à ma maîtresse. Puis le jour où elle ne me plairait plus, où j'en aurais une autre, il faudrait pour me soustraire à ses jalousies et aux scènes que les femmes font, sans être amoureuses, à celui qui les quitte, il faudrait que je quittasse la maison, et outre que celle-ci me convient particulièrement, rien ne m'ennuie comme de déménager. — C'est juste; mais ces raisons excellentes pour toi, n'existent pas pour nous, et nous avons, grâce à toi, le moyen sans avoir à craindre les résultats. — A votre aise, mais je doute que vous réussissiez, car cette petite femme me paraît très-tranquille, et d'après le bruit que vous faites ici, elle doit être convaincue que vous n'êtes pas

du même caractère qu'elle. Enfin, elle doit vous considérer comme des gamins, et rien ne déprécie un homme aux yeux d'une femme comme cette conviction.

A quoi peut mener une maladresse.

Le sentiment auquel j'obéissais en disant cela, est étrange et naturel cependant. Je ne connaissais pas cette femme, je ne l'aimais pas, je ne la désirais pas et cependant il m'eût été désagréable qu'un de mes amis devînt son amant, et si j'avais vu chez l'un d'eux la ferme intention de le devenir, le lendemain même je me fusse mis en campagne pour le devancer.

Explique cela, homme de lettres, fit Emmanuel en souriant.

— Continue, c'est plus simple, lui dis-je, et il continua.

Comme je te le disais, il arrivait quelquefois que je rentrasse assez avant dans la nuit.

Les lampes de l'escalier étaient éteintes, le père Jean mon portier dormait, je ne voulais pas le réveiller, alors je remontais chez moi sans lumière et à tâtons.

Une nuit, au moment de toucher la dernière marche de mon cinquième étage, je mis le pied à faux et je dégringolai trois ou quatre marches.

Tu sais quand on tombe dans un escalier le vacarme que cela fait.

Je me relevais en maugréant, lorsque j'entendis la porte de ma voisine s'ouvrir et que je la vis paraître, tenant une bougie à la main.

— Vous êtes-vous fait mal, monsieur? me dit-elle.

Et à travers l'intérêt qu'elle paraissait me montrer, je distinguai ce sourire que fait toujours naître, surtout sur

les lèvres d'une femme, la vue d'un individu surpris dans une position ridicule.

— Non, madame, fis-je en me relevant, je vous remercie beaucoup. — Vous n'avez donc pas de bougie? — Non, répondis-je en souriant aussi, à l'idée de la position dans laquelle notre connaissance se faisait. — Eh bien! prenez cette bougie, monsieur, continua ma voisine, vous n'auriez qu'à tomber encore.

Et je vis qu'elle faisait des efforts pour s'empêcher de rire tout à fait.

— C'est inutile, madame, lui répondis-je, si vous le permettez j'allumerai seulement ce papier.

Et je tirai en effet de ma poche un papier que je tordis et que j'allumai, puis je saluai ma voisine qui me fit une gracieuse inclination de tête, et qui rentra chez elle.

Pendant que je tenais ma torche de la main gauche, et que je mettais de l'autre la clef dans la serrure, il me sembla que l'on parlait dans l'appartement de ma voisine, je prêtai l'oreille et je l'entendis qui disait :

— C'est ce monsieur du carré qui était tombé dans l'escalier, phrase qui fut suivie de deux rires exécutés par une voix de soprano et une voix de baryton.

C'était la première fois que je m'apercevais de la présence d'un homme chez ma voisine. Il pouvait être deux heures du matin. Le but de sa visite n'était donc pas douteux pour moi.

Je me couchai en me disant : tiens! tiens!

Je pris un livre et je me mis à lire.

Mais peu à peu ma tête se pencha en arrière, ma main abandonna le livre et je me mis à penser à Henriette. Je sortais d'une soirée de jeunes gens, j'arrivais d'un grand bruit, je me trouvais au milieu d'un grand calme; je me demandais ce que pouvait faire à pareille heure cette femme que j'avais rendue si malheureuse et qui me faisait si triste.

Pendant que je rêvais ainsi j'entendis ouvrir et refermer presque immédiatement la porte de ma voisine.

— C'est sans doute la voix du baryton qui s'en va, pensai-je.

Puis le silence et mes pensées reprirent leur cours.

Je ne trouvai alors rien de mieux, pour donner une forme à tous mes souvenirs, que de relire la dernière lettre que m'avait écrite Henriette, et qui était restée dans la poche de mon habit.

Mais je cherchai en vain, la lettre était perdue.

Je pensai naturellement qu'elle avait dû tomber dans l'escalier au moment où j'avais pris le papier que j'avais allumé, et ayant mis mes pantoufles et mon pantalon, je m'en allai, ma bougie à la main, chercher dans l'escalier; mais je ne trouvai rien à l'endroit où j'étais tombé, je supposai alors que cette lettre avait pu voler à travers les barreaux de la rampe, et je descendis les cinq étages cherchant de marche en marche, mais toujours inutilement.

Je remontai alors fort contrarié, car cette lettre tombée de ma poche, et encore enfermée dans son enveloppe, n'avait pu être perdue que là où j'avais ôté mon habit, ou que là où je l'avais ouvert pour y prendre quelque chose. Elle n'avait donc pu être trouvée que par mes amis ou par ce monsieur qui venait de s'en aller de chez ma voisine. Donc, outre la peine que j'avais d'avoir perdu cette lettre, j'éprouvais un grand ennui qu'elle eût été trouvée par un de ceux dont je viens de te parler.

Tu sais ce que c'est que la lettre d'une maîtresse qui croit que ce qu'elle écrit ne sera lu que de son amant; elle est pleine de mots acceptés par l'un et l'autre, que l'un et l'autre trouvent charmants, mais qui paraissent souverainement ridicules à l'indifférent à qui le hasard fait lire cette lettre, quand bien même cet indifférent a dans sa poche une lettre de sa maîtresse, pareille à celle qu'il trouve, car toutes les lettres d'amour se ressemblent ou peu s'en faut.

Quand le nom de celui à qui une pareille lettre est adressée n'est pas sur l'enveloppe, peu lui importe, ou plutôt moins lui importe qu'elle ait été trouvée; mais

quand il sait qu'il sera reconnu pour être celui qui l'a inspirée; quand il sait qu'il va avoir, aux yeux de ceux qui l'ont connu et qui ne demandent pas mieux que d'en rire, cette position invraisemblable et stupide d'*homme aimé,* il est furieux d'avoir perdu cette lettre : il s'en rappelle les expressions, et il voit lui-même qu'il serait tout prêt à s'en amuser s'il la trouvait adressée à quelqu'un qu'il connût.

Pour moi c'était bien pis encore. Ce n'était pas seulement une lettre d'amour ordinaire, c'était une de ces lettres qui abritent les derniers souvenirs d'une liaison brisée, les derniers regrets d'un amour rompu; une de ces lettres dans lesquelles tout le cœur de la femme s'épanche, et qui, semblables à ces vases précieux et fragiles pleins d'encens et de parfums, se brisent aux mains des maladroits qui les touchent.

J'avais presque les larmes aux yeux en songeant que l'amour de cette pauvre femme et cette douleur dont j'étais la cause, que toutes ces impressions, enfin, qu'elle avait si ingénument confiées à la lettre que je venais de perdre, allaient être parodiées par un tas de fous incapables de les comprendre, ou par cette femme et son amant que je ne connaissais pas, et qui ne se feraient pas scrupule de la montrer, ne croyant pas susceptible d'être aimé l'homme qui se jetait si bêtement par terre dans les escaliers.

Il y a même à propos de cela, continua Emmanuel, une remarque que nous pouvons faire puisque nous ne sommes que nous deux. Par exemple, si lorsqu'il pleut et qu'il fait de la boue, un homme passait en courant à côté de toi, que le pied lui manquât, qu'il se jetât dans le ruisseau, et qu'il se couvrît bêtement de boue les mains et le visage; si tu le voyais se relever pour courir, au milieu des rires des gamins, après son chapeau que le vent emporte et que le pavé salit; si l'on te disait en ce moment que cet homme est adoré d'une femme jeune et belle, tu ne voudrais pas le croire, et qui sait, si elle était à ta place et qu'elle vît son amant dans cette position, si elle le croirait elle-même.

Quand le ridicule frappe aux yeux de tous et au grand jour, il atteint le cœur et le déchire.

Je remontais donc chez moi, cherchant encore et me faisant très-succinctement toutes ces réflexions que je te détaille aujourd'hui, sans que mes recherches me découvrissent rien, et sans que mes réflexions me consolassent.

J'étais rentré, et j'avais refermé ma porte, quand je vis un papier à terre; je me baissai, je le ramassai, c'était ma lettre dans une enveloppe. Je l'avais perdue, à ce qu'il paraissait, à ma porte, et j'étais sorti si précipitamment pour la chercher, que j'étais passé à côté d'elle sans la voir.

Je courus donc bien vite à mon lit, et je me disposai à l'ouvrir; mais quand je voulus la tirer de l'enveloppe, je trouvai un obstacle, et je m'aperçus alors que depuis que je l'avais perdue, l'enveloppe avait été recachetée.

Un moment je crus que je rêvais. Je me frottai les yeux, et je regardai attentivement le cachet.

En place de la cire noire qui fermait primitivement l'enveloppe, on avait mis de la cire rouge, et au lieu de l'H qu'il y avait sur le premier cachet, je trouvai sur le second un A.

— Est-ce l'initiale du nom de ma voisine ou de son amant? me demandai-je; dans le premier cas, ce serait une plaisanterie de femme; dans le second cas, ce serait une impertinence, mais une impertinence dont est incapable un homme bien élevé, et elle ne peut recevoir qu'un homme comme il faut. Au contraire, pensai-je, elle aura vu tomber cette lettre de ma poche, et par curiosité elle ne m'aura pas prévenu; puis elle sera venue la chercher quand elle m'a vu rentré, et elle aura voulu la lire avec ce monsieur qui n'aura pas voulu y consentir, et qui lui aura dit de la reglisser sous ma porte.

Mais alors pourquoi a-t-elle remplacé l'ancien cachet par le sien? Il valait bien mieux remettre cette lettre telle quelle sous ma porte. J'aurais cru l'avoir perdue chez moi

et non dehors, et je n'aurais pas soupçonné qu'on eût pu la lire, tandis que je suis sûr qu'elle au moins l'a lue.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire?

En tous cas, j'ai ma lettre, et s'ils peuvent dire que je suis ridicule, ils ne peuvent pas le prouver.

Si ma voisine allait m'avoir écrit et avoir mis sa lettre sous la même enveloppe que celle d'Henriette, le second cachet serait non-seulement excusé, mais nécessaire. Voilà ce que je me disais.

Je décachetai donc l'enveloppe, mais je ne retrouvai que la lettre d'Henriette sans qu'on y eût ajouté un mot.

A mesure que je la relisais le cœur plein de sentiments divers, il me semblait voir de l'autre côté de la page la tête railleuse de ma voisine.

Enfin, je m'endormis sans avoir rien compris à ce qui m'arrivait, mais bien décidé à avoir des détails à la première occasion, et au premier signe de la connaissance de cette lettre que donnerait celle qui l'avait trouvée.

Le lendemain je dormais encore, quand le père Jean entra dans ma chambre.

Je n'avais pas ouvert les yeux que je lui dis :

— Père Jean, comment s'appelle le monsieur qui est venu hier au soir chez ma voisine? — Frédéric, monsieur, me répondit le portier. — Et son autre nom? — Nous ne le connaissons que sous le nom de Frédéric. — Et ma voisine, comment s'appelle-t-elle? — Augustine. — Augustine, c'est cela, me dis-je, c'est bien cela. — Que dit monsieur? — Rien, je vous remercie. — C'est une bien gentille petite femme que mademoiselle Augustine, reprit le père Jean.

Malheureusement je n'étais pas dans l'intention de questionner mon portier ; aussi je coupai court aux renseignements que je le voyais près de me donner, en lui disant : Donnez-moi mes bottes, et je sortis.

En descendant, je rencontrai Augustine que je saluai comme je le devais après la connaissance que nous avions faite la veille, elle me répondit par un : Bonjour, mon-

sieur, fort aimable, et je vis qu'elle attendait que je l'interrogeasse sur la lettre comme j'attendais qu'elle en parlât.

Nous n'osâmes ni l'un ni l'autre aborder ce sujet : elle s'arrêta une minute chez le père Jean; moi, je continuai mon chemin en la saluant une seconde fois.

Je continuai à la rencontrer sans qu'il y eût rien de nouveau dans nos rapports que les bonjour, monsieur, boujour, madame, que nous échangions régulièrement quand nous nous rencontrions.

Ce qui précéda le départ.

Cependant l'action de cette femme prouvait une certaine curiosité de moi qui me revenait de temps en temps à l'esprit, et c'est sans doute pour cela qu'Augustine avait fini par occuper un coin de ma pensée.

Tu sais qu'un beau jour je résolus, ennuyé de cette vie qui ne m'apportait aucune consolation, de partir pour l'Italie.

Je dis donc au père Jean que j'allais partir dans cinq ou six jours, et qu'il fallait qu'il tînt toutes mes affaires prêtes.

Le lendemain du jour où j'avais fait part de mon projet au père Jean, on frappa à ma porte.

Il pouvait être midi.

J'allai ouvrir.

C'était Augustine.

— Pardon, monsieur, me dit-elle. Je vous dérange? — Non, madame. — Peut-on se chauffer chez vous? — Certes. — Je viens vous demander l'hospitalité alors. — Entrez, madame.

Et je la fis passer dans mon petit salon qui était assez élégamment meublé.

— Ah! dit-elle, en regardant les étagères, voilà de charmants saxes. — Ils sont à votre disposition, madame, lui dis-je, s'ils peuvent vous être agréables. — Je n'admire jamais pour que l'on m'offre, monsieur, je désire que vous soyez prévenu de cette qualité, afin que vous n'ayez jamais à craindre mes visites. — Et moi, lui dis-je, madame, je n'offre jamais pour qu'on refuse. Sortez donc aujourd'hui de vos habitudes en acceptant, à l'avenir je sortirai des miennes en n'offrant plus.

Augustine s'inclina gracieusement, alla prendre sur l'étagère la figurine qu'elle avait admirée, et après l'avoir considérée plus attentivement, elle vint la poser sur la cheminée, et s'assit sur le tapis, devant le feu.

Je pensai que cela lui était plus agréable qu'un fauteuil, cependant je lui en montrai un.

— Non, me répondit-elle, je suis mieux ainsi.

Moi, qui aimais mieux le fauteuil, je m'assis dedans.

Elle leva alors ses grands yeux vifs et clairs sur moi. On eût dit le regard d'une gazelle.

— Cela vous étonne que je vienne tout bonnement vous voir? — Cela m'enchante, lui dis-je. — Pourquoi cela? — Parce que vous êtes une charmante femme, et qu'il est toujours agréable de recevoir la visite d'une personne comme vous. — Il n'y a pas longtemps que vous pensez de la sorte. — A mon tour je vous demanderai pourquoi? — Parce que si cela vous eût été agréable de faire ma connaissance, vous y auriez tâché, et que vous n'avez même pas eu l'air de me voir depuis que vous demeurez ici. — Je n'étais pas sûr que mes visites seraient agréées. — Des visites sont toujours agréées, quand elles sont faites par un homme comme il faut.

Le ton dont elle donnait ces petites leçons-là était charmant.

— Encore fallait-il que je fusse présenté, repris-je. — Vous étiez mon voisin, et à ce titre vous pouviez vous

présenter vous-même. D'ailleurs, vous me rencontriez tous les jours, je n'avais pas l'air bien terrible; vous saviez que j'ai un amant, vous pouviez donc penser qu'il n'y avait pas besoin de se gêner avec moi.

Il était évident qu'elle attendait ma réponse pour me juger.

— D'abord j'ignorais, madame, que vous eussiez un amant, ne m'en étant enquis auprès de personne, et personne n'étant venu me le dire. Puis quand bien même j'aurais su que vous en aviez un, vous n'en étiez pas moins une femme digne de tous les respects qu'on doit à une femme.— Allons, me dit-elle en me tendant une petite main, vous êtes un homme charmant, et vous serez mon ami. — Bien dévoué. — Maintenant, causons sérieusement. — Tout ce que je viens de dire est sérieux, lui fis-je observer, résolu que j'étais à ne pas me laisser prendre en défaut.—Bien, bien, répliqua-t-elle en souriant, c'est établi, n'en parlons plus; mais parlons d'autre chose; on m'a dit que vous partiez, est-ce vrai? —Oui, je pars. — Et quand? — Dans six jours. — Réellement? — Réellement. — Et personne n'a le pouvoir de vous faire rester? fit-elle en me regardant du coin de l'œil.— Vous! — Ne disons pas de choses inutiles. — Je ne mens pas, dites-moi de rester, je resterai. — Mais, comment faut-il vous le dire? — Le mieux que vous pourrez. — C'est que ce n'est justement pas comme cela que je le dirais.— Ordonnez-le-moi, alors. — Je n'en ai pas le droit. — Vous le prendrez. — Comment le prendrai-je?—Comme vous l'avez pris sur... — Sur qui? fit-elle en me regardant en face. — Sur d'autres, fis-je négligemment. — Sur un autre, vous voulez dire, répliqua-t-elle avec ce même ton dont je te parlais tout à l'heure. Vous croyez donc que c'est avec l'intention d'être votre maîtresse que je suis venue vous voir; alors, vous êtes un fat.—Je ne l'ai pas cru une minute, balbutiai-je, intimidé un peu par ces réponses nettes et précises. — Je vous ai dit tout à l'heure : vous serez mon ami, si vous m'aviez plu d'une

autre façon, je vous aurais dit : Soyez mon amant. Ainsi, revenons à ce que je vous disais : Vous partez? — Oui. — Et rien ne vous retient? — Rien. — C'est drôle! j'aurais cru que vous aimiez quelqu'un. — Personne. — Ah! — Ce ah! voulait dire clairement : — Mais, comment arrangez-vous cette réponse avec la lettre que j'ai trouvée?

Malheureusement j'étais décidé à ne pas parler le premier de cet incident.

Elle reprit :

— C'est vrai, vous ne recevez personne. — Qui vous l'a dit? — Le père Jean. — Vous le lui avez donc demandé? — Oui. — Pouvez-vous me dire quel intérêt vous aviez à savoir cela. — C'est bien simple, puisque vous ne veniez pas chez moi et que je voulais venir chez vous, je tenais auparavant à être sûr de ne pas vous déranger et de ne contrarier personne en vous faisant visite. Une visite peut être si mal interprétée. — C'est juste et l'on n'est pas plus discrètement indiscrète. — La discrétion, c'est ma grande vertu. — Oh! — Vous dites? — Je dis : oh! — Et que signifie cette exclamation? — Elle signifie que vous êtes une remarquable exception, car la discrétion n'est pas la vertu dominante chez les femmes. — C'est ma seule. — Et vous n'avez jamais péché contre? — Jamais! — Bien sûr? — En voulez-vous une preuve? — Dites. — Eh bien! l'autre fois, en allumant votre papier à ma bougie, vous avez laissé tomber une lettre. — — C'est vrai. — Je l'avais vue tomber. — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'elle tombait?

Augustine se mordit les lèvres.

— J'aurais pu vous le dire, mais la pensée ne m'en est pas venue, et d'ailleurs il n'y a vertu que quand il y a lutte. — Il y avait donc lutte? — Certainement; un moment j'ai désiré connaître le contenu de cette lettre. — A ce moment-là il y eut péché. — Oui, mais vous allez voir qu'il n'y eut pas accomplissement. Quand vous fûtes rentré, je ressortis et je ramassai la lettre. Je reconnus une écriture de femme et je la tirai de l'enveloppe.

— Diable! fis-je. — Mais, je la remis aussitôt, sans la lire, je vous le jure; seulement, comme je désirais vous connaître, je la recachetai de mon initiale, je la glissai sous la porte, espérant qu'en voyant par le cachet à qui vous deviez la restitution de cette lettre, vous viendriez, ne fût-ce que par politesse, faire une visite à celle qui vous l'avait rendue, et qu'ainsi nous ferions connaissance.—Je ne pouvais pas reconnaître l'initiale, j'ignorais votre nom, et ce pouvait bien être un autre locataire de la maison que vous. — C'est à peu près juste. Bref, ayant appris que vous partez bientôt, j'ai voulu vous prier de rester au nom de celle qui vous écrivait. — Puisque je pars, c'est qu'elle n'a pas le pouvoir de me retenir; il est vrai que dans ce cas-là elle avait besoin d'une auxiliaire, et elle n'en pouvait pas trouver une plus charmante que vous. Vous désirez donc que je reste? — Oui. — Pourquoi? — Parce qu'il part, lui. — Qui lui? — Frédéric. — Ah! très-bien; mais il serait bien plus simple d'employer votre influence à le retenir, lui, plutôt que moi. — Ah! c'est que malheureusement j'ai depuis deux ans le droit de demander, mais je n'ai plus le pouvoir d'obtenir. — Il est bien peu reconnaissant. — Je suis insuffisante, voilà tout. — Mais, si je reste, à quoi cela me mènera-t-il? — A ne pas partir d'abord, et le départ! surtout quand on part seul, est toujours une chose dont on se repent au premier relai. On continue par amour-propre, et l'on dit qu'on s'est amusé par entêtement. Puis, si vous partez, je m'ennuierai à périr. Je ne connais personne. Tandis que si vous restez, vous viendrez chez moi, j'irai chez vous, et nous passerons de bonnes soirées ensemble.—Jusqu'à quelle heure? — Jusqu'au jour, si vous voulez. — Vous n'avez donc pas d'amis? — Non. Il ne le veut pas. — Mais s'il apprend que vous me voyez? — Il ne le saura pas. Qui le lui dirait? Il est absent, vous êtes mon voisin, nous allons, nous venons, sans qu'on s'en doute. Il m'a défendu de recevoir qui que ce soit; je lui obéis, je ne reçois per-

sonne, je viens chez vous. — Mais, si ces facilités de nous voir me donnaient d'autres pensées, fis-je d'un ton qui commentait parfaitement ma phrase. — Elles ne vous viendront pas. — Mais si elles viennent? — Vous les chasserez. — Mais si je ne peux pas les chasser? — Vous en triompherez comme moi de l'indiscrétion.—Mais si je n'en triomphe pas? — Alors, je vous mettrai à la porte et nous ne nous verrons plus que comme nous nous voyions auparavant. — Et quand il reviendra? — Vous cesserez de venir. — Je pars. — Partez, fit-elle; mais je vais bien m'ennuyer, maintenant que vous voilà absents tous les deux. — Voyons, repris-je, je vous écoute depuis une heure, et le diable m'emporte si je vous comprends. Etes-vous une femme? répondez! — Certes. — Et comment voulez-vous que je vive dans votre intimité sans désirer être votre amant. — Je vivrai bien dans la vôtre sans désirer être votre maîtresse. — La belle raison, vous avez un amant, et moi je suis seul. — Partez, alors, fit-elle en se levant, mais, jusqu'à ce que vous partiez, venez me voir. — Quand part-il, lui? — Il est parti hier. — Quand vous trouve-t-on? — Quand vous voudrez... Vous êtes très-gai, n'est-ce pas? fit Augustine. — Quand on ne me refuse pas ce que je demande. — Mais, quand vous ne demandez rien. — Je suis gai. — Oui, j'entendais rire et chanter chez vous presque tous les jours; c'est à partir de ce moment que j'ai compté sur vous pour me distraire. Adieu. Je vous jure que je suis désolée que vous partiez.

Et tout en disant cela, Augustine avait repris son saxe qu'elle considérait avec attention.

J'allais insister encore pour qu'elle acceptât ma cour, car il y avait vraiment quelque chose d'étrange dans cette femme, mais soit qu'elle m'eût compris, soit qu'effectivement sa pensée eût la mobilité qu'elle affectait, elle me dit :

—C'est du vieux saxe, n'est-ce pas? — Oui, lui dis-je.

— C'est vraiment adorable, je vous remercie. Adieu, mon voisin. — Voyons, lui dis-je en lui serrant la main, quand vous reverrai-je? — Quand j'aurai envie de vous

voir je viendrai frapper; si vous y êtes, vous m'ouvrirez; si vous n'y êtes pas, je rentrerai chez moi travailler. — Vous travaillez donc? — Oui, me dit-elle, j'étais même dans un magasin, c'est pour cela que je rentrais tous les soirs à la même heure; mais Frédéric ne veut plus que j'y aille. — Très-bien, c'est convenu. — Allons, dit-elle en me tendant son front, embrassez-moi et soyons de bons amis.

Je l'embrassai, elle ouvrit la porte, regarda si personne ne montait et rentra chez elle en courant.

Ce qui précéda le départ.

— L'étrange fille, me dis-je en lui faisant un signe de la main, et je fus au moment de ne pas partir pour voir jusqu'où je pourrais pousser l'aventure; puis je me dis, que, si originale qu'elle fût, Augustine n'effacerait pas Henriette de mon souvenir, que ma voisine pouvait n'être après tout qu'une coquette qui voulait me faire poser, ou qu'une maîtresse désœuvrée qui voulait se distraire; je me fis très-judicieusement observer que cela ne valait pas la peine que je renonçasse à un voyage que je me promettais depuis longtemps, et j'allai retenir ma place pour Châlons.

J'eus même l'occasion d'exercer tout de suite ma résolution d'un prompt départ, car ayant trouvé une place libre dans le coupé, pour le surlendemain, je l'arrêtai.

Je n'avais que le temps de faire mes préparatifs, j'allai dîner vite, et je rentrai chez moi à sept heures.

A huit heures, on frappa; c'était Augustine.

Elle entra.

— Eh bien! lui dis-je, je pars jeudi.

C'était un mardi que cela se passait.

— Ah! me dit-elle, décidément? — Décidément. Voici mon bulletin des Messageries.

Elle le prit et le lut.

— Amusez-vous bien, me dit-elle.

Et elle devint toute triste.

C'était à n'y pas croire.

Si elle m'eût dit de rester en ce moment, sans me rien promettre, sans me rien laisser espérer, je fusse resté.

Elle ne me le dit pas.

—Vous faites vos malles, reprit-elle.—Oui.—Voulez-vous que je vous aide?—Il ne manquerait plus que cela? —Je vais vous ranger votre linge, les hommes ne savent pas faire une malle.

Je suis de ceux qui font leurs malles deux jours à l'avance, à la fois pour avoir le temps et pour être sûr de ne rien oublier.

Elle alla à ma commode dont elle ouvrit un des tiroirs.

C'était justement celui où étaient les lettres d'Henriette, je le vis, je fis un mouvement

Elle vit le mouvement et reconnut l'écriture.

— Oh! soyez tranquille, me dit-elle, je ne les lirai pas plus que je n'ai lu l'autre.—Etes-vous folle, lui dis-je, de me parler ainsi, et en disant cela, je lui pris la tête dans mes deux mains et je l'embrassai sur le front.

A son tour elle m'embrassa et me dit avec un petit ton chagrin:

— Aussi, pourquoi partez-vous?

Je la regardai; elle était charmante.

Elle venait d'ouvrir un autre tiroir pour y prendre du linge, elle était baissée, nu-tête, je voyais des cheveux à profusion roulés élégamment, je voyais le contour d'une hanche vigoureuse, un col bien dessiné et toujours ces deux petits pieds qui dans leurs pantoufles de chevreau doré paraissaient encore plus mignons.

Je tournai les yeux d'un autre côté.

— Nous nous serions bien amusés, dit-elle avec un soupir. Enfin!

Et elle transporta des chemises de la commode dans la malle.

— Mais puisque vous ne deviez partir que dans six jours, pourquoi partir dans deux?

— C'est vous qui en êtesla cause. — Et comment cela? —Et certes, lui dis-je, dans six jours j'aurais été amoureux de vous et je ne serais pas parti, voyons définitivement, voulez-vous que je reste?—Toujours aux mêmes conditions? — Oui. — Vous savez bien que cela ne se peut pas, me répondit-elle avec impatience, ainsi n'en parlons plus ou je rentre chez moi.

Elle resta avec moi jusqu'à minuit. A minuit elle se retira après m'avoir promis de revenir le lendemain.

Le lendemain elle revint. Mêmes causeries, mêmes résultats.

Seulement je devenais amoureux, ma parole d'honneur, mais de cet amour irrité qui aurait, je pense, disparu avec la satisfaction du désir; en attendant je la désirais et beaucoup.

Cependant l'idée me vint qu'elle se moquait de moi et je voulus en avoir le cœur net.

— Ecoutez, lui dis-je, je dîne ce soir chez ma mère, je ne rentrerai que tard, je pars de bonne heure demain, et je ne veux pas partir sans vous voir, je laisserai la clef à la porte, car je m'endormirai peut-être auprès du feu, venez à l'heure que vous voudrez et réveillez-moi, si je dors. — Ah! vous pouvez vous coucher, me dit-elle, je sais ce que c'est qu'un homme au lit. — A ce soir, donc. — A ce soir.

A onze heures, je rentrai, je me couchai, je m'endormis.

Il me sembla entendre du bruit, je me réveillai et je vis Augustine qui, assise dans un fauteuil, remuait le feu d'une main et tenait un livre de l'autre.

En ce moment une heure sonnait.

— Il y a longtemps que vous êtes là? lui dis-je. — Depuis minuit, me dit-elle. — Et que faisiez-vous? — Je lisais. — Pourquoi ne m'avoir pas réveillé? — Vous dor-

miez si bien, j'ai pensé que vous aviez besoin de repos; puis, pourvu que je ne sois pas seule, c'est tout ce qu'il me faut, vous le savez bien, et j'aurais passé la nuit ainsi. — Venez vous asseoir un peu sur mon lit, lui dis-je.

Elle déposa son livre et s'assit à côté de moi.

C'était d'une impertinence sans seconde, ou d'une confiance inouïe.

J'étais vraiment ému par l'aspect et la présence de cette femme, sans compter que j'eusse été heureux d'une occasion de chasser le souvenir d'Henriette qui me poursuivait toujours.

— Voyons, Augustine, dis-je en lui prenant les deux mains, aimez-vous bien Frédéric? — Oui, me dit-elle, mais assez négligemment. — Et vous ne voulez pas le quitter? — Non. — Ni le tromper? — Non. — Mais cependant ce n'est pas un amour sérieux. — C'est un amour franc, me répondit-elle, je lui ai promis de ne pas le tromper, je ne le trompe pas. — Mais, continuai-je en lui passant la main autour de la taille, et en l'amenant doucement à moi, mais si vous en aimiez un autre? — Je n'aime personne, répondit-elle, en essayant, mais sans affectation, de se dégager de mon bras. — Je vous fais mal? lui demandai-je. — Non, me répondit-elle, mais j'aime mieux aller m'asseoir.

Dans l'effort qu'elle avait fait pour se dégager, j'avais senti une souplesse de reins qui m'avait fait frissonner.

Je la retins.

— Pourquoi vous asseoir, est-ce que je vous fais peur? — Non, mais je vous gêne. — En aucune façon.

Et je l'entourai de ma main droite, mais au lieu de passer ma main par-dessus sa robe de chambre, je la passai par-dessous et je parvins, malgré sa résistance, à poser mes lèvres sur les siennes.

Alors elle se leva d'un mouvement si rapide qu'elle m'échappa, mais sans dire une syllabe.

Elle alla devant la glace refermer sa robe de chambre qui s'était dénouée dans cet effort, et ayant rallumé sa bougie, elle me dit froidement :

— Adieu, Emmanuel. — Voyons, fis-je en lui tendant la main, vous m'en voulez. — Oui.

Elle était pâle et oppressée.

— Oui, je vous en veux, reprit-elle, parce que vous avez cru que j'accorderais à la force, ce que j'ai refusé au chagrin de vous voir partir, au chagrin réel de notre séparation, elle appuya sur le mot, et si je restais ici plus longtemps, comme vous recommenceriez ce que vous venez de faire, je vous quitterais avec la certitude que vous êtes un homme sans esprit, ce que je ne veux pas croire. Adieu. — Votre main, lui dis-je.

Elle hésita.

— Soyez tranquille, je ne recommencerai pas.

Je pris sa main, cette main était brûlante.

— Cette femme n'a peut-être pas de cœur, me dis-je, mais elle a des sens. — A quelle heure partez-vous? me dit-elle. — A onze heures. — A dix je viendrai vous dire adieu. Bonsoir. — Bonsoir. Vous me pardonnez? — Il le faut bien puisque vous partez.

Elle sortit en refermant toutes les portes derrière elle.

Je ne m'endormis qu'à quatre heures du matin.

Le lendemain, j'avais déjà ma casquette de voyage sur la tête, quand Augustine arriva.

Elle était encore plus pâle que la veille. On eût dit qu'elle n'avait pas dormi.

— Vous partez toujours? me dit-elle. — Plus que jamais. — Par les messageries Laffitte? — Oui. — A onze heures précises? — Oui.

Elle se mit à sourire.

— Qu'avez-vous? — Rien, me dit-elle. Seulement il faut que je sorte. Embrassons-nous donc et bon voyage!

Je l'embrassai.

— Quand reviendrez-vous? — Qui sait? — En tout cas vous reviendrez ici? — Certes. — Adieu. — Adieu, chère enfant.

A onze heures j'étais dans le coupé de la diligence, et il n'y avait même que moi dans le coupé. Ma mère venait

de me dire adieu et la voiture partait déjà, quand un commissionnaire s'approcha de la diligence et entr'ouvrant la portière, me dit :

— Monsieur Emmanuel de... — C'est moi, lui dis-je.
— Une lettre pour vous, monsieur.

Cet homme me tendit un billet, et n'eut que le temps de se jeter de côté, car la voiture allait heurter une borne.

J'ouvris le billet, il n'y avait que ces quelques mots :

« Mon cher voisin,

» Rapportez-moi un chapelet de Rome, vous me devez bien cela. J'ai péché pour vous.

» AUGUSTINE. »

Quel péché avait-elle commis? je l'ignore. J'avais beau chercher, je ne devinais pas. Je me rappelais bien sa pâleur exagérée du matin, mais cette pâleur pouvait aussi bien venir du repentir que du péché.

Le résultat de mes réflexions, ajouta Emmanuel en me regardant, fut que j'avais été trop délicat la veille.

Une heure après nous changions de chevaux à Charenton, et j'avais relu vingt fois ce petit billet parfumé.

Ce qui suivit le retour.

Tu sais ce que c'est que le voyage, continua Emmanuel; la nouveauté de ce que je voyais ne tarda pas à me faire oublier Augustine, et ce ne fut qu'à Rome, en faisant des emplettes, que je me souvins du chapelet qu'elle m'avait demandé, plutôt pour m'avouer son péché que pour me demander un cadeau.

J'achetai donc un fort beau chapelet, que je mis dans ma malle avec mes autres emplettes, et je continuai ma route.

Arrivé à Naples, je fis la connaissance d'Antonia dont je devins, ou du moins, dont je crus et dont je crois encore être amoureux, et le souvenir d'Augustine disparut complétement de ma mémoire.

Je revins, tu te le rappelles, à Paris, avec ma danseuse, et après avoir envoyé mes malles chez moi, rue Neuve-des-Mathurins, je m'installai presque complétement chez Antonia.

Je ne revenais coucher rue des Mathurins qu'assez rarement, et lorsqu'en revenant du théâtre elle me disait être fatiguée, et qu'elle était maussade comme le sont souvent les danseuses après les représentations.

Puis il y avait encore les jours où je passais la soirée avec mes amis. Ces jours-là, ou plutôt ces nuits-là, je rentrais chez moi, car je trouvais inutile d'aller réveiller tout le monde dans une maison qui n'était pas la mienne, et de déranger Antonia pour ne lui apporter que des parfums de cigare et de vin de champagne.

Une nuit, il pouvait être une heure, je rentrai rue des Mathurins.

J'allais me mettre au lit, quand il me sembla entendre frapper. Je crus que c'était le vent qui secouait ma porte, et je n'ouvris pas, mais on frappa une seconde fois plus distinctement. Je te jure que j'étais à cent lieues de soupçonner le nom de ce visiteur nocturne.

Je crus que c'était Antonia qui, inquiète, envoyait sa femme de chambre me chercher.

J'ouvris.

C'était Augustine, en robe de chambre, comme le soir qui avait précédé mon départ.

— Tiens, c'est vous, lui dis-je.

Et je lui pris la main.

— Vous paraissez bien étonné de me revoir, me dit-elle; me croyiez-vous donc morte ou m'aviez-vous tout à fait oubliée?

Et elle répondit à la pression de ma main par une pression plus forte; sa main avait une souplesse électrique.

— C'est cette main qui a écrit la charmante lettre que vous m'avez envoyée au bureau des diligences? — Oui, me dit-elle en rougissant. — Alors je la baise deux fois, ce à quoi elle répondit par un regard que je ne lui avais pas encore vu. — Et mon chapelet? me dit-elle. — Le voici.

J'allai à ma malle et j'en tirai le chapelet.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait remettre? il est magnifique et je n'aurais pas mieux demandé que d'être surprise plus tôt.

Pendant ce temps-là elle s'était assise.

— D'abord je craignais que M. Frédéric ne vous demandât d'où venait ce chapelet, et que cela ne vous contrariât de le lui dire : — Je suis bien libre d'accepter les cadeaux, reprit-elle en souriant, et je ne suis pas forcée de dire, ni pourquoi je les demande, ni pourquoi on me les donne.

Un sourire, le même qu'elle devait avoir en m'écrivant les trois lignes que je t'ai citées tout à l'heure, errait continuellement sur ses lèvres, c'était plus qu'un sourire, c'était une confidence.

— S'il faut que je vous parle franchement, continuai-je, je suis rarement ici et j'avais oublié ce pauvre chapelet. — L'amour fait oublier l'amitié. — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que depuis que vous êtes amoureux, vous ne vous souvenez plus de vos amis. — Et qui vous a dit que je fusse amoureux? — Tout le monde. — Tout le monde s'occupe de moi; tout le monde est bien bon! — C'est Frédéric qui me l'a dit. — Et où l'a-t-il appris? — Au cercle. — Ah! vraiment, et qu'y dit-on? — On y dit, reprit Augustine avec un tremblement dans la voix, que vous avez ramené d'Italie une merveille. —C'est vrai, dis-je avec une certaine vanité. Antonia est très-jolie. — Ah! elle s'appelle Antonia. — Oui. — Elle est danseuse? —

Justement. — Et c'est un amour sérieux? — Très-sérieux. — Franchement, l'aimez-vous? — Enormément.

Je te jure que je ne soupçonnais pas le but de la visite d'Augustine, de sorte que je ne prêtais aucune intention aux réponses que je lui faisais.

A ma réponse avait cependant succédé un silence pendant lequel je cherchai de nouveau dans ma malle pour voir si je trouverais encore quelque chose à offrir à ma voisine.

— Tenez, lui dis-je en m'approchant d'elle, comment trouvez-vous ce bracelet de médailles antiques? — Très-joli, me répondit-elle presque sans l'avoir regardé. — Voulez-vous l'accepter? — Gardez-le pour Antonia.

Il y avait de l'amertume dans cette phrase. Je me retournai involontairement vers Augustine, cherchant sur son visage la raison de l'intonation qu'elle avait donnée à sa réponse.

— Prenez-le, lui dis-je, vous me ferez plaisir. — Au fait, reprit-elle, il n'est pas assez beau pour l'offrir à une femme comme elle. — Ma chère enfant, dis-je à Augustine, il n'a d'autre mérite que d'avoir été acheté à Rome et d'être fait avec des médailles antiques. Je sais que vous aimez les choses originales, voilà pourquoi je vous prie de l'accepter. Quant à Antonia, c'est une danseuse et elle aime mieux un bijou éclatant qu'un bijou rare sans éclat.

— Alors, me dit-elle, j'accepte.

Et elle me tendit la main.

Sa main était brûlante comme la veille du jour où je partis.

— On dirait que vous avez la fièvre, lui dis-je. — Un peu, me dit-elle. — Il est tard, il faudrait peut-être vous coucher. — Je vous gêne? — Etes-vous folle? — N'importe, je m'en vais. Bonsoir. — Et elle prit sa bougie.

Malgré moi je me rappelai le soir où elle avait quitté ma chambre. Par un hasard tout naturel, le bougeoir d'Augustine était à la même place que ce soir-là, et moi j'étais assis sur mon lit.

Je la regardai alors plus attentivement; ce rapprochement de deux incidents après trois mois d'absence, jeta dans mon esprit des pensées de contrastes. Il me sembla que cette fois Augustine ne quittait pas ma chambre avec les mêmes résolutions que la première.

Elle semblait prête à pleurer.

— Vous avez un chagrin? lui demandai-je. — Point du tout. — Frédéric n'est-il pas revenu? — Si fait, puisque je vous ai dit que c'est lui qui m'a appris votre retour avec Antonia. — Qu'avez-vous alors? — Rien. Adieu.

Et elle fit un mouvement pour s'en aller.

Je la retins par le bras.

— Ne suis-je plus votre ami? lui demandai-je avec une amitié réelle, et tout prêt à compatir à la douleur qu'elle pouvait avoir et à la consoler de mon mieux, voyons, venez vous asseoir à côté de moi, et contez-moi cela.

Elle reposa une seconde fois son bougeoir sur la cheminée, et me suivit sans opposition.

Je m'assis sur mon lit et la fis asseoir à mon côté.

— Ainsi elle est très-jolie, fit-elle en me regardant d'une façon toute nouvelle.

Je ne répondis rien, mais il se réveilla en moi une foule de pensées ou plutôt de souvenirs au contact de cette femme, et les petits pieds, les cheveux, les jambes, les hanches me passèrent comme un éblouissement dans la tête.

Il y a des moments où l'esprit se trouble si instantanément, que la bouche, sans savoir ce qu'elle dit, murmure un mot, sous lequel l'homme en proie à ce trouble croit cacher ce qu'il éprouve.

— Causons, dis-je à Augustine.

Et tout en disant cela, je lui passai la main autour de la taille; comme trois mois auparavant, je frissonnai au toucher de ce corps souple et ardent.

Je croyais qu'elle allait se défendre, elle ne se défendit pas, elle se contenta de me dire :

— Si elle vous voyait! — Que me fait qu'elle me voie! — Vous ne l'aimez donc pas? — Je l'aime, mais qu'importe?

Et je fixai ardemment mes yeux sur ceux d'Augustine.

Il me sembla que des yeux de cette femme jaillissait un rayon de volupté, comme un éclair au contact de deux électricités.

— Qu'importe, si vous m'aimez un peu, repris-je, enhardi par ce regard. — Mais moi, je ne puis pas être votre maîtresse. Allez, Emmanuel, laissez-moi, cela vaut mieux.

Cela vaut mieux me sembla étrange; il y avait donc la possibilité d'autre chose, puisqu'elle me disait qu'il valait mieux que cette chose ne fût pas.

Je ne perdis pas mon temps à chercher les causes qui pouvaient avoir opéré ce changement.

Je sais que la femme est un abîme, mais je ne le sonde pas.

Cependant Augustine était envahie par une émotion réelle, et au lieu de dégager mes bras d'autour de sa taille, je la serrais plus étroitement et je sentais son cœur battre comme le mien.

En ce moment j'eusse donné dix ans de ma vie pour la possession de cette femme.

Ce Frédéric qui s'en allait de chez elle à minuit m'apparut comme un être stupide.

Pourtant le caractère d'Augustine s'était si nettement prononcé dans le commencement de notre connaissance qu'il m'était impossible de croire à un démenti si prompt du passé et que je n'osais pas lui demander autre chose que ce qu'elle m'accordait, tant je craignais de la voir m'échapper encore.

— Non, décidément, laissez-moi rentrer, murmura-t-elle, vous me le conseilliez tout à l'heure, il le faut, je le veux... je vous en prie.

Et en même temps tout en paraissant faire des efforts pour sortir de mes bras, soit faiblesse réelle, soit aban-

don, elle laissa tomber sa tête sur mon épaule, et je sentis son haleine brûlante sur ma joue, et je posai mes lèvres sur les siennes.

Mais alors elle s'élança de mes bras, en disant :

— Au nom du ciel laissez-moi, laissez-moi.

Cette fois c'était trop, je n'avais jamais rêvé ce que tout le parfum de cette femme me promettait, et je courus après elle :

— Ecoute, lui dis-je, tu ne sortiras pas d'ici. — A quoi bon, fit-elle, vous avez une maîtresse que vous aimez, qui vous aime.

Et elle passait ses mains sur son front comme si sa raison eût été près de lui échapper et qu'elle eût voulu la ressaisir.

— Je la quitterai, je quitterai tout pour toi, mais au nom du ciel, ne t'en va pas ce soir. — J'étouffe, murmura-t-elle.

J'entr'ouvris la fenêtre et je revins à elle.

Je défis les boutons de sa robe de chambre.

Elle ne bougea point.

Je lui ôtai sa robe tout à fait; elle ne dit rien.

Alors, je la pris dans mes bras, et je sentis ce corps tel que je l'avais deviné, frémir contre moi.

J'alla à ma porte et je fermai les verrous.

— Ah! me dis-je, monsieur Frédéric, vous avez ri quand je suis tombé dans l'escalier, je vais bien rire demain quand vous le monterez.

Quand je revins dans ma chambre, Augustine s'était jetée sur mon lit, et sa tête disparaissait dans les oreillers.

Quand le lendemain, le soleil pénétra chez elle, il n'éclaira qu'un lit vide.

L'esprit dans le cœur.

Tout ce que je puis ajouter, c'est qu'une nuit encore comme celle que je venais de passer, et je fusse devenu fou de cette femme, et je l'eusse suivie comme un chien suit son maître.

Aussi, quand à son réveil, elle me vit la contemplant, elle se pencha à mon col avec la nonchalance de la force abattue, du désir calmé, de l'ivresse éteinte, et y resta longtemps suspendue.

— Je t'aime, lui dis-je alors. — Et moi aussi, murmura-t-elle avec l'accent de la force qui revient. — Et nous vivrons toujours ensemble.— Non, non, me dit-elle, il faut même que vous oubliiez cette nuit, comme si elle n'avait jamais existé. — Que dis-tu? — Je dis, mon Emmanuel, que depuis la nuit qui a précédé ton départ, et depuis le moment où j'ai senti tes lèvres sur les miennes, j'ai le cœur qui me brûle quand je pense à toi, et que quand tu es revenu avec cette femme, j'ai été comme jalouse. Tu le sais, je suis franche: ton dédain, ton oubli n'ont fait qu'augmenter, non pas mon amour, car ce n'est pas là de l'amour, mais ma folie. Il fallait enfin que je passasse une nuit avec toi, car je te désirais avec tous mes sens, mais je ne serais pas sûre de t'aimer avec tout mon cœur.

Et puis, ajouta-t-elle en sautant à bas du lit, il y a trois mois, tu n'avais pas de maîtresse, et je ne trompais personne, aujourd'hui tu en as une, et je trompe quelqu'un.

Et la folle enfant me laissant à moitié fou sur mon lit, se rhabilla à la hâte.

Au moment de sortir de chez moi, elle me dit :

— Tu ne parleras jamais de cela à personne, tu me

le jures. — Je te le jure. — Un jour je te dégagerai de ton serment, car notre histoire est bizarre et tu éprouveras le besoin de la raconter. — Mais, lui dis-je à mon tour, promets-moi de me répondre franchement.—Parle. — Combien as-tu eu d'amants dans ta vie? — Frédéric et toi. — Pas d'autre? — Sur Dieu! — Et tu veux que cela finisse ainsi entre nous. — Je le veux. Mais dis-moi de nouveau que tu aurais quitté Antonia pour moi. — J'y suis prêt encore. — Merci, me dit-elle, je t'aime.

Elle m'embrassa et disparut.

— Et depuis? demandai-je à Emmanuel. — Depuis, me répondit-il, cela va te paraître étrange, je ne l'ai jamais revue que dans l'escalier, mais toujours elle me regardait à me faire damner, puis je l'ai retrouvée l'autre nuit au bal de l'Opéra, où elle m'avait dit de venir. — Pourquoi? — Pour me délier de mon serment à partir de dimanche. Frédéric l'épouse samedi. — Il l'épouse! m'écriai-je. Que penses-tu de cela? — Je pense qu'il est bien heureux! me dit Emmanuel.

Ce que c'était que l'amour de mademoiselle Antonia.

J'avais mes trois histoires, mais comme vous avez pu le voir, deux seulement m'étaient connues dans tous leurs détails et la liaison d'Emmanuel et d'Antonia n'était qu'indiquée dans le récit du héros de ces aventures.

A peine avait-il dit le dernier mot qu'on a lu qu'il s'était enfui, comme pour échapper aux nouvelles questions que je pouvais lui faire. Le silence qu'il avait presque affecté de garder à l'endroit d'Antonia, me parut cacher quelques mystères de la vie intime qu'il devait être curieux de connaître, et puisqu'il ne me les contait pas, je me

promis bien de les découvrir et d'aller chercher le monstre jusque dans son antre.

Je connaissais l'adresse d'Emmanuel, qui, depuis qu'il vivait avec une danseuse en renom, s'était cru forcé de quitter son modeste appartement de la rue Neuve des Mathurins, et de le remplacer par un fastueux entre-sol de la rue Taitbout.

Quelques jours après cette seconde rencontre, je me rendis chez Emmanuel.

— Qui demandez-vous? me dit la portière. — M. Emmanuel de... — Il n'y est pas. — Son domestique est-il chez lui? — Non, monsieur. — A quelle heure trouve-t-on Emmanuel? — C'est bien rare qu'il soit ici. — Et son domestique? — Il n'y est presque jamais.

Je regardai la portière, je la croyais folle.

— Pardon, madame, lui dis-je, mais Emmanuel de... est bien locataire de cette maison?— Oui, monsieur, il y demeure, mais il n'y reste pas.— Alors, madame, veuillez me dire, répliquai-je avec une exagération de politesse qui dut donner à la portière une bonne opinion de mon respect pour la classe dont elle faisait partie, veuillez me dire quelle est la maison où Emmanuel ne demeure pas, mais où il reste. — Je n'en sais rien, monsieur, il n'y a que son domestique qui puisse vous le dire.

Cela tournait un peu trop à la plaisanterie.

— Mais, m'écriai-je, puisque le domestique n'est presque jamais ici, comment voulez-vous que je le trouve? — Si monsieur veut me dire son nom et son adresse, je dirai à Alphonse d'aller voir monsieur. — Le domestique d'Emmanuel s'appelle Alphonse? — Oui, monsieur.

Je donnai mon nom et mon adresse, et j'ajoutai :

— Priez M. Alphonse, si cela ne le dérange pas trop, toutefois, de venir me dire où je pourrai trouver Emmanuel, car j'ai quelque chose d'important à lui communiquer. — Je n'y manquerai pas, fit la portière.

Je rentrai chez moi.

Huit jours s'écoulèrent sans que M. Alphonse parût.

Je retournai rue Taitbout.

— M. Alphonse va-t-il bien? demandai-je à la portière. — Oui, monsieur, très-bien, répondit celle-ci qui ne me reconnut pas tout de suite. — Est-il ici? — Non, monsieur. — Ah çà, il n'y est donc jamais? — Il y est bien rarement. — Et Emmanuel? — Il y a quinze jours que nous ne l'avons vu. Ah! mais, vous êtes le monsieur qui est venu il y a huit jours? — Oui, et à qui vous aviez promis d'envoyer M. Alphonse. — Il n'est pas allé chez vous? — Je ne l'ai pas vu. — Il me l'avait bien dit! — Qu'il ne viendrait pas? — Oui. — Et pourquoi donc? — Il prétend qu'il n'a pas le temps de se déranger pour tous les amis de M. Emmanuel. — Savez-vous qu'il est assez impertinent, M. Alphonse. — Ah! il est comme cela. — Ainsi, il n'y a pas moyen de voir M. Emmanuel, ni M. Alphonse, ni de savoir où les trouver l'un ou l'autre? — Si vous voulez me promettre de ne pas dire que c'est moi qui vous ai dit où il est, je vous dirai où vous pourrez trouver M. Alphouse. — Soyez tranquille. — Vous me le promettez? — Je vous le promets. Vous avez donc bien grand'peur de lui? — Ah! Monsieur, tout le monde tremble devant lui, dans la maison. — Je suis d'autant plus curieux de le connaître. Voyons, où est-il? — Il est chez le marchand de vin à gauche, au bout de la rue. — Merci, j'y vais.

La portière poussa une exclamation d'étonnement.

Je me rendis chez le marchand de vin, que je trouvai assis à son comptoir.

— M. Alphonse est-il ici? lui demandai-je. — Il est dans l'arrière-boutique, il déjeune, me répondit cet homme. — Voudriez-vous lui dire qu'il y a ici quelqu'un qui désire lui parler. — Alphonse, cria le marchand de vin en ouvrant la porte de son arrière-boutique, dont il avait fait une espèce de cabinet particulier. — Quoi? répondit une voix éraillée, au milieu des voix avinées de plusieurs hommes. — Il y a là un monsieur qui te demande. — Eh bien! qu'il entre. — Voulez-vous entrer, monsieur, me dit le marchand de vin.

Il fallait bien en passer par là. D'ailleurs, cette étude de domestique m'amusait assez.

J'entrai.

— M. Alphonse, le domestique de M. Emmanuel de... dis-je en entrant.

Cette dénomination fit rougir un grand gaillard qui porta la main à sa casquette, plutôt par habitude que par politesse, et qui me dit :

— C'est moi, monsieur. — Pouvez-vous me dire où je trouverai votre maître? lui dis-je. — Mon maître, répondit M. Alphonse, en rougissant de nouveau, il est chez sa petite.

Ce fut moi, à mon tour, qui rougis de la façon dont ce laquais parlait d'Emmanuel.

Les camarades de M. Alphonse se mirent à rire de l'intonation qu'il avait donnée à sa facétie.

— Qui appelez-vous sa petite? dis-je avec un sang-froid invulnérable; est-ce une domestique?

Et je regardai M. Alphonse, de façon à lui faire comprendre que je ne souffrirais pas une seconde impertinence. Je crois que ces sortes d'imbéciles, subissent, malgré eux, l'ascendant moral; car celui-ci, qui était de taille à en manger quatre comme moi, cessa ce ton badin, et ôtant sa casquette, me dit : — Monsieur Emmanuel de... est chez mademoiselle Antonia, rue de Provence, 19.

Je portai la main à mon chapeau, et je sortis.

Je me rendis immédiatement rue de Provence, 19.

Je montai à l'étage que m'indiqua le portier, au troisième, et je sonnai à une porte de velours vert, entourée de clous dorés et ornée d'un bouton de cristal.

—M. Emmanuel de... dis-je à la femme de chambre, qui vint m'ouvrir, est-il ici? — Non, monsieur, répondit cette fille, avec une certaine hésitation. — Mademoiselle Antonia y est-elle? — Non plus. —Ayez la bonté de remettre cette carte à Emmanuel, quand il rentrera.—Oui, monsieur.

La femme de chambre referma la porte. Je descendis

lentement tant j'étais convaincu que l'absence d'Emmanuel n'était qu'une consigne, et qu'il allait me faire rappeler dès qu'on lui aurait remis ma carte.

Je n'avais pas descendu vingt marches, que j'entendis sa voix.

—Remonte donc, me criait-il, par-dessus l'escalier, j'y suis toujours pour toi.

Je remontai.

— C'est bien aimable de venir me voir, me dit-il, en me tendant la main. — J'ai eu assez de peine à trouver cette adresse. — Tu n'avais qu'à la demander chez moi. — C'est ce que j'ai fait.

Tout en causant, Emmanuel m'avait emmené dans un boudoir tendre de brocatelle jaune, et m'avait fait asseoir auprès du feu.

— Eh bien! reprit-il, on t'a dit tout de suite où tu pouvais me trouver. — Il n'y a que ton domestique qui sache cela. — Alphonse. — Justement. Il est très-insolent, M. Alphonse.

Emmanuel passa la main sur son front, avec un geste d'impatience; et il ajouta :

— Enfin, il t'a donné l'adresse d'Antonia. — Oui. — C'est tout ce qu'il faut.

Comme il paraissait être désagréable à Emmanuel qu'on lui parlât de son domestique, je ne lui en ouvris plus la bouche.

— Sais-tu que tu es fort bien ici, lui dis-je pour changer la conversation. — Oui, tout à l'heure je te montrerai le reste, quand Antonia s'en ira à sa répétition.

En ce moment, la femme de chambre ouvrit la porte du boudoir.

— Monsieur, dit-elle à Emmanuel, madame vous demande. —Attends-moi un instant, me dit Emmanuel, et il sortit.

J'attendis tout en regardant les mille inutilités qui composent le boudoir des femmes en général, et des danseuses en particulier.

Au bout de dix minutes environ, j'entendis les portes du carré de la salle à manger et du salon qui se refermaient bruyamment, et Emmanuel reparut, l'air irrité ou plutôt malheureux.

— Je te gêne, peut-être, lui dis-je, dis-le-moi, je m'en irai. — Au contraire, reste, me dit-il, et le plus longtemps que tu pourras.

Il s'assit en poussant un soupir et prenant les pincettes, il se mit à tisonner, comme un homme préoccupé et qui ne sait que faire.

—Antonia est partie? lui demandai-je.—Elle vient de sortir.—Répète-t-elle un ballet nouveau?—Je crois qu'oui. — Cela paraît ne pas t'inquiéter beaucoup. — En effet, cela m'est assez indifférent.

On sonna.

— Tais-toi, me dit tout bas Emmanuel. — Tu ne veux pas recevoir? — Non.

Cinq minutes après, la femme de chambre parut.

— C'est la modiste de madame, dit-elle à Emmanuel. — Eh bien! vous lui avez dit que madame est sortie. — Oui, monsieur, elle a dit qu'elle reviendrait ce soir.

Nouveau soupir d'Emmanuel.

La femme de chambre nous laissa.

— Si nous visitions l'appartement, dis-je alors. — Viens.

Emmanuel se leva, je le suivis.

Il avait l'air aussi ennuyé que cela est possible.

Nous entrâmes dans le salon, blanc, cerise et or.

— C'est toi qui as donné ce salon à Antonia? lui dis-je. — Oui, c'est moi qui lui ai donné tout ce qu'il y a ici. Trouves-tu ce salon beau? — Superbe. — Voici sa chambre, dit Emmanuel en ouvrant une porte, et nous nous trouvâmes dans une chambre tendue de damas bleu, dont le lit et les meubles étaient en bois de rose, et dont les rideaux étaient faits en guipure de Venise, la plus chère de toutes les guipures. — Diable! dis-je, tu fais on ne peut mieux les choses. — N'est-ce pas que cette chambre

est jolie? fit Emmanuel, comme si ma réponse affirmative eût dû le consoler quelque peu de l'ennui qu'il avait. — Elle est ravissante! — Tu as vu la salle à manger? — En tapisserie, et en chêne sculpté. — Oui. — Elle est très-belle. — Voilà tout, mon cher. — C'est bien assez. Et tu en as ici, pour... — En tout? — Oui, en tout. — J'en ai pour cinquante-sept mille francs. — Et tout cela est payé? — Hélas! non.

On sonna de nouveau. Nous entendîmes la femme de chambre causer quelques instants avec le visiteur, puis la porte se referma.

— C'est le loueur de voitures, dit cette fille en ouvrant la porte du salon. — Vous lui avez dit que je n'y étais pas? — Oui, monsieur. — Qu'est-ce qu'il a dit? — Qu'il reviendrait demain.

Nous retournâmes dans le boudoir.

Je me rassis. J'aurais voulu savoir la cause de ce profond ennui dans lequel Emmanuel paraissait plongé. Je la devinais peut-être bien un peu, mais j'eusse voulu l'apprendre de lui-même. Je repris.

— Tu ne vas jamais rue Taitbout? — Jamais. — — Pourquoi? — Qu'irais-je y faire? — Tu as tort de garder un domestique. Cet Alphonse passe sa vie chez le marchand de vin, et c'est ton vin qu'il y boit. — Je le sais bien. — Pourquoi ne le renvoies-tu pas? — Est-ce que je le peux? — Tu lui dois de l'argent? — Oui. — Beaucoup? — Beaucoup. — Combien? — Quatre mille francs. — Comment se fait-il que tu doives quatre mille francs à ton domestique? — Il m'en a prêté trois mille. — Tu as emprunté de l'argent à cet homme? — Il le fallait bien, et tu comprends maintenant pourquoi je n'ose rien lui dire. Sans lui, j'allais à Clichy.

C'était juste. Je baissai la tête.

— Antonia sait tout cela? repris-je. — Oui. — Que te dit-elle? — Elle me fait des scènes. — Pour... — Pour avoir de l'argent, pardieu! — Et tu n'en as pas? — Il n'y a pas vingt francs ici. — Et ta mère? — Ma mère? je

suis brouillé avec elle. — Il faut rompre avec cette vie-là, mon cher. — Trouve le moyen. Ma mère ne veut pas me donner un sou, je n'en trouve plus à emprunter, je n'en ai pas et j'ai trente mille francs de dettes.

Comme il disait cela, on sonna encore.

Cette fois, le visiteur ne se laissa pas congédier comme les deux précédents, et je l'entendis même crier : Je sais que votre maître est ici, je ne m'en irai pas sans lui avoir parlé.

— Celui-là, c'est le bijoutier, fit Emmanuel avec un nouveau soupir.

Il me faisait pitié.

La femme de chambre ouvrit une troisième fois la porte.

— C'est le bijoutier, dit-elle tout bas. — Je le sais bien. — Il ne veut pas s'en aller. — C'est bon. Allez.

Emmanuel fourra ses mains dans ses poches et se promena de long en large comme un homme qui devient fou.

Je compris le suicide pour dettes.

— Veux-tu que j'aille parler à cet homme? lui dis-je. — C'est cela, vas-y, me dit Emmanuel sautant avec joie sur ce moyen. — Que lui dirai-je? — Tout ce que tu voudras, pourvu qu'il s'en aille et que je ne le voie pas. Voilà cinquante fois que je le fais venir.

Je sortis du boudoir.

Je trouvai le bijoutier assis dans la salle à manger. J'allai à lui; j'étais assez embarrassé. Il se leva.

— Monsieur, lui dis-je, Emmanuel ne peut vous recevoir en ce moment. — Mais, monsieur, fit cet honnête commerçant qui avait évidemment vendu à Emmanuel cinquante pour cent trop cher et qui était aussi exigeant que s'il avait vendu au prix de fabrique, il faut pourtant que cela finisse; monsieur de... me doit six mille francs depuis un an, et je n'ai pas encore reçu un sou. Je ne m'en vais pas sans qu'il m'ait donné au moins un à-compte, quand ce ne serait que cent francs.

Je savais qu'il n'y avait pas vingt francs dans la mai-

son, et je n'ai pas besoin de dire que je n'avais pas les cent francs.

— Emmanuel est malade, il n'a pas cette somme ici, dis-je au bijoutier d'un ton presque suppliant; s'il l'avait, il vous la donnerait tout de suite. On est en train d'arranger ses affaires, patientez un peu, cela ne tardera pas. Je prends l'engagement qu'il vous enverra un à-compte avant huit jours.

Le créancier s'ébranlait. Je portai le dernier coup.

— Il faut avoir un peu d'indulgence pour les jeunes gens, continuai-je, ils achètent sans marchander, et sans trop savoir ce qu'ils font. C'est à vous autres, messieurs les marchands, d'être plus raisonnables qu'eux. Je parlerai dès ce soir de votre créance à la mère d'Emmanuel, et je vous assure que vous aurez bientôt une bonne réponse. — Ce qui m'irrite, ce n'est pas tant qu'on me doive que de voir qu'on ne me reçoit jamais. Si je voyais M. de***, je patienterais; mais je suis humilié de trouver toujours des domestiques qui me répondent : monsieur n'y est pas, ou : il vient de sortir, ou : il est à la campagne, quand je sais pertinemment qu'il est dans sa chambre. — Vous avez raison; cela est mal et j'en ferai des reproches à Emmanuel. — Je compte sur vous ,monsieur.— Soyez tranquille. — Avant huit jours?—Avant huit jours. — J'ai l'honneur de vous saluer.

Le bijoutier sortit.

— Eh bien? me dit Emmanuel en me voyant entrer. — Il s'en va, lui dis-je. —Combien je te remercie! fit-il en me tendant la main. — Oh! je sais ce que c'est. — lui as-tu dit? — Je lui ai promis un à-compte; tâche de lui en donner un. —Est-ce que tu crois que si je le pouvais je ne les payerais pas tous, quand je devrais vivre de pain et d'eau pendant un an. — Mais, tu avais des rentes? — Deux maisons. — Emprunte dessus. — Est-ce que ce n'est pas déjà fait, et ma mère m'a fait dire, car je ne la vois plus, qu'elle me ferait interdire si je formais un nouvel emprunt. — Comment peux-tu vivre dans ces

tourments-là? — Ah! je n'en sais rien. — Tu aimes donc bien Antonia? — Je ne l'ai jamais aimée : voilà ce qu'il y a d'affreux! Tu sais pourquoi je l'ai ramenée, pour faire enrager Henriette, vengeance dont je suis bien puni aujourd'hui. J'ai dépensé de l'argent avec Antonia pour avoir l'air d'en être amoureux, et j'en suis arrivé où j'en suis. — Tu ne me disais pas cela à l'Opéra. — Et je ne te l'aurais jamais dit, si tu ne l'avais vu par toi-même. Je rougis de la vie que je mène. — Il faut en sortir. — Comment! Je t'ai déjà dit que c'est impossible. — Raisonnons, cependant. — Cela ne servira à rien. — Tu es au bout de tes ressources? — Oui. — Tu n'as pas vingt francs chez toi, m'as-tu dit. — C'est vrai. — Prenons les choses au pire. Demain, tu n'auras plus un sou. — C'est encore vrai. — Comment feras-tu? Tu mourras donc de faim? — Non, parce que je trouverai à emprunter cent francs, deux cents francs, cinquante francs, à mes amis, à mon tailleur, à mon bottier, que sais-je, moi? et la maison ira encore. Je louerai une loge, je mènerai Antonia au spectacle et j'aurai la paix pendant quatre ou cinq jours. C'est beaucoup, va, quatre ou cinq jours de tranquillité. Voilà comme je vis depuis trois mois, et la preuve qu'on s'habitue à tout, même à cette vie honteuse, c'est que je la subis aujourd'hui, et que si, il y a deux ans, on m'eût annoncé qu'un jour je vivrais ainsi, je crois que j'eusse préféré me brûler la cervelle tout de suite. On ne sait pas ce qu'une femme sans cœur peut faire d'un homme sans énergie. C'est affreux à dire, mais un an encore de cette existence problématique, et je crois que j'en arriverais à admettre, sans exception, tous les moyens de me procurer de l'argent. — Si Antonia t'aimait un peu, dis-je, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase, elle réduirait ses dépenses. — M'aimât-elle comme Juliette aimait Roméo, elle ne pourrait pas arriver à ce que tu dis là. — Pourquoi? — Qu'appelles-tu réduire les dépenses? — Combien avez-vous de domestiques? — Quatre. Une femme de chambre qui habille Antonia au théâtre, une cuisinière, un

groom et un valet de chambre, sans compter Alphonse. — Tu pourrais en supprimer deux. — Lesquels? — Le groom et le valet de chambre. — Je dois cinq cents francs à l'un et quinze cents francs à l'autre. Avec quoi les payerais-je? Je suis condamné au luxe, mon cher. — Tu as une voiture? — Que je loue six cents francs par mois. — Congédie-la. — Je dois dix-huit cents francs au loueur qui vient de venir tout à l'heure. Si je ne garde pas la voiture, il ne sortira plus d'ici. — Pour combien as-tu de loyer? — — Pour trois mille francs. — Déménage et qu'Antonia se contente d'un appartement de mille francs. — On doit six mois de loyer et il y a un bail de trois ans. — Ton appartement de la rue Taitbout ne te sert à rien? — Qu'à loger M. Alphonse. — As-tu un bail, là? — Non. — Dois-tu au propriétaire? — Non. — Quitte ce logement et vends les meubles. — Les meubles sont saisis par mes créanciers. — Laisse-les vendre. — Il le faudra bien. Je retarde autant que possible ce moment inévitable en payant des frais et donnant des à-compte que je prends je ne sais où; mais un jour je ne le pourrai plus. — As-tu la ferme intention de rompre avec Antonia? — Oui. — De partir même, s'il le faut? — Oui. — Eh bien! va trouver ta mère et dis-lui de faire encore un sacrifice d'une dizaine de mille francs. Tu n'as pas besoin de plus que cela pour sortir momentanément d'embarras. — Elle me refusera. — Non. — Voilà trois fois que j'emploie ce moyen pour avoir de l'argent. — Cependant il faut que tu te retires de là. — Je n'en sais plus rien. — Tu n'as pas envie de te jeter à l'eau? — Je n'en répondrais pas. — Veux-tu que je fasse entendre raison à Antonia? — Je t'en défie bien. — Veux-tu que j'essaye au moins? — Que lui diras-tu? — Que t'importe, pourvu que je t'en débarrasse. Veux-tu que je vienne la voir demain matin? — Viens plutôt ce soir. Je sortirai; elle sera seule. — Ne peux-tu aussi bien sortir demain matin? — Non. — Pourquoi? Tu ne t'amuses pas beaucoup ici. — C'est vrai : mais je ne peux pas sortir avant que le soleil

soit couché. — Tu es poursuivi? — J'ai le plaisir, quand j'entr'ouvre les rideaux de ma fenêtre, de voir des gardes du commerce qui m'attendent. — Ils ne sont jamais venus ici? — Si fait; mais je me suis sauvé par l'escalier de service, et comme le bail est au nom d'Antonia et qu'elle a déclaré qu'elle ne me connaissait pas, ils n'osent plus remonter. — Tu dois regretter le temps d'Henriette? — Oui, je le regrette, je te le jure, et il y a des jours, c'est-à-dire des soirs, où je vais me promener sous ses fenêtres pour me refaire un peu d'espérance avec mes souvenirs. Ah! j'oubliais de te dire, Antonia a une mère; et quelle mère, mon pauvre ami!

Ce que le monde appelle : Un homme qui s'amuse.

Il y a des choses que le monde ne sait pas, continua Emmanuel, qu'il ne peut pas savoir, c'est que lorsqu'on a eu le malheur d'entrer par goût ou par laisser-aller, comme cela arrive le plus souvent, dans la vie que je mène maintenant, il arrive un moment où les petits obstacles que je te signalais tout à l'heure se rapprochent tellement les uns des autres, se soudent si fortement entre eux et forment un cercle si restreint qu'on n'a plus assez de place pour prendre son élan et les franchir.

Nous ne sommes plus au temps où Abraham renvoyait Agar en lui donnant tout bonnement une cruche d'eau et une mesure de blé. Aujourd'hui quand un jeune homme a vécu avec une actrice, quand il s'est ruiné pour elle, quand il l'a prise à un cinquième étage et que, comme moi, il lui a meublé un appartement dans le goût de celui-ci, quand il a abruti sa jeunesse et sali son nom avec elle, quand il a usé jusqu'à ses dernières ressources pour satisfaire ses caprices, quand il a mis sa liberté, son bonheur, sa fortune sous la dépendance d'une créature vaniteuse et cor-

rompue, quand il s'est brouillé avec sa famille et avec toutes les affections de son enfance, quand pour la couvrir de bijoux comme une madone espagnole il s'est couvert de dettes, tu crois peut-être que le jour où il lui est prouvé qu'il n'a plus rien à lui donner, tu crois peut-être qu'il peut la quitter et lui dire au moins : nous sommes quittes !

Tu te trompes, mon cher. Elle sera le plus acharné de ses créanciers, le plus terrible de ses ennemis. Sans l'aimer, elle se fera une arme de son amour; elle le poursuivra de scandales et de menaces, elle inventera des atrocités sur son compte, elle sèmera autour de lui assez de calomnies pour attaquer son honneur, assez de mensonges pour mettre en jeu sa vie. Il aura des procès et des duels pour cette liaison, et il ne pourra jamais essuyer complétement la boue dans laquelle il sera tombé. Elle trouvera le moyen de faire croire que ce malheureux a vécu à ses dépens. Elle aura toujours eu dans son intérêt quelque femme, dépendante d'elle, qui accréditera ces bruits, et elle aura autour d'elle des imbéciles amoureux qui les répandront. Elle le déshonorera, si elle peut, à l'aide des choses mêmes qu'il aura faites pour elle. Ce sera sous le masque de tous les grands et beaux sentiments que, comme un bravo, elle le frappera dans tous les coins. Elle se posera en femme jalouse qui ne peut se faire à l'idée que son amant aime une autre femme, ou bien elle dira : Pour lui j'avais tout sacrifié : mes habitudes, mes amis, ma fortune même, car vingt fois, s'il n'avait été mon amant, j'eusse trouvé une position plus belle que celle qu'il me faisait, mais, que voulez-vous, je l'aimais; et elle trouve des gens qui la croient et qui la plaignent, et quand on passe dans la rue on est montré au doigt.

Or, sais-tu quels sacrifices elle a faits à l'homme qui vivait avec elle? Je vais te les dire.

Dans la crainte qu'il ne l'apprît et n'eût alors le droit de la quitter, elle a refusé, ou du moins elle dit qu'elle a refusé les propositions des entremetteuses qui venaient

lui demander de l'amour au rabais pour des étrangers qui passaient à Paris, une somme de trois ou quatre mille francs par an, tout au plus; c'est-à-dire qu'elle a sacrifié, en supposant que ce qu'elle dit soit vrai, trois billets de mille francs à la certitude d'en avoir trente ou quarante. Pendant ce temps son amant a vécu dans la plus honteuse servitude. On lui a rendu plus fidèlement compte des moindres actions de sa vie qu'on ne l'a jamais fait à son père ou à sa mère. On a vu tous ses bons sentiments, tous ses élans jeunes et enthousiastes s'en aller les uns après les autres, car on n'avait même pas l'excuse de l'amour. On a pris cette femme par plaisir et on l'a gardée par amour-propre. On l'a gardée non pas pour l'avoir, mais pour que d'autres ne l'aient pas; car on est convaincu qu'elle vous est fidèle, et le lendemain du jour où l'on est parvenu à la quitter, on apprend que, de votre temps, elle a été la maîtresse de vos amis les plus intimes et des plus ignobles cabotins. On apprend qu'on était trompé par tout le monde, que les domestiques qui vous devaient leur pain étaient ses complices, moyennant quelques pièces de cent sous; qu'à peine était-on sorti, la femme de chambre ouvrait la porte à un autre homme qui attendait votre départ pour entrer, qu'il se faisait même sous vos yeux un commerce de lettres et de rendez-vous que vous ne soupçonniez pas, que les billets de répétitions étaient faux, que les migraines étaient des moyens de vous éloigner et qu'enfin vous vous êtes ruiné et compromis pour une femme dont pendant que vous l'aviez, dix ou douze individus avaient le droit de dire qu'ils étaient les amants.

Mais le jour où l'on apprend cela, on est si fier d'avoir rompu, l'air que l'on respire librement semble si bon, qu'on n'a plus la force d'en vouloir à la femme et qu'on se trouve bien heureux quoi que cela vous coûte, d'en être quitte à si bon marché.

Puis il arrive un moment où, quand on se rappelle tous les détails de ce temps, on se demande comment on a pu le passer, et où l'on se prend en mépris à l'idée que l'on a

donné ses belles années et le plus pur de son cœur à cette lâche corruption.

Et, ce qu'il y a d'affreux à dire, continua Emmanuel, c'est que rien de ce que la femme vous fait n'est prémédité. Elle n'a pas l'intention de vous ruiner, elle n'a pas l'intention de vous compromettre, elle n'a pas l'intention de vous tromper. Tout cela arrive en raison des besoins, des craintes, des ennuis de la vie qu'elle partage; elle obéit aux conseils des sales créatures qui composent son entourage et dont on essaye en vain de l'isoler, car, il y a toujours un moment où, comme un sot, on la prend au sérieux, où l'on croit qu'elle vous aime et que l'amour qu'on lui inspire va la purifier. Or, elle ne sait qu'une chose, c'est qu'elle a un amant qui a eu la bêtise de prendre la responsabilité de sa vie et qu'il faut qu'elle le garde. Elle emploie donc pour cela tous les moyens qui sont à sa portée; de là les scènes, les menaces, les scandales et les embarras de toutes sortes.

Si elle voulait se faire épouser par cet amant, elle y arriverait évidemment, s'il n'avait plus que ce moyen d'avoir la paix, il finirait par l'employer.

En attendant elle dit partout que ce mariage est une chose conclue, et elle vous fait la réputation d'un idiot qui va prostituer à une fille de sa sorte le nom honorable qu'il a reçu de son père.

Voilà justement où j'en suis, fit Emmanuel en terminant. Antonia va disant partout que je vais l'épouser, je la laisse dire, pour éviter des scènes.

Il y a des jours où, comme aujourd'hui, je n'ai pas vingt francs et où je ne sais plus comment me procurer de l'argent. Une marchande de robes ou de dentelles vient, et Antonia achète ou commande pour quinze ou dix-huit cents francs avec la même indifférence que si elle n'avait qu'à ouvrir son tiroir pour payer.

Et si je la quitte, sans payer cette dette et tant d'autres contractées de la même façon, je passerai pour un malhonnête homme aux yeux de tous ses marchands qui ne

lui vendent que parce qu'ils savent que je suis là et que je réponds de ce qu'elle achète.

Emmanuel se tut et laissa tomber sa tête dans ses mains avec un découragement qui me fit peine.

Je m'apprêtai à lui répondre.

— Oh! je sais bien ce que tu vas me dire, reprit-il, tu vas me dire qu'il faudra bien que tout cela finisse un jour, et tu vas recommencer à me donner des conseils. Donne-m'en tant que tu voudras, je te préviens seulement qu'ils seront inutiles. — Tu te trompes, lui dis-je, ce n'est pas cela que je voulais te dire.—Parle alors.— Me promets-tu que si tu avais l'argent pour payer ce que tu dois et quitter honorablement Antonia, tu la quitterais?—Oui.—Tu me le jures?—Je te le jure.—Je l'aurai cet argent.—Comment? — Que t'importe, pourvu que je l'aie.—Mais sais-tu combien il me faut?—Il te faut trente mille francs.—Au moins.—Tu les auras.—A qui vas-tu les demander?—Tu veux absolument le savoir? — Oui. —A ta mère. —Elle te refusera. — Je suis sûr du contraire. — Quand la verras-tu?—Aujourd'hui même. Cela vaut mieux que de voir Antonia et d'essayer de lui faire entendre raison. Tu réuniras tes créanciers, tu leur donneras quinze mille francs, tu leur demanderas du temps, un an par exemple pour payer le reste. Tu laisseras Antonia sans une dette, tu lui mettras cinq mille francs dans son tiroir, pour lui donner le temps d'attendre ton successeur, ce qui ne sera pas long, tu payeras M. Alphonse et tu le flanqueras à la porte. Tu payeras la saisie de tes meubles, que tu vendras, et avec ce qui te restera tu iras vivre pendant trois ou quatre mois en Italie ou en Afrique, cette nouvelle Belgique des jeunes gens ruinés, afin de ne pas avoir ici les ennuis qui résultent toujours d'une séparation et que tu connais si bien. Cela te convient-il? — Parfaitement. — Tu approuves ma démarche? — Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle ne réussisse pas. — Je te verrai demain. — Pourquoi pas ce soir? — Parce qu'il n'est pas sûr que je trouve ta mère chez elle. — D'ailleurs Antonia

serait ici et nous ne pourrions pas causer à notre aise. — A demain donc, mais silence! — Sois tranquille. Demain à deux heures je serai ici; tu m'attendras. — Avec impatience. — Ta mère demeure toujours au même endroit? — Toujours. — Rue de Verneuil. — N° 26.

Je pris congé d'Emmanuel et je me rendis rue de Verneuil.

Madame de... n'était pas chez elle. Je revins le lendemain à une heure.

On m'annonça.

Madame de... était une femme de quarante-cinq ans environ, un peu grasse; ses cheveux déjà presque tout blancs encadraient dans deux gros rouleaux sa figure bienveillante et distinguée. Elle était coiffée d'un bonnet à rubans de velours cerise, elle portait une robe vert myrthe. Elle était assise au coin du feu et elle lisait.

Je n'avais pas l'honneur d'être connu d'elle et je m'empressai de lui dire pour excuser ma visite :

— Madame, je suis un ami d'Emmanuel.—Lui serait-il arrivé quelque chose? me dit-elle avec un intérêt qui me sembla d'un bon augure, et en déposant son livre sur la cheminée.—Non, madame, heureusement, m'empressai-je de lui répondre.

Le visage de la mère d'Emmanuel se rembrunit un peu.

— Alors à quoi dois-je votre visite, monsieur? me dit-elle d'un ton qui me découragea un peu.

J'abordai nettement la question.

— Madame, dis-je, Emmanuel est très-malheureux.— Par sa faute, monsieur. — Cela est vrai, mais pour quelque cause que ce soit, il l'est. —Eh bien, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse? — Je veux, madame, ou plutôt je désire, je souhaite que vous le tiriez une dernière fois d'embarras.—C'est impossible, monsieur; Emmanuel a quinze mille livres de rente à lui, il a emprunté de telle façon et à un taux si élevé que les intérêts qu'il paye absorbent ses revenus, et que la somme empruntée attaque

déjà son capital. Trois fois il a eu recours à moi, trois fois je l'ai aidé, comptant toujours qu'il tiendrait la parole qu'il m'avait donnée de changer de manière de vivre, car la vie qu'il mène est dégradante, trois fois il a menti à sa parole. Ces sortes de choses sont peut-être très-drôles dans les comédies. Tromper sa mère au profit d'une fille d'Opéra, la forcer à des économies auxquelles elle n'est pas habituée pour satisfaire les caprices d'une danseuse, tout cela est peut-être chose reçue et acceptée dans le monde où Emmanuel vit maintenant, mais c'est une habitude dont je ne veux être ni la dupe ni la victime. J'ai trente mille livres de rente, je n'ai que lui d'enfant : qu'il attende ma mort et qu'il emprunte dessus, si bon lui semble. Quant à moi, je suis résolue à ne rien changer à ma vie pour Emmanuel, puisqu'il est résolu à ne rien changer à la sienne pour moi. Qu'il fasse un pas hors de cette existence, qu'il me prouve son repentir en quelque chose, et nous verrons, mais jusque-là, je serai inflexible.

La mère d'Emmanuel se tut. Alors je me mis à lui détailler tous ces petits et terribles obstacles qui enchaînaient Emmanuel à ces habitudes contractées et qui l'y retenaient comme les petits fils des Lilliputiens retenaient sur le dos le géant Gulliver. Je lui expliquai, non sans une certaine difficulté, comment de la vie oisive à la vie débauchée, il n'y avait eu qu'un pas pour son fils, je lui démontrai que le malheur n'était pas irréparable, mais qu'il viendrait peut-être un moment où il le serait. Je l'assurai que des considérations seules de délicatesse faisaient qu'il n'abandonnait pas immédiatement Antonia, pour laquelle il avait de la haine et même du mépris. Je lui fis un tableau aussi pathétique que possible, des craintes perpétuelles au milieu desquelles Emmanuel était forcé de vivre et qui finissaient par ruiner outre sa fortune, son intelligence et sa santé.

— Avouez, monsieur, me dit madame de... en m'interrompant et en essuyant ses larmes, qu'il est bien dou-

loureux pour le cœur d'une mère d'être séparée de son fils par de telles raisons. Le père d'Emmanuel est mort. Je suis seule, je n'ai pas de famille; je n'avais qu'un plaisir, qu'une distraction, qu'un bonheur, c'était mon fils. Il m'a quittée pour s'en aller vivre avec une danseuse. Si je veux aller quelque part, il faut que j'aie recours au bras d'un étranger. Si j'entre dans un théâtre, j'aperçois dans une loge mademoiselle Antonia et mon fils qui se cache, soit qu'il craigne que je ne le voie, soit qu'il craigne peut-être d'être forcé de venir me saluer. Tous les gens que je connais qui savent cela aussi bien que moi et à qui cette existence scandaleuse fait peine, ne cessent de m'apporter leurs condoléances et de me plaindre, si bien que pour m'épargner ces poignantes conversations, j'en suis réduite à ne voir que les gens qui ont le bon esprit de ne pas plus m'entretenir d'Emmanuel que s'il était mort, c'est-à-dire à vivre presque seule. Vous parlez des chagrins d'Emmanuel! Que diriez-vous des miens, monsieur, si vous les connaissiez!

La pauvre dame pleurait en disant cela, et je compris immédiatement combien Emmanuel était coupable vis-à-vis d'elle.

Elle reprit:

— Où faut-il que mon fils en soit arrivé pour mettre la délicatesse à ne pas quitter une fille qui le ruine, lui qui n'a pas compris que la première délicatesse à laquelle un homme doive obéir, c'est celle qui consiste à ne pas faire un avenir de douleurs à une mère qui vous a fait un passé de joie et de plaisir. Ne sais-je pas aussi bien que vous, monsieur, à quelles terribles conséquences les folies d'Emmanuel peuvent l'entraîner. Si je ne les connais dans leurs détails, mon cœur les devine dans leurs résultats. Tous les jours je crains qu'on ne vienne m'annoncer qu'Emmanuel s'est battu, qu'il est blessé, mort peut-être... ou quelque nouvelle plus terrible encore. Quand je vous ai vu entrer tout à l'heure et que vous m'avez dit être un ami d'Emmanuel, j'ai failli me trouver mal.

Quand je pense que le moindre des malheurs que j'aie à redouter, c'est que mon fils ne soit ruiné complétement! Vous allez revoir Emmanuel, monsieur, vous lui direz ce que vous avez vu, que je ne prononce pas son nom sans pleurer et qu'il n'est guère possible que je sois plus malheureuse que je ne le suis.

Reprendre, après cela, la demande que j'avais faite en entrant, était chose assez difficile. Cependant j'étais convaincu que le bonheur d'Emmanuel et de sa mère dépendait de ce dernier sacrifice. Je me rappelai ce que je venais de voir chez mon ami. Ce souvenir me donna des forces, et je repris :

— Eh bien, madame, je voudrais qu'un jour vous pussiez me remercier de la visite que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui, et je voudrais surtout qu'elle ne fût pas inutile à votre repos et au repos d'Emmanuel.

Il a besoin en somme de très-peu de chose...

—Hé! monsieur, interrompit de nouveau madame de... croyez-vous que ce refus soit chez moi question d'argent? Je donnerais la moitié, les trois quarts de ma fortune, ma fortune tout entière pour le bonheur d'Emmanuel. Je donnerais ma vie pour lui, mais à la condition que le bonheur qui en résulterait serait un bonheur honnête, légal, légitime, à la condition que ce bonheur ne consisterait pas à donner des diamants et des cachemires à une fille d'Opéra; et il est impossible, du reste, qu'avec l'éducation qu'il a reçue, Emmanuel mette son bonheur dans ces scandales quotidiens. Que faut-il à Emmanuel pour le sortir d'embarras? trente, quarante, cinquante mille francs! hé, mon Dieu! qu'il vienne vivre avec moi, qu'il se souvienne qu'il a une mère, qu'il dépense ses revenus, qu'il ait des amis honorables, des liaisons aussi légitimes que des liaisons peuvent être, et dans deux heures il aura ces cinquante mille francs. Mais que je l'aide à traîner mon nom dans la boue, que par ma faiblesse je l'encourage dans sa ruine qui finira par la mienne, c'est ce qui ne peut être, c'est ce qui ne sera pas.

Il y avait une espérance à concevoir dans cette dernière partie d'interruption de madame de... je la saisis.

— Eh bien, madame, dis-je aussitôt, je puis dire cela à Emmanuel. — Oui, monsieur. — Qu'il quitte Antonia et qu'il vienne demeurer ici, et... — Ah! vous allez trop vite, monsieur; je connais Emmanuel, il viendra demeurer ici et il partira huit jours après, quand les anciennes dettes seront payées et qu'il pourra en faire de nouvelles. Il a besoin d'une leçon, il faut qu'il l'ait. Nous avons un petit château en Touraine, qu'il vienne y passer trois ou quatre mois avec moi, et je lui payerai toutes ses dettes. Cela vous paraît-il un prêt usuraire? — Certes non, madame. — D'autant plus, ajouta madame de... que nous avons des voisins de campagne charmants et qu'Emmanuel s'amusera beaucoup. Ce que j'en fais, et vous comprendrez cela tout de suite, c'est pour l'éloigner pendant quelque temps des liaisons, en hommes et en femmes, qu'il a contractées à Paris. Quand il aura mené trois ou quatre mois une existence tranquille, avec des gens honorables, il prendra en mépris ceux qui l'ont éloigné si longtemps de moi et il y aura transformation en lui; êtes-vous de mon avis?— Parfaitement, madame. — Eh bien, monsieur, portez-lui mes propositions de paix.—Je dois le voir demain matin, madame, et je puis vous assurer que demain soir il sera assis au foyer maternel. — Je le souhaite, monsieur, fit madame de... en essuyant ses yeux où brillait un doux et pieux espoir.

Je pris congé de la mère d'Emmanuel que je laissai un peu plus calme qu'elle ne l'avait été pendant le cours de notre conversation, et je me rendis aussitôt chez mon ami pour lui annoncer l'heureux résultat de ma visite.

En portant la main à la sonnette d'Antonia, j'entendis de grands éclats de rire. Je reconnaissais distinctement la voix des domestiques.

— Maison bien tenue! me dis-je en poussant un soupir et je sonnai.

La femme de chambre vint m'ouvrir.

— Emmanuel est là, dis-je en entrant, ne faisant aucun doute qu'il y fût. — Non, monsieur, me répondit cette femme. — Il va rentrer. — Non, monsieur, il est au Havre avec madame. — Pour longtemps? — Pour huit jours. — Ah! par exemple! m'écriai-je, voilà qui est trop fort!

Madame d'Orimont.

— Et Emmanuel n'a rien dit pour moi? demandai-je. — Non, monsieur. — Vous ne savez pas à quel hôtel il est descendu au Havre? — Je n'en sais rien; mais si vous voulez parler à madame d'Orimont, elle est ici. — Qui est-ce madame d'Orimont? — C'est la mère de mademoiselle. — Eh bien! dites-lui que j'aurais deux mots à lui dire.

La femme de chambre me fit passer dans le boudoir et quelques instants après la mère d'Antonia parut.

Elle n'avait ni le tartan, ni le bonnet, ni le cabas dont on a fait les traits caractéristiques de la mère d'actrice. Elle était élégamment mise et n'avait pas plus de quarante ans. Elle avait dû être blonde et portait des anglaises. On voyait qu'elle avait grand soin d'elle, et l'on devinait qu'elle devait avoir quelque part un jeune amant. Elle était vêtue d'une robe de soie gris-de-perle, elle était coiffée d'un petit bonnet ruché propre aux filles de quinze ans, avait les mains blanches et se les frottait continuellement pour les blanchir encore. Des diamants brillaient à ses oreilles et des bagues à ses doigts. Elle avait jeté un cachemire de l'Inde sur ses épaules, et la première chose qu'elle fit en entrant fut de s'approcher de la glace, de s'y regarder, de rajuster les plis de son corsage et de sa collerette, après quoi elle me demanda en souriant et d'un ton

moitié cérémonieux, moitié familier ce que je désirais.

En même temps elle s'asseyait et me disait de m'asseoir.

Je m'assis.

Madame d'Orimont, qui avait dû prendre ce nom à l'un de ses premiers amants, car, c'était assez la coutume autrefois chez les femmes galantes, de continuer à porter le nom du premier amant distingué qu'elles avaient eu, madame d'Orimont se jeta sur une causeuse comme une femme habituée aux meubles de satin et me dit en étendant ses pieds, qu'elle avait petits du reste et que chaussaient d'élégantes bottines bleues à bouts vernis :

— Vous avez à me parler, monsieur. — Oui, madame, répondis-je, je tenais à avoir des nouvelles d'Emmanuel de... qui m'avait donné rendez-vous pour ce matin et que je comptais trouver ici. — Il est au Havre, avec ma fille, répondit madame d'Orimont, en jouant avec les boucles de ses cheveux, et en parlant du bout des lèvres, sans doute pour cacher ses dents, qu'elle m'eût montrées comme ses pieds, si elle les avait eues belles. — Je le sais, madame, et c'est cela qui m'étonne. — En quoi cela vous étonne-t-il, monsieur?

En disant cela, madame d'Orimont qui semblait ne pouvoir rester tranquille un seul instant, appuyait ses mains sur ses hanches, et repoussait sa robe de haut en bas, mouvement habituel aux femmes qui sont trop serrées, et qui veulent faire jouer leur corset pour être plus à l'aise.

— Cela m'étonne d'abord, madame, parce que j'avais à rendre réponse à Emmanuel d'une affaire assez importante, ensuite parce que je le savais très-gêné, et que je ne croyais pas qu'il eût l'argent nécessaire pour entreprendre un voyage, si court que ce voyage fût. — Antonia a huit jours libres, elle avait envie de voir le Havre qu'elle ne connaît pas, j'ai prêté cinq cents francs à Emmanuel. — Et il les a acceptés? dis-je avec étonnement. — Pourquoi pas? Oh! ce n'est pas la première fois que je

leur en prête. Il me doit même deux ou trois mille francs; mais qu'est-ce que cela fait?

J'étais ce qu'on appelle abasourdi.

— Du reste, reprit madame d'Orimont, c'est un jeune homme charmant. Il y a longtemps que vous le connaissez? — J'ai été au collége avec lui, répondis-je machinalement. — Il est très-doux et je suis assez contente que ma fille vive avec lui. Elle eût pu trouver un homme plus riche, cela est vrai, mais qu'elle n'eût pas aimé, tandis qu'elle aime Emmanuel. C'est une position. — Alors, Emmanuel ne reviendra que dans huit jours? — Oh! mon Dieu, oui. Pendant qu'ils sont absents, je viens voir un peu ce qui se passe ici et surveiller la maison, car ces deux pauvres enfants n'ont pas d'ordre; mais je finirai par venir rester avec eux.

Il n'y a qu'une mère, voyez-vous, pour faire aller une maison.

— Si la mère d'Emmanuel savait que son fils a emprunté de l'argent à cette femme, me disais-je en moi-même, quel chagrin elle aurait. — A quoi pensez-vous donc? me dit madame d'Orimont. — Je pense à ce que vous me dites, madame, et je suis heureux pour Emmanuel de l'intérêt que vous paraissez lui porter. — Oh! je l'aime beaucoup, je vous assure. C'est un garçon d'esprit, et je suis sûre que, de son côté, il a pour moi une réelle affection. Il a confiance en moi comme en sa mère. — Que de nobles mots prostitués! me disais-je. — Eh bien, madame, repris-je tout haut, et pour avoir la solution du caractère de cette femme, puisque vous aimez tant Emmanuel et votre fille, vous devriez leur donner un conseil? — Lequel? — Celui de se quitter. — Etes-vous fou? s'écria madame d'Orimont; Antonia en mourrait! Elle est folle d'Emmanuel, et lui, il l'adore. Pourquoi se quitteraient-ils? — Emmanuel n'a pas la fortune nécessaire pour vivre avec mademoiselle Antonia. — Mais, monsieur, ma fille ne dépense rien à votre ami, reprit madame d'Orimont d'un ton un peu sec. Jamais

ma fille n'a dépensé si peu d'argent, et le peu qu'elle dépense, c'est moi qui le lui donne; car Emmanuel est tout à fait gêné. C'est moi qui fais aller la maison. — Alors, madame, vous devez être la première à comprendre que cet état de choses ne peut durer. Votre fille en souffre, et elle perd son avenir. Puisqu'elle est jeune et jolie, elle trouvera facilement une plus belle position que celle que lui fait Emmanuel. — C'est vrai, monsieur, mais Emmanuel ne veut pas la quitter. Si vous saviez quelles scènes nous avons eues ensemble. Il voulait l'épouser. C'est moi qui ne l'ai pas voulu. — Et vous avez bien fait, madame. — Sans aucun doute, reprit madame d'Orimont, qui se trompait au sens de mes paroles. Vous comprenez très-bien que je ne pouvais pas laisser ma fille épouser Emmanuel. Ce garçon-là n'a pas assez de fortune, et elle peut trouver mieux que cela.

Il y a une chose qu'on ne croira peut-être pas, mais qui est, c'est que les mères des filles entretenues ont toujours l'intime conviction que leur fille épousera, un jour ou l'autre, un prince ou un honnête homme. Il y a malheureusement trois ou quatre exemples sur lesquels leurs espérances s'appuient.

Je regardai madame d'Orimont, après ce qu'elle venait de me dire. Elle avait parlé sincèrement.

— Oui, continua-t-elle, j'ai eu assez de peine à empêcher ce mariage.

Je compris qu'il fallait avoir l'air d'abonder dans les étranges idées de madame d'Orimont, et je me dis que peut-être, en faisant valoir les raisons d'intérêt, elle serait à la mère d'Emmanuel d'un puissant secours pour la rupture que celle-ci voulait obtenir.

— Ainsi, madame, c'est vous, repris-je, qui avez la bonté de faire aller la maison quand Emmanuel n'a pas d'argent?—Oui, monsieur.—Vous avez donc une grande fortune? — Non, j'ai une centaine de mille francs, tout ce que m'a laissé en mourant mon mari, le comte d'Orimont. Je lui avais apporté une fort belle dot qu'il a à peu

près mangée. Antonia avait du goût pour la danse, je l'ai fait entrer à l'Opéra, et maintenant elle a une position indépendante. Nous devrions avoir vingt-cinq mille livres de rente, si son père n'avait pas mené une vie si dissipée.

Rien ne m'étonnait plus de la part de madame d'Orimont. Depuis longtemps, je connaissais ce type de mère; je me préparai à l'entendre me dire qu'elle descendait de Robert Bruce, car c'est toujours de ce grand Ecossais que descendent ceux qui ne descendent de personne.

— Mademoiselle Antonia, demandai-je, pour essayer de mettre de l'ordre dans les questions et dans les réponses, de façon à faire avouer à madame d'Orimont, ce que je voulais qu'elle m'avouât, mademoiselle Antonia a connu Emmanuel à Naples. — Où elle vivait avec le duc de Pololi, qui voulait l'épouser. — Lui aussi! — Lui aussi. Il y a même eu un grand scandale. Le duc n'était pas majeur, et la famille a obtenu du roi de Naples, un ordre de nous faire quitter la ville; mais je connaissais le consul français et le consul anglais, car je suis Anglaise, et nous ne sommes parties que lorsque nous l'avons voulu. Antonia tenait la famille, elle avait eu un enfant avec le duc, et comme je menaçais de faire du bruit, le prince de Pololi a consenti à faire une pension pour l'enfant. — Et qu'est devenu l'enfant? — Il est mort, malheureusement. — Et la pension? — A été supprimée. — Alors ce duc de Pololi était le premier amant de mademoiselle Antonia. — A peu près. Elle n'avait eu que le vieux lord Bullston, que vous connaissez peut-être. — Non, je ne le connais pas. — Oh! il est très-riche; c'est un homme charmant. Il est énorme. Il a des maîtresses par habitude; il venait voir Antonia, une heure par jour, et il lui donnait six mille francs par mois. Il a été son premier amant. Il s'est très-bien conduit. C'est lui qui m'a donné tout ce que j'ai.

Madame d'Orimont se mordit les lèvres, mais il était trop tard. J'eus l'air de ne pas avoir entendu.

— Vous comprenez, reprit-elle aussitôt, que ma fille

n'a vécu qu'avec des gens très comme il faut, qu'elle s'est sacrifiée pour Emmanuel et qu'il ne peut pas la quitter sans lui faire une position. — Nous y voilà, me dis-je. — Il n'y a pas deux mois, reprit madame d'Orimont, c'était au mois d'octobre, le prince Korsloff a offert à Antonia un engagement pour la Russie, et une rente de dix mille roubles. Elle a refusé. — A cause d'Emmanuel? — A cause d'Emmanuel. Je pourrais vous montrer ses lettres, des lettres charmantes. Le prince m'aimait et m'estimait beaucoup. Tous les jours je le regrette. — Il est mort? — Non, il est reparti. L'empereur l'a rappelé. Emmanuel après toutes ces choses-là, comprend bien qu'il ne peut pas quitter Antonia comme on quitte toutes les femmes.

Je vis dans quel réseau le pauvre garçon était pris. On avait fini par le convaincre qu'il avait ruiné, non-seulement la fille, mais encore la mère et cela en se ruinant lui-même. Voyez un peu à quoi on peut faire servir la délicatesse d'un homme.

— Mais cependant, madame, si demain Emmanuel n'avait plus d'argent et n'en espérait plus, il faudrait bien qu'il se séparât de votre fille. — Cela n'est pas à craindre, me répondit madame d'Orimont, il a de l'argent, il nous l'a dit. Sa mère a trente mille livres de rente qui ne peuvent échapper à son fils. — Mais sa mère n'est pas disposée à mourir. — Mais il peut emprunter sur son héritage. — C'est bien difficile. — Non, et je crois même que d'ici à quelques jours, j'aurai fait trouver une quarantaine de mille francs à Emmanuel. Je connais un monsieur qui les lui prêtera, si je donne ma signature. — Il faut absolument que je voie Emmanuel, pensai-je, sans quoi, avec l'appât de cet argent on lui fera faire tout ce qu'on voudra, et Dieu sait ce qu'on lui fera faire! — Vous comprenez, me dit madame d'Orimont, il touchera quarante mille francs, moins la prime, car la dette n'étant remboursable qu'à la mort de la mère d'Emmanuel, il faut bien que celui qui prête gagne quelque chose; supposons donc qu'il touche trente mille francs. Comme vous

le pensez bien, je ne veux rien pour moi. Emmanuel me rendra l'argent qu'il me doit, bien entendu, mais je ne veux pas autre chose. Seulement, je lui ai dit : Vous ferez un cadeau à Antonia. Je sais ce qu'il lui donnera. Il lui donnera une rivière que nous avons marchandée ensemble, et qui lui coûtera huit mille francs. J'aime mieux qu'il lui donne cela qu'autre chose. Les diamants ont toujours une valeur intrinsèque. Ensuite il pourra payer le tapissier, les domestiques, gens auxquels il ne faut pas devoir, la couturière et une foule de petites dettes criardes qu'Antonia a faites depuis qu'elle est avec lui. Après cela ils pourront vivre tranquilles avec ce qui restera. — J'admirais avec quelle sollicitude madame d'Orimont employait à l'avance l'argent qu'elle allait faire prêter à Emmanuel, mais je vis que dans cet emploi, elle ne comprenait pas les dettes propres à Emmanuel, et tout compte fait, je pus me convaincre qu'il ne lui resterait pas deux cents francs de l'emprunt qu'il allait contracter.

Que l'on vienne donc encore nier l'amour maternel!

— En effet, madame, dis-je, ce sera là un véritable service que vous rendrez à Emmanuel, malheureusement quand tout cela sera payé, il ne lui restera rien que ses dettes personnelles. — Oh! cela le regarde! Il n'avait qu'à ne pas les faire. Ce que je veux avant tout, c'est la tranquillité de ma fille. Antonia n'a pas de fortune, elle, tandis qu'Emmanuel en a. Ce n'est pas elle qui a été lui demander de vivre avec lui, c'est lui qui l'a tourmentée. Les dettes qu'il a faites pour elle sont des dettes sacrées, et je ne lui fais prêter d'argent qu'à la condition qu'il les payera. — Mais si la mère d'Emmanuel apprend cet emprunt et qu'elle l'empêche? — Alors ce sera moi qui prêterai la somme à Emmanuel; il m'en fera une reconnaissance, et, soyez tranquille, une fois qu'il me l'aura faite il faudra bien que la mère paye. Les tribunaux sont là, et nous verrons si madame de... voudra laisser payer les dettes de son fils, par la mère de sa maîtresse.

Tout cela était fort bien arrangé, comme vous le

voyez. Il n'y avait donc pas un instant à perdre, pour tirer Emmanuel de cette nouvelle combinaison. Je me gardai bien de dire à madame d'Orimont pourquoi j'étais venu. Je me contentai de lui demander dans quel hôtel elle pensait qu'Emmanuel fût descendu au Havre, ajoutant que j'avais de l'argent à lui faire passer. C'était le bon moyen de savoir son adresse.

— Il doit être à l'hôtel de l'Europe, me répondit madame d'Orimont, sur le quai de l'Intendance. — Merci, madame, dis-je en me levant. Je vais lui écrire, et je pris congé de madame d'Orimont, que je laissai rajustant, pour la dixième fois, son col devant la glace.

La douleur de la mère d'Emmanuel m'avait trop ému; j'avais trop à cœur qu'il sortît de cette affreuse vie, pour ne pas aller lui conter les résultats de ma visite à madame de... et de mon entrevue avec madame d'Orimont.

Du reste, je n'avais rien à faire, et je ne connaissais pas le Havre.

Je partis.

J'arrivai le lendemain à l'hôtel de l'Europe. On m'indiqua l'appartement d'Emmanuel, car c'était bien là qu'il demeurait. Je le trouvai déjeunant avec Antonia. Deux jeunes gens de ses amis qu'il avait retrouvés au Havre, et qu'il avait invités, riaient et chantaient.

Il poussa une exclamation d'étonnement en me voyant entrer.

Antonia eut comme un pressentiment qu'elle avait un ennemi en moi, et elle me fit un accueil d'une froideur significative.

— Toi ici, s'écria Emmanuel, par quel hasard? — Je suis allé pour te voir, répondis-je, on m'a dit que tu étais au Havre, je suis venu au Havre. — Et tu as bien fait, prends une chaise et mets-toi à table. — C'est que j'ai à te parler. — C'est bien, tu me parleras après avoir déjeuné. Il sera toujours temps. Puis, que diable, il faut toujours que tu déjeunes.

Je ne pouvais pas me poser en Tiberge, je m'assis et je

déjeunai le plus gaiement possible, afin de ne pas troubler la gaieté des convives.

Le repas fini, je passai avec Emmanuel dans une autre chambre.

— J'ai vu ta mère, lui dis-je. — Ah! Eh bien, elle a beaucoup crié. — Au contraire, elle consent à te donner l'argent dont tu as besoin. — A quelle condition, car elle n'est pas femme à ne pas en faire.— Elle te payera toutes tes dettes, à la condition que tu iras vivre deux ou trois mois en Touraine, avec elle. — Grand merci, c'est trop cher. — Comment feras-tu alors? — J'ai trouvé de l'argent, et je n'aurai pas besoin d'elle. Après tout, mon cher, Antonia est une belle et bonne fille, qui m'aime bien, qui ne me coûte pas grand'chose. J'ai résolu de vivre tranquillement avec elle. — Et ta mère qui pleure, qui se désole, qui t'attend! — Eh bien! j'irai la voir à mon retour, mais maintenant que j'ai de l'argent je ne quitterais Paris pour rien au monde. — Que dirai-je à madame de... — Tout ce que tu voudras. Mais écoute donc, il y aurait une bonne chose à faire. — Laquelle? — Es-tu de mon avis? Je trouve qu'on n'a jamais trop d'argent. — Je pense exactement comme toi. — Eh bien! si je prenais les cinquante mille francs que ma mère m'offre et les trente mille que madame d'Orimont va me faire prêter, que penserais-tu de cela? — Je penserais que ce serait la quatrième fois que tu tromperais ta mère, et qu'en vérité, ce serait au moins trois fois de trop. — Ah! mon cher, que tu as le vin triste et que tu vois mal les choses! Cela se fait tous les jours et l'on n'en meurt pas.

En ce moment Antonia ouvrit la porte.

— Emmanuel, veux-tu du café? dit-elle en paraissant oublier que j'étais là. — Oui, j'en veux. Allons, me dit-il, passons de l'autre côté.

Et prenant la tête d'Antonia dans ses deux mains, il l'embrassa à plusieurs reprises et ajouta en se tournant vers moi et en me la montrant :

— As-tu jamais vu rien d'aussi joli que cela?

Antonia me lança un regard victorieux qui semblait dire : Je suis plus forte que vous, et tout ce que vous pourrez dire ne pourra rien contre moi.

Evidemment, Emmanuel lui avait avoué la cause de la visite que je devais lui faire à Paris, dans un de ces moments où les hommes amoureux avouent tout, et, en vingt-quatre heures, à l'aide d'une promesse d'argent, elle avait repris sur lui tout son empire.

Je trouvai mon rôle ridicule, et le jour même, je quittai le Havre, sans qu'Emmanuel songeât à m'y retenir, je dois l'avouer.

Je parierais même qu'il fut enchanté de mon départ.

Les gens qui vivent comme vivait Emmanuel ne s'aperçoivent qu'ils ont tort de vivre ainsi que lorsqu'ils n'ont pas d'argent. Du reste, j'étais bien convaincu que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles, car, d'après le compte que m'avait fait madame d'Orimont, cette nouvelle rentrée, si toutefois elle se faisait, ne devait pas mener loin ce pauvre Emmanuel.

Où l'on verra que les conseils qu'on donne ne servent pas plus que les conseils qu'on reçoit.

Je ne pouvais me dispenser d'aller faire une visite à madame de... Cela me coûtait, je n'avais pas de bonnes nouvelles à lui porter.

J'allai la voir cependant et je lui fis part de la vérité; car, j'ai remarqué que de toutes les choses qu'on peut dire, c'est encore à la vérité, quelle qu'elle soit, qu'il faut donner la préférence.

— Je m'attendais à cela, me répondit madame de... rien ne m'étonne plus de la part de mon fils.

La tristesse de la pauvre femme était grande, sans compter que cette tristesse s'augmentait des craintes de l'avenir.

Je la quittai en me disant que si Emmanuel pouvait voir sa mère, il faudrait qu'il eût un bien mauvais cœur pour résister au bonheur d'apaiser le chagrin dont il était la cause.

Je lui écrivis à ce sujet, il ne me répondit pas.

Je ne voulais pas retourner chez mademoiselle Antonia. L'expérience est le meilleur conseil qu'on puisse donner à un homme. Vous avez un ami sottement amoureux et faisant des folies par suite de cet amour, ou, ce qui pis est et ce qui était le cas où se trouvait Emmanuel, vous avez un ami qui se ruine pour une fille qui ne l'aime pas, car, si elle l'aimait, elle ne le laisserait pas se ruiner; dont il sent dans le fond de son cœur qu'il n'est pas amoureux, et vous voyez cela, et vous voulez le prévenir, et vous tenez à ce qu'il rompe une liaison qui lui nuit dans sa considération et dans sa fortune. Qu'est-ce que vous faites? Vous allez trouver votre ami, vous lui faites comprendre toutes les raisons qui vous portent à vous mêler de ses affaires, vous mettez en jeu son avenir, ses intérêts, son bonheur, sa famille, toutes les choses enfin qui, devant lui être les plus chères, doivent le déterminer à réfléchir. La première fois, il vous avoue que vous avez raison, il vous promet de faire droit à vos conseils; il vous reçoit assez mal; la seconde fois, il vous reçoit assez mal; la troisième fois, il ne vous reçoit pas du tout. Vous vous entêtez, vous voulez absolument le bien de votre ami, malgré lui-même, s'il le faut. Alors, vous vous dites que vous quitteriez infailliblement votre maîtresse si elle vous trompait, et que tous les hommes étant faits comme vous, votre ami quittera sa maîtresse si elle le trompe. Une fois cette conviction acquise, il ne vous reste plus qu'à prouver que la femme est infidèle, ce qui est assez difficile, non pas parce que cela n'est pas, mais parce qu'elle se cache bien. Cependant, vous prenez votre courage à deux mains et vous commencez un espionnage

quotidien. Oreste, vous vous faites espion dans l'intérêt de Pylade. Vous exercez ce métier pendant quinze jours, un mois, deux mois peut-être. Enfin, vous prenez la femme sur le fait, vous acquérez toutes les preuves nécessaires, vous êtes fort de la vérité, vous arrivez chez votre ami, vous lui contez tout. Il vous embrasse; il vous dit qu'il n'oubliera jamais le service que vous lui rendez; il écrit devant vous une lettre de rupture à sa maîtresse, il l'envoie, sort avec vous, vous quitte à dix heures du soir en vous donnant rendez-vous le lendemain, car il veut bien vous avouer qu'il a besoin de distractions. Le lendemain, vous allez le voir et son domestique vous apprend qu'il n'a pas couché chez lui. Deux jours après, votre ami, qui s'est réconcilié avec sa maîtresse, ne vous salue plus; et, prenez garde à vous, car, si votre vie n'est pas intacte et pure comme le cristal, s'il y a la moindre chose à dire contre votre réputation, le premier qui la dira, ce sera lui.

Il y a des chances pour que cela finisse par un coup d'épée.

Au lieu de cela, pour l'acquit de votre conscience, prévenez sérieusement, mais seulement une fois, votre ami; montrez-lui l'abîme et dites-lui en le lui montrant : Prends garde, il y a là un trou! et allez-vous-en. Votre ami tombe dans le trou, se casse quelque chose; mais il vient à vous pour que vous le guérissiez, comme l'enfant qui s'est blessé dans l'endroit où il est allé malgré la défense paternelle, vient montrer à son père la blessure qu'il s'est faite. Il faut toujours laisser aux gens à qui l'on donne un conseil la facile liberté de venir vous dire : Vous aviez raison; liberté qu'ils n'ont pas quand votre conseil a eu trop d'insistance, et s'est entouré de trop de preuves. Leur amour-propre recevait une trop rude atteinte de cet aveu, et il faut être tout à fait un homme supérieur pour immoler son amour-propre à la vérité.

Quant à moi, malgré les excellentes théories que j'expose ici, je ne pus résister au désir de tenter un dernier

effort et je me mis en quête des antécédents de mademoiselle Antonia.

Je vous demande un peu de quoi je me mêlais! mais c'était le désespoir de cette pauvre madame de... qui me tenait au cœur. Puis, j'avais toujours devant les yeux l'air de triomphe avec lequel mademoiselle Antonia m'avait accueilli au Havre.

Je savais déjà qu'elle avait été la maîtresse du duc de Pololi et du prince Korsloff, que sa mère s'appelait ou plutôt prétendait s'appeler madame d'Orimont; mais j'étais bien convaincu qu'il devait y avoir d'autres détails que ceux-là sur la danseuse d'Emmanuel.

A partir de ce jour, je questionnai tous les gens qui pouvaient, soit par eux-mêmes, soit par leurs relations, avoir quelque chose à m'apprendre. Or, j'appris :

Que madame d'Orimont avait vendu la virginité de sa fille une première fois au prince Korsloff, virginité qu'avait eue pour rien, six mois auparavant, un officier de cuirassiers.

Une seconde fois au duc de Pololi.

Une troisième fois à un Anglais.

Une quatrième fois au fils d'un banquier.

Une cinquième fois au directeur d'un théâtre, qui, expert en ces sortes de choses, s'était parfaitement aperçu de la supercherie, mais n'en avait pas moins signé l'engagement de mademoiselle Antonia à des conditions moindres que celles que madame d'Orimont avait exigées, en disant avec raison : Puisqu'on ne me donne que le quart de ce qu'on me promet, je ne donne que la moitié de ce que j'ai promis, et c'est encore moi le créancier.

Entre ces différentes ventes, mademoiselle Antonia s'était donnée à crédit à un étudiant en droit, à un élève de l'école polytechnique, à un jeune premier du théâtre Montparnasse, à un second amoureux du théâtre Beaumarchais, à deux directeurs de province et à sept inconnus qui n'avaient dit que leurs noms de baptême.

J'appris que madame d'Orimont seule s'enrichissait à ce

métier et qu'elle avait employé avec tous les amants de sa fille les mêmes procédés qu'avec Emmanuel, c'est-à-dire qu'elle leur faisait prêter par un tiers l'argent qu'elle avait économisé sur celui qu'ils donnaient à Antonia et que de cette façon, c'était leur propre argent qu'ils empruntaient à un taux exagéré.

J'appris que l'enfant et la rente du duc de Pololi étaient une pure invention de cette bonne madame d'Orimont; qu'en effet, le jeune duc avait donné dix mille livres pour avoir Antonia, et qu'à l'aide d'une lettre qu'il avait eu l'imprudence d'écrire et que la mère d'Antonia avait eu l'esprit de garder, celle-ci avait obtenu cinq mille livres de plus, qu'alléchée par ce premier succès, elle avait menacé de faire du scandale si on ne lui en donnait pas quinze mille autres, menaces auxquelles on avait répondu par l'ordre de quitter Naples dans les vingt-quatre heures.

J'appris qu'Emmanuel n'avait rien deviné de tout cela, avait ramené Antonia à Paris et avait commencé pour elle cette vie qui alarmait tant sa mère.

J'appris que depuis qu'elle était sa maîtresse, il lui était arrivé au moins dix fois de sortir en disant qu'elle allait à sa répétition et de mentir en disant qu'elle y était allée.

J'appris qu'elle disait partout qu'Emmanuel voulait l'épouser et qu'elle ne le voulait pas, ajoutant qu'elle le gardait par charité et que c'était elle qui le nourrissait.

J'appris enfin qu'elle était une ignoble créature et qu'Emmanuel jouait, en vivant avec elle, le rôle d'un niais, et c'étaient ceux qui avaient de l'indulgence pour lui qui se contentaient d'appliquer cette épithète à son nom.

J'écrivis à Emmanuel une longue lettre dans laquelle je lui détaillais tout ce qu'on vient de lire; je reçus sa réponse immédiatement. Elle était conçue en ces termes :

« Mon cher ami,

» Je te remercie de tes conseils, mais je ne prends jamais conseil que de moi. Je ne sais quel intérêt tu as à te faire l'écho de toutes ces calomnies. J'aime et j'estime made-

moiselle Antonia, et je ne veux voir à l'avenir que ceux qui auront pour elle les mêmes sentiments que moi.

» Ton ancien ami,

» EMMANUEL DE... »

J'envoyai au diable mon ami, sa maîtresse et madame d'Orimont, et je ne m'occupai plus d'eux.

Six mois se passèrent.

Un matin j'entrais pour déjeuner dans un café du boulevard. La première personne que j'aperçus en entrant, ce fut Emmanuel. Je ne savais pas trop dans quels termes nous étions ensemble; cependant j'allai à lui, je lui tendis la main, et je lui demandai comment il se portait. Il me serra la main et me répondit qu'il se portait à merveille.

Je fis mine d'aller m'asseoir à une table au bout de la salle.

— Où vas-tu donc? me dit-il. — Je vais déjeuner. — Assieds-toi là et déjeune avec moi.

Je m'assis.

J'évitai de parler d'Antonia, mais je voyais à la figure d'Emmanuel qu'il avait deviné mon parti pris de me taire sur sa maîtresse, et il me sembla qu'il eût voulu que je lui en parlasse.

Je l'entretins de tout excepté de cela.

Nous sortîmes ensemble du café. Emmanuel paraissait soucieux.

— Adieu, lui dis-je. — Tu me quittes déjà? — Oui. — Viens donc me voir. — Je n'ai guère le temps. Je travaille beaucoup. — Enfin, si tu passes par la rue de la Victoire, monte me dire bonjour. — Tu demeures donc là, maintenant? — Oui.

Emmanuel s'attendait évidemment à de nouvelles questions de ma part. Je ne lui en fis pas et je le quittai.

Au moment où nous nous tournions le dos, je me trouvai en face d'un autre de mes amis, mais avec lequel j'étais moins lié qu'avec Emmanuel, et dont le nom était Octave, je crois.

— Avec qui causiez-vous? me dit-il. — Avec Emmanuel de... — Je ne m'étais pas trompé. — Le connaissez-vous? — Oui, non. — Vous me dites cela d'un drôle de ton. — Le connaissez-vous beaucoup, vous? — Je suis très-lié avec lui. — Ah!

Ce ah! pouvait se traduire par : Tant pis.

— Je ne comprends rien à ce que vous voulez dire. — Oh! je ne dis rien.

Il était évident qu'Octave ne demandait qu'à être questionné; aussi, il ajouta :

— N'était-il pas l'amant d'Antonia, une danseuse? — Oui. — C'est bien cela. — Pourquoi, diable, cet air mystérieux? — Vous voyez souvent ce M. Emmanuel de... — Oui. — Eh bien! voyez-le moins souvent, voilà tout ce que je puis vous dire. — Qu'a-t-il fait? — Il a une mauvaise réputation. On m'a conté de lui des choses..... — Lesquelles? — Il s'est tout bonnement fait entretenir par Antonia. — Lui! m'écriai-je. — Lui-même. — Celui qui vous a dit cela a menti. — Mon cher, c'est un homme qui le sait mieux que personne; c'est le nouvel amant d'Antonia qui paye maintenant les dettes de ce monsieur. — Ecoutez, mon cher Octave, il y a six mois que je n'ai vu Emmanuel; mais je suis convaincu qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on vous a raconté, et je vous en prie, ne répétez pas de pareilles choses sans être bien sûr qu'elles soient vraies. — Mais il n'y a pas que cela! — Qu'y a-t-il encore? — On l'a vu tricher au jeu. — Il ne joue jamais. — Il a joué, je vous en réponds, car j'ai joué contre lui. — Et vous l'avez vu tricher, vous? — Non, au contraire, je l'ai toujours vu perdre, et il m'a très-bien payé. — Qui vous a dit cela alors? — C'est encore l'amant d'Antonia. — Dites-moi donc le nom de ce monsieur. — C'est le comte Ernest de Magny. — Il demeure? — 3 rue de la Paix. — Merci. — Que voulez-vous faire de cette adresse? — Je veux la donner à Emmanuel. — Donnez-la-lui, vous pouvez même invoquer mon témoignage, si besoin est, et dire que c'est moi qui vous ai

conté cela. Ernest me l'a dit plus de vingt fois, et dix de mes amis vous en diront autant. — Il y a longtemps que M. de Magny est l'amant d'Antonia? — Il y a deux mois environ. Mais comment se fait-il que vous, l'ami d'Emmanuel, vous ne sachiez pas cela? — Il ne me l'a pas dit. — Il ne vous en a pas parlé tout à l'heure? — Non. — Cependant vous connaissiez cette liaison? — Mieux que personne, voilà pourquoi je puis affirmer que ce qu'a dit M. de Magny est une pure calomnie; non-seulement Emmanuel n'était pas entretenu, puisqu'il faut dire le mot, par mademoiselle Antonia, mais encore il se ruinait pour elle. — Tout ce que je sais, c'est qu'Ernest m'a dit cela, mais j'ignore qui le lui a dit. Cependant il n'eût pas avancé une chose de cette gravité, s'il n'eût pas été bien certain du fait. Ce qui continuerait à m'y faire croire, c'est qu'Emmanuel ne vous a pas parlé de sa rupture avec Antonia. Il faut qu'il ait eu une raison de se taire, et il n'en peut pas y avoir d'autre que la crainte que vous n'appreniez ce que tout le monde sait.

Je pris congé d'Octave et je me rendis chez Emmanuel.

Je le trouvai lisant et fumant au coin du feu, dans un petit appartement qui devait tout au plus lui coûter quatre-vingts francs par mois, tant il était modeste.

— Mon cher, lui dis-je tout de suite en entrant, je viens pour te parler de choses très-sérieuses.— Assieds-toi, cher ami, me répondit Emmanuel, et causons.

J'étudiai son visage pour voir si cette entrée en matière ne l'embarrassait pas un peu, car, malgré moi, la conviction d'Octave m'avait un peu ébranlé, mais je fus bien vite rassuré par le sourire loyal d'Emmanuel, et j'abordai franchement la question.

La moralité de la chose.

— Tu as quitté Antonia, lui dis-je, comment cela s'est-il fait? — Oh! mon cher, j'ai honte à te l'avouer. Au Havre elle m'avait tellement monté contre toi, car elle avait deviné le sujet de ta visite, que je t'ai bien détesté pendant quinze jours, d'autant plus que je sentais dans le fond de mon âme que la raison était de ton côté et, comme c'est le propre de notre pauvre nature humaine, je t'en voulais de ce que tu avais raison. Nous revînmes à Paris. Je me battis dans la rue avec des créanciers. Tous les jours je suppliais madame d'Orimont de me faire prêter la somme qu'elle m'avait promise, car je comptais bien pouvoir payer avec cette somme une partie de mes dettes particulières. Les gens à qui l'on doit ne savent vraiment pas combien on a le besoin de les payer et de se débarrasser d'eux; avec quelle impatience on attend l'argent que l'on doit recevoir pour le leur donner, risque à rester sans le sou, et combien le hasard vous met presque toujours dans l'impossibilité de faire face aux engagements et de rester dans les calculs qu'on avait faits à l'avance. C'est ce qui arriva pour moi. Je reçus trente mille francs contre une lettre de change de quarante mille. Te dire à quoi cet argent passa, cela me serait impossible. Je rendis à madame d'Orimont ce que je lui devais, car comme tu le penses bien, je ne voulais rien lui devoir; je fis un cadeau à Antonia, je payai ce que je devais pour elle, domestiques, fournisseurs, tapissiers, et moi je me trouvai exactement dans la même position vis-à-vis de mes dettes, aussi gêné et aussi tourmenté qu'auparavant. Il y a une chose que le public ne s'explique pas bien, l'entêtement que l'on met à se ruiner pour une fille

dont on n'est pas aimé. Cela est pourtant bien facile à comprendre. Outre les impossibilités matérielles que je t'ai détaillées la première fois que tu es venu me voir chez Antonia, et qui sont les meilleures raisons de cet entêtement, l'homme qui est dans ce cas-là, obéit à un étrange sentiment d'économie pour ainsi dire; il court perpétuellement après la première somme importante qu'il a donnée à sa maîtresse! Plus il lui a donné d'argent, moins il veut la quitter, parce qu'il se dit : le jour où je ne serai plus avec elle, tout cet argent sera définitivement perdu pour moi. Il finit par le considérer comme un capital dont l'amour de cette femme est le revenu. Il compte toujours donner moins à mesure qu'il vivra avec elle et de cette façon répartir sur plusieurs mois ou sur plusieurs années, selon l'importance des dépenses faites, la somme sacrifiée, de façon à pouvoir faire ce calcul : j'ai donné cent mille francs, c'est vrai, mais j'ai été quatre ans l'amant d'une jolie femme, cela ne fait que vingt-cinq mille francs par an.

Ce calcul ne réussit jamais en pratique, mais il réussit toujours en théorie.

Je faisais ce calcul malgré moi. Je me disais : maintenant que je suis entré dans ce genre de vie, je ne pourrai plus m'en déshabituer. Si je quitte Antonia, je prendrai une autre maîtresse avec laquelle il me faudra refaire les mêmes dépenses qu'avec celle-ci. C'est une économie de garder Antonia. Je ne voulais pas croire mes amis qui me disaient qu'avec la dixième partie de ce que je dépensais pour cette fille, je pourrais faire le bonheur et être aimé même de quelque autre femme jeune, jolie et qui n'aurait pas appartenu à tout le monde. Mais que veux-tu, on se ruine souvent pour une fille perdue, laide quelquefois, sans charmes, sans esprit, et cela parce qu'elle a été la maîtresse d'hommes à la mode et qu'on est fier de leur succéder. A quel degré d'avilissement le cœur arrive quand il en est venu à mettre son amour-propre dans ces sortes de renommées! Et l'on ne voudrait pas être l'amant

d'une fille de seize ans, bien jeune, bien fraîche, bien jolie, bien sage, qui vous attendrait tous les jours en travaillant dans le modeste appartement que vous lui auriez donné et dont les goûts simples lui auraient fait un paradis. Trouvez une fille comme celle-là sur votre passage, vous ne donnerez pas cinq cents francs pour être son amant; qu'un autre homme par hasard ait l'idée de la prendre, qu'il la laisse, qu'elle devienne une femme entretenue, connue pour avoir été la maîtresse de M. tel ou tel, qu'elle ait eu cinquante amants, vous ferez des folies pour elle et vous voudrez payer les restes cent fois plus que vous n'eussiez payé les primeurs. Que ces femmes ont raison de nous ruiner, quand elles en trouvent l'occasion! car nous ne sommes que corruption et vanité, et il faut que nous soyons leur amant pour être quelque chose. Et à la porte de ces maisons où nous venons perdre notre esprit, jeter notre argent, il y a de pauvres créatures qui meurent de faim et qui nous tendent la main sans que nous les voyions, et il y a des gens qui disent que le monde est bien fait. Pourquoi, nous oisifs, gens inutiles, qui sacrifions à de si ridicules théories, n'avons-nous plus à quarante ans la fortune que nous avions à vingt-cinq, ou pourquoi n'avons-nous pas à vingt-cinq ans l'expérience que nous aurons à quarante, nous serions encore comme les autres, capables du bien!

Je regardais Emmanuel pendant qu'il parlait ainsi, la tête dans ses mains, et j'étais de plus en plus convaincu que tout ce qu'on m'avait raconté sur lui était une horrible calomnie.

— Enfin, reprit-il avec un soupir, on dira ces choses-là, on les écrira même et on n'y croira pas, et l'imbécillité humaine sera des siècles encore sans faire un pas en avant. — Cependant, lui dis-je, toutes les réflexions que tu fais en ce moment je te les ai déjà entendu faire il y a six mois. Qui me dit que cette fois tu ne vas pas encore les oublier et retourner avec Antonia? — Oh! non, c'est bien fini. Il y a pour retomber dans ce passé des

barrières infranchissables. Tu vois quel appartement j'habite. Je n'ai pas le sou, je suis tout à fait brouillé avec ma mère, je suis traqué par mes créanciers, eh bien, je me trouve heureux en comparaison de ce que j'étais avec Antonia. — Mais comment cette rupture s'est-elle faite? — Du moment que j'ai eu payé les dettes d'Antonia, il n'y a plus eu de sa part ni de la part de sa mère grands ménagements à mon égard. Chaque jour on me mettait le marché à la main. Il me revenait perpétuellement des propos infâmes qu'Antonia tenait sur mon compte, et je ne sais par quel sentiment bâtard je tenais encore à cette fille. Il devint évident pour moi qu'elle me trompait, et que madame d'Orimont lui servait d'entremetteuse. J'en acquis les preuves bien certaines. J'en fis des reproches à Antonia qui me répondit d'abord que ce n'était pas vrai et qui finit par me dire : si cela ne vous convient pas, allez-vous-en.

Je compris alors de quelle combinaison j'avais été la dupe, et je voulus me venger en ne m'en allant pas. Je me donnai du moins cette raison pour rester, la véritable était que malgré moi j'avais tellement pris l'habitude d'Antonia que je n'aurais plus su où aller promener ma vie si je l'avais quittée, et cependant je ne l'aimais pas! cela dura ainsi deux mois environ.

Un soir Antonia jouait, je sortis. A minuit je rentrai. Je montai chez elle. Je sonnai. On ne me répondit pas, je sonnai deux fois, trois fois, dix fois, toujours de plus fort en plus fort. Même silence. Je collai mon oreille contre la porte, je n'entendis rien. Je redescendis. Le portier était couché. Je n'osai pas lui demander si Antonia était chez elle, c'était déjà bien assez d'être ridicule à mes yeux sans l'être encore aux yeux de cet homme. Je me dis que peut-être Antonia n'était pas encore rentrée et j'attendis dans la rue. Je ne voyais pas de lumière à ses fenêtres. Mon amour-propre me soufflait une foule de mauvaises raisons, dont je sentais bien que je ne pouvais plus me contenter. J'attendis ainsi jusqu'à deux heures du matin sans voir rentrer Antonia. Je remontai chez elle. Je sonnai, je ca-

rillonnai au risque de réveiller toute la maison, personn ne vint m'ouvrir. Je ne doutai plus qu'Antonia n'eût un homme chez elle.

Ce qu'il y avait d'affreux c'est que je ne pouvais pas ou plutôt que je n'osais pas rentrer chez moi, tant j'étais sûr de trouver ma maison sens dessus dessous, et qu'il était trop tard pour me présenter dans un hôtel. J'errai toute la nuit.

A neuf heures du matin je remontai chez Antonia.

Il me semblait que tous les gens que je rencontrais se moquaient de moi.

Cette fois la femme de chambre vint m'ouvrir.

L'idée qu'il était peut-être arrivé un accident à ma maîtresse ne m'était pas venue un instant.

— Antonia y est-elle? demandai-je.—Non, monsieur, me répondit la femme de chambre avec un certain embarras, madame est sortie. — Je vais l'attendre. — C'est impossible, monsieur. — Pourquoi? — Madame a emporté toutes les clefs.

Tout cela était bien clair.

En ce moment le cocher qui avait reconnu ma voix, se montra.

— Ah! c'est vous, monsieur, me dit-il, j'ai une lettre pour vous. — De qui? — De madame.

Il me sembla que le cocher et la femme de chambre se regardaient en riant.

Le cocher alla chercher la lettre et me la rapporta.

J'allais probablement avoir le dernier mot de cette histoire.

J'ouvris la lettre et je la lus.

Elle ne contenait que ces mots.

« Mon cher Emmanuel, nous sommes malheureux ensemble, il faut que l'un de nous deux soit plus raisonnable que l'autre, vous ne l'êtes pas, je le suis. Venez me voir comme ami, si vous voulez, mais toute autre relation doit cesser entre nous; *je ne m'appartiens plus.*

» Antonia. »

— C'est bien, balbutiai-je, car on ne reçoit pas un pareil congé sans être au moins étonné, c'est bien. Vous direz à votre maîtresse que je la prie de me renvoyer ce qui m'appartient encore ici, à moins qu'elle ne veuille encore me voler cela. Le mot n'était pas de bien bon goût, mais j'étais si irrité de la façon dont j'avais été joué que je ne pus le retenir.

Je vins m'installer ici. Ce jour je reçus mes malles accompagnées d'une lettre fort impertinente d'Antonia qui me disait qu'après avoir spéculé sur elle, je me permettais de l'insulter et que si elle ne me méprisait pas tant, elle m'enverrait quelqu'un pour me mettre à la raison.

Cette lettre me coûtait quatre-vingt-dix mille francs, pour le même prix j'aurais eu un autographe de Charlemagne, deux tableaux de Van-Dyck ou quatre mille livres de rente.

— Et depuis, demandai-je à Emmanuel, tu n'as pas entendu parler d'Antonia? — Au contraire; tous les jours j'apprends qu'elle fait circuler une nouvelle infamie sur mon compte. Quand j'ai payé madame d'Orimont, je n'ai pas songé à lui redemander les reçus que je lui avais faits, et elle les montre à qui veut les voir, en disant que je lui dois de l'argent et que je ne le lui rends pas. Quand je payais quelque chose pour Antonia, je faisais faire la facture en son nom, si bien qu'aujourd'hui elle fait voir ces factures et dit : M. Emmanuel de... cette canaille avec qui j'ai eu le malheur de vivre, me laissait payer comme je l'entendais les choses qu'il disait acheter pour moi. Elle a été jusqu'à me faire menacer des tribunaux. Elle a dit à tous mes créanciers que je suis un gredin, que je ne les payerai jamais et j'ai, à l'heure qu'il est, une des plus mauvaises réputations de Paris. — Mais ce n'est pas tout, dis-je, et je racontai à Emmanuel ma conversation avec Octave.

Il l'écouta avec un abattement profond.

— J'ai bien mérité tout cela, dit-il, on ne sait pas tout le mal qu'une femme si méprisable qu'elle soit peut faire à un homme honorable, quand elle est jeune, jolie et

qu'elle est entourée de gens qui lui font la cour et qui sont prêts à croire tout ce qu'elle dit. Rends-moi le service d'aller chez M. de Magny, que tout cela finisse par un bon duel, c'est tout ce que je demande.

J'allai chercher Octave et nous nous rendîmes chez M. de Magny, espèce de sot frisé que nous trouvâmes occupé à se faire onder les cheveux.

Le résultat de notre visite fut que M. de Magny n'avait fait que de répéter ce que mademoiselle Antonia lui avait dit et qu'il ne le rétracterait que si elle le rétractait elle-même.

Nous allâmes chez Antonia que nous trouvâmes flanquée de madame sa mère.

Un volume ne suffirait pas si je voulais transcrire toutes les infamies que ces deux drôlesses débitèrent sur Emmanuel. Elles en arrivèrent à nous dire qu'Emmanuel avait prêté les mains aux marchés qu'Antonia semblait faire en cachette de lui, et qu'il l'aidait à manger l'argent qui en résultait. Elles ne respectaient rien, ni délicatesse, ni famille, ni honneur. Moi qui savais qu'il n'y avait pas dans le monde d'homme plus loyal qu'Emmanuel, je fus vingt fois sur le point de prendre une chaise et d'assommer ces créatures.

Pendant deux heures elles nous racontèrent leurs griefs, chacune à son tour et quelquefois toutes les deux ensemble, et ce qu'il y avait d'affreux, c'est que tout ce qu'elles disaient acquérait un air de vérité par la gêne même où se trouvait Emmanuel.

— Depuis qu'il ne m'a plus il n'a pas un sou, disait Antonia.

Emmanuel se battit avec M. de Magny. Il lui donna un coup d'épée, il paya toutes ses dettes, il sacrifia la moitié de sa fortune, il s'en alla demeurer en Touraine avec sa mère, il rompit complétement avec un monde pour lequel il n'était pas fait, ce qui n'empêche pas que lorsqu'on parle de lui, on trouve encore des gens qui vous disent :

— Emmanuel de... qui a été l'amant d'Antonia, ce n'est pas un très-honnête garçon à ce qu'il paraît. On raconte de bien vilaines choses sur son compte.

Il y a six mois environ je rencontrai Emmanuel que je n'avais pas vu depuis un an. Je lui parlai naturellement d'Antonia.

—Tiens, me dit-il, il faut que tu me rendes un service. — Lequel? — Tu vas aller chez Antonia lui porter ces cinq cents francs.

Et en même temps il tirait un billet de cinq cents francs de son portefeuille.

— Tu es fou, lui dis-je, tu envoies encore de l'argent à Antonia! — Oui, la pauvre fille m'a écrit qu'elle était très-malheureuse, qu'on allait lui vendre ses meubles et qu'elle avait absolument besoin de cette somme. Je la lui portais, mais puisque te voilà, j'aime autant que ce soit toi qui t'en charges. — As-tu la lettre d'Antonia sur toi? — Oui, la voici.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Emmanuel, je suis extrêmement gênée, il me faut absolument cinq cents francs aujourd'hui ou l'on vendra mes meubles demain. Je m'adresse à vous, parce que de tous les gens que je connais, c'est vous qui avez le plus de cœur et qui serez le plus prompt à me rendre ce service, en souvenir de l'heureux temps que nous avons passé ensemble. »

C'était d'un bel aplomb!

Je pris le billet de cinq cents francs et je me rendis chez Antonia.

— Je viens de la part d'Emmanuel, lui dis-je. — Il a reçu ma lettre? fit-elle. — Oui. — Et il m'envoie? — Cinq cents francs que voici.—Oh! qu'il est aimable, vous le remercierez bien pour moi. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même, j'aurais eu tant de plaisir à le voir. — Ce n'est pourtant pas ce que vous m'avez dit la dernière fois que je vous ai vue, fis-je observer à Antonia. Vous traitiez bien mal Emmanuel. — Ah! vous savez! fit-elle né-

gligemment, on dit de ces choses-là quand on est en colère, et le lendemain on regrette de les avoir dites.

Voilà comment se font et se défont les réputations de jeunes gens.

Tout ce que m'avait dit Emmanuel le jour de notre première entrevue chez Antonia s'était réalisé.

Décidément l'expérience est un fruit que l'on ne cueille jamais que lorsqu'il est pourri.

Les trois aventures arrivées à Emmanuel me représentaient l'amour dans sa triple unité. En dehors de ces trois positions je ne voyais plus rien. L'amour de passion, l'amour de caprice, l'amour de commerce me semblaient résumer toutes les exigences du cœur, de l'esprit et des sens.

Je racontais donc partout l'histoire d'Henriette, d'Augustine et d'Antonia.

Un jour j'allais de Lyon à Avignon, et je me trouvais dans le coupé avec un homme de trente-cinq ans environ dont la figure loyale et douce attirait aisément la sympathie.

Nous fîmes vite connaissance.

En voyage que peut-on faire de mieux que de se raconter des histoires!

Je racontai à mon voisin les amours d'Emmanuel.

— Ainsi, me dit-il, quand j'eus fini, vous croyez avoir dans ces trois anecdotes toutes les phases par lesquelles le cœur peut passer? — Je le crois, lui dis-je. — Vous vous trompez, jeune homme, fit-il familièrement et avec un doux sourire, tout n'est pas là. Vous n'avez dans ces trois récits que des passions où le cœur n'est jamais complétement satisfait et il vous manque le plus doux, le plus simple et le plus heureux des compléments. — Pouvez-vous me le fournir? — Parfaitement. C'est l'amour où il n'y a défiance ni du côté de la femme, ni du côté de l'homme, où l'un apporte sa loyauté, l'autre son innocence et dont sortent une estime réciproque et une affection sans limites. C'est l'amour qui est dégagé de toutes

ces petites entraves qui font les péripéties de ceux que vous connaissez déjà, c'est l'amour qui rend l'homme indulgent et courageux, qui lui fait voir le monde en beau et qui lui fait bénir l'existence; qui ne laisse dans l'âme ni préjugés ni remords et qui fait à la destinée un chemin large et florissant; c'est l'amour que Dieu a permis que j'eusse, et dont toute l'histoire est en vingt lignes. La voici :

« A vingt deux ans, je suis devenu amoureux d'une jeune fille qui en avait dix-huit. Elle m'a laissé comprendre qu'elle m'aimait. Je l'ai demandée à sa mère qui me l'a donnée. Nos deux petites fortunes nous ont fait une médiocrité dorée. Depuis treize ans que nous sommes mariés nous en sommes encore à nous demander ce que c'est que de ne pas penser l'un comme l'autre. Nous avons deux enfants, une fille et un garçon qui se portent bien et qui nous aiment. Nous avons des amis qui nous respectent et qui nous voient avec plaisir. Nos séparations, séparations d'affaires, sont sans larmes parce qu'elles sont sans crainte et que nous nous confions à la Providence. Tout notre bonheur est en nous-mêmes, toutes nos espérances sont en nos enfants. Le malheur peut venir, il trouvera deux cœurs bien unis, prêts à le recevoir comme un hôte nécessaire dans la vie. La mort peut frapper l'un de nous, au hasard, notre religion nous a fait voir dans la mort une séparation momentanée et non une séparation éternelle. Nous essayons de faire de nos enfants des cœurs honnêtes, des esprits loyaux et des âmes chrétiennes, et jusqu'à présent, nous avons réussi. Nous sommes, et je crois, et je le dis sans orgueil, aussi heureux qu'on peut l'être. »

Comparez maintenant cet amour aux trois autres et voyez lequel votre conscience doit préférer.

Je regardai l'homme qui venait de me parler ainsi. Son œil rayonnait, limpide et fier.

— Oui, vous êtes le bonheur, lui dis-je avec émotion.

— Parce que je suis le bien, me répondit-il avec confiance.

FIN.

ANGE ET DÉMON

1 volume.

Par Bazancourt.

—

MARIE BRONTIN

PAR

LOUIS REYBAUD,

AUTEUR DE JÉRÔME PATUROT.

CHARLOTTE CORDA

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR

PONSARD.

LES ENFANTS DE L'AMOU

Par Eugène Sue.

—

LES MYSTÈRES DU PEU

PAR

EUGÈNE SUE.